

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 50 (1993)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Homer. *Odyssey, Books XIX and XX.* Edited by R. B. Rutherford. Cambridge University Press, Cambridge 1992. XII, 248 S.

Bei der derzeitigen Vielzahl von Arbeiten zur *Odyssee*, zumal nach dem in der Fondazione Lorenzo Valla erschienenen sechsbändigen Kommentar von S. West, J. B. Hainsworth, A. Heubeck, A. Hoekstra, J. Russo und M. Fernández-Galiano (1981–1986), der nun auch in einer dreibändigen englischen, teilweise bearbeiteten bzw. erweiterten Ausgabe vorgelegt wird (Oxford 1988ff.), bedarf es einer genauen Ortsbestimmung, wo der Leser den vorliegenden Band einzuordnen hat. Rutherford (R.) definiert im Vorwort (IX–XI) seine kommentierte Ausgabe der Bücher XIX und XX – in bewusster Absetzung von dem Gemeinschaftsunternehmen in der Fondazione Lorenzo Valla – als literarischen Kommentar; d.h. es kommt ihm hauptsächlich auf die Besprechung und Erklärung der literarischen Technik an und nicht so sehr auf die sog. Realien. Trotz dieser Vorwarnung im Vorwort weist der Kommentarteil dann doch – und dies zum Vorteil des Buches – eine Vielzahl weiterführender Erläuterungen gerade auch zu den Realien auf. Unter dem Aspekt des literarischen Kommentars erklärt sich auch die Wahl der Bücher XIX und XX der *Odyssee*, in denen – im Zusammenhang mit der Heimkehr des Odysseus – die die zweite Hälfte der *Odyssee* bestimmenden Themen in besonderem Masse entfaltet werden (vor allem das Heimkehrmotiv, die Problematik der menschlichen Erkenntnis, die Rolle der Götter, die Bedeutung des Gastrechts, die zwischenmenschlichen Beziehungen, insbesondere am Beispiel des Odysseus, Telemachs und Penelopes; zu dieser Fragestellung vgl. auch S. Goldhills *Odyssee-Interpretation* in: *The Poet's Voice*, Cambridge 1990).

R.s Buch ist so konzipiert, dass man seine ausführliche Einleitung (1–95) unabhängig vom Kommentarteil als eine Einführung in die *Odyssee* insgesamt (unter besonderer Berücksichtigung der beiden kommentierten Bücher) und in die Hauptprobleme der Homer-Forschung benützen kann. Der Text (99–131), mit einem knappen Apparatus criticus versehen, ist neu hergestellt, beruht jedoch nicht auf eigenen Kollationen R.s, sondern auf den bereits vorliegenden Ausgaben. Der Kommentarteil (132–237) ist nach den bewährten Regeln der Reihe gestaltet. Auf folgende Ausführungen gerade zur literarischen Technik sei besonders hingewiesen: S. 140f. (19, 71–88) zur Funktion von Odysseus' Rede; S. 144f. (19, 111) Verhältnis zu Hesiod; S. 147f. (19, 124–163) Penelopes Rede; S. 151f. (19, 139–156) Penelopes Weben; S. 158 (19, 175) unterschiedliche Sprache als Kommunikationsbarriere; S. 162 (19, 185) Motiv der Gastfreundschaft; S. 167f. (19, 215) Penelopes Probe von Odysseus; S. 169f. (19, 226–231) Ekphrasis im Epos; S. 179 (19, 361–501) Odysseus und Eurykleia; S. 182 (19, 390f.) die Narbe des Odysseus; S. 185 (19, 406–409) zum Namen 'Odysseus' und zu sprechenden Namen im Epos; S. 192 (19, 518–524) Funktion des Mythos im Gleichnis; S. 194 (19, 535–558) homerische Träume; S. 210 (20, 61–82) zur rhetorischen Struktur; S. 231f. (20, 345–386) Funktion von Theoklymenos. Der kurze Überblick verdeutlicht, was schon die den beiden Büchern gewidmete ungleiche Seitenzahl vermuten liess (Buch XIX: 133–200; XX: 200–237): R. legt bedeutend mehr Wert auf Buch XIX, was zwar vom literarischen Gesichtspunkt aus durchaus vertretbar sein mag, vom Standpunkt des Benutzers aus allerdings eher bedauerlich ist. Dies soll jedoch nicht die Qualität von R.s Arbeit schmälern: Sie ist eine Fundgrube für jeden, der sich mit der *Odyssee* beschäftigt und der sich in die homerische Erzählkunst – paradigmatisch an Buch XIX der *Odyssee* – einführen lassen will.

Bernhard Zimmermann

Joachim Latacz (éd.): **Zweihundert Jahre Homer-Forschung. Rückblick und Ausblick.** Colloquium Rauricum 2. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1991. XI, 552 pp.

A défaut de perspective théorique nouvelle, la recherche en sciences humaines s'est souvent contentée ces dernières années de faire l'histoire de la discipline. Le regard porté sur les recherches homériques de ces deux cents dernières années par vingt savants réunis à Kaiseraugst ne cède par

bonheur qu'en partie à cette stratégie de retrait. Aux enquêtes purement historiques se mêlent dans le volume issu de la rencontre des états de la question fondés sur des recherches récentes ou des contributions s'ouvrant courageusement sur de nouvelles perspectives d'enquête. L'organisateur du colloque a distingué dans la recherche homérique moderne sept domaines qui donnent à ce volume son organisation: 1. la recherche archéologique, 2. l'histoire, 3. la linguistique, 4. la science des religions, 5. la biographie, 6. l'analyse littéraire de la structure, 7. l'interprétation.

Pour l'enquête dans le domaine archéologique, les contributions vont du parcours historique ou du catalogue bibliographique (H.-G. Buchholz, S. Hiller), où l'on s'étonne du silence à l'égard des progrès stimulés par les découvertes récentes dans le domaine de l'inhumation mises à profit par des archéologues comme A. H. Snodgrass ou I. Morris, à l'interrogation intelligente quant à l'impact de ces découvertes sur notre image des «Dark Ages» (H. Blome) ou quant aux conséquences des fouilles en cours à Hisarlik (M. Korfmann). Les historiens montrent en général davantage d'originalité. Si G. A. Lehmann se contente de faire l'histoire des relations entre monde égéen et Proche-Orient à l'époque mycénienne, le compte rendu de S. Deger-Jalkotzy éclaire les «âges obscurs» des dernières connaissances dans ce domaine controversé. Rétablissant la relation avec la société telle que la présentent les poèmes homériques, W. Burkert montre les rapports occasionnels que ceux-ci semblent entretenir avec les textes orientaux tandis que F. Gschnitzer met audacieusement en lumière certains aspects de l'aristocratie homérique par référence à quelques travaux élaborés sur une base comparative et que K. Raaflaub, rendant davantage justice aux travaux anglais et américains, offre sur les questions de la cohérence et de l'historicité de la société homérique des remarques pleines de sagesse. Du côté linguistique, la contribution de A. Bartoněk consacrée à la relation du grec homérique avec le mycénien se distingue par son acuité des études moins originales de B. Forssman qui abandonne la mise au point historique pour une série de remarques de détail sur les «couches» (du point de vue phonétique) de la langue homérique, et de celle de G. Neumann consacrée à la morphologie des noms propres. Pour la science des religions, F. Graf s'est concentré sur le mythe considéré comme mode de pensée alors que pour la question de la biographie d'Homère, l'enquête historicisante de E. Vogt ne parvient à aucune conclusion sur une tradition héroïsante pourtant significative. Pour J. Latacz, le problème de la structure de l'*Iliade* conduit à une confrontation entre les théories de l'analyse, de l'unité et de la tradition orale; ainsi est mise en question la relation des parties avec le tout qu'U. Hölscher reprend dans le traitement de la structure de l'*Odyssée* (tout en oubliant au passage l'ouvrage essentiel de E. Delebecque). La confrontation est à nouveau rendue possible dans la dernière section du volume. En dépit d'une conception peu fondée du motif, W. Kullmann est conduit à reposer la question de la structure dans une perspective néo-analyse. Celle-ci s'oppose à l'interprétation parryiste exposée par J. P. Holoka qui pose enfin clairement le problème de la transition d'une tradition orale à un texte fixé par écrit. En traitant des approches narratives des poèmes homériques, E. R. Schwinge reprend des questions de structure en omettant le problème de l'énonciation et la contribution iconologique conclusive de K. Schefold, en se concentrant sur la datation des poèmes, perd malheureusement de vue l'essentiel.

Du problème de la référence historique des poèmes homériques, en relation notamment avec les découvertes archéologiques ou avec l'histoire de la langue et des dialectes grecs, aux grandes interprétations des poèmes en tant qu'œuvres littéraires en passant par la question de la personne même de leur auteur supposé ou par le débat sur unité et analyse, les grandes questions homériques reçoivent dans ce volume précieux un traitement qui met à jour le célèbre *Companion to Homer* de A. J. B. Wace et F. H. Stubbings, sans toutefois parvenir à s'y substituer. Si le privilège en général conféré à la figure rigide d'«Homère» au détriment de la souplesse d'une tradition en grande partie orale (voir à ce propos les intitulés des sept sections du livre en contraste avec les recherches des précurseurs Ch. G. Heyne et F. A. Wolf) lui donne sans doute une perspective d'ensemble, on regrettera en revanche que les spécialistes soient désormais si peu enclins au dialogue par delà les limites de leur discipline érudite. A l'image de celle des *Entretiens Hardt*, l'impression soignée du volume contraste avec le trop fréquent bricolage éditorial désormais entrepris à partir de disquettes mal préparées.

Claude Calame

Pindaro: I Peani. Testo, traduzione, scoli e commento a cura di *Giacomo Bona*. SASTE, Cuneo 1988. LIV, 348 S.

Die seit 1908 wachsende Anzahl von Paianfragmenten Pindars stellt einen der wichtigsten Beiträge dar, welche die Papyrologie zur Kenntnis der frühgriechischen Lyrik leistet. Erstaunlich ist, dass achtzig Jahre vergingen, bevor eine kommentierte Gesamtausgabe vorlag. Dieses Desideratum hat der Verf. in verdienstvoller Weise erfüllt.

Einer kurzen Einleitung über die Gattung (dazu s. jetzt L. Käppel, *Paian*, Berlin/New York 1992) und einer ausführlichen Beschreibung der Papyri folgt eine umfängliche Bibliographie. Jedem Paian wird eine aufschlussreiche Erörterung der interpretatorischen Probleme sowie eine metrische Analyse (ohne die einzelnen äolischen Kola zu benennen) vorangestellt. Der Text selbst, von einer texttreuen Übersetzung begleitet, verrät in seiner Konstitution ein umsichtiges Urteil; mehr noch als Snell und Maehler hält der Herausgeber mit Ergänzungen zurück. Etwas unausgeglichen wirkt der Kommentar. Neben Lemmata mit einer Fülle von Parallelen und nützlichen Hinweisen auf einschlägige Literatur stehen andere, die ungenügend Auskunft bieten. Im allgemeinen erfährt der oft lückenhafte Text eine förderliche Exegese, gelegentlich überzeugt sie nicht, so z.B. in der Behauptung, *Paian* 20, anstatt die viel bekanntere Parallelerzählung in der ersten Nemee, sei das Vorbild von Philostr. *Iun. Im.* 5 (Herakles in Windeln) gewesen. Die Druckfehler stören selten, obwohl der Textverlust in Anm. 2 auf S. 287 verwirrend ist. Leider wurde auf einen Stellen- und Sachindex verzichtet.

B. K. Braswell

Walter Mader: Die Psaumis-Oden Pindars (O. 4 und O. 5). Ein Kommentar. Commentationes Aenipontanae 29. Wagner, Innsbruck 1990. 120 S.

Der Verf. vertritt die Auffassung (S. 14. 112), *Ol.* 4 und 5 seien vom selben Dichter für denselben Sieg mit Maultiergespann im Jahre 456 geschrieben. Die weitere Annahme liegt auf der Hand (S. 32–33. 113), *Ol.* 4 sei in Olympia und *Ol.* 5 in der Heimat des Siegers vorgetragen – ähnlich wie *Ol.* 11 und 10 (dazu Th. Gelzer, *MH* 42, 1985, bes. 97–101). Dagegen sprechen, wie es scheint, die Angaben der antiken Scholien und der Olympionikenliste (dazu jetzt Th. Schmitz, *Hermes* 120, 1992, 142–147) sowie der Pindar-Vita *POxy.* 26, 2438, 14–18 (weder von Mader noch von Schmitz erwähnt). Da die Argumente z.T. umdrehbar sind, ist Konsens in diesem Fall kaum erreichbar. Maders Auslegung dürfte die wahrscheinlichere sein, ausgenommen was die Echtheit von *Ol.* 5 betrifft (ähnlich bereits Gelzer, oben 98). Seiner Prämisse entsprechend gestaltet der Verf. seinen «sprachlich-poetischen» Kommentar als Analyse zweier einander ergänzender Oden und zwar so, dass sie «von Satz zu Satz und Element zu Element» fortschreitet (S. 14). Der Kommentar selbst ist ein gewissenhafter und im grossen und ganzen gelungener Versuch, die Oden als literarische Werke darzustellen. Leider hat die gewählte Form der Exegese den Nachteil, dass der Leser, der eine Erklärung einzelner Wörter oder Phrasen sucht, oft lange warten muss, bis er diese findet. Bündige Darstellung wäre dem Werk zugute gekommen. Als abträglich erweisen sich zudem die unermüdliche Suche nach Lautmalerei sowie die allzugrosse Bereitschaft, besonders strittige Stellen mit Hinweis auf eine bewusste Ambiguität des Dichters zu erklären; die angeführten Beispiele vermögen selten zu überzeugen. Ein Stellenindex erleichtert den Zugang zum diskursiven Kommentar; man hätte sich auch einen Sach- und Wortindex gewünscht.

B. K. Braswell

Eveline Krummen: Pysos Hymnon. Festliche Gegenwart und mythisch-rituelle Tradition als Voraussetzung einer Pindarinterpretation (Isthmie 4, Pythie 5, Olympie 1 und 3). Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 35. Walter de Gruyter, Berlin/New York 1990. X, 291 S., 3 Karten.

Dem Leser der pindarischen Oden und Fragmente begegnen des öfteren Anspielungen auf Feste und Lokalkulte, mit welchen das zeitgenössische Publikum der Aufführung vertraut war. Ziel der vorliegenden Studie ist es, solche kultischen und gesellschaftlichen Veranstaltungen zu erklären und durch Erhellung von diesem Aspekt der Gedichte einen Beitrag zur Gesamtinterpretation zu leisten. Das Religionsgeschichtliche und Archäologische, insbesondere die Topographie, stehen demzufolge im Vordergrund.

Eine knappe Einleitung rechtfertigt die theoretische Grundlage der Untersuchung (S. 1–9), welche von der «Produktionsästhetik» ausgeht, aber die «Werkästhetik» nicht vernachlässigen will (S. 28). Es folgt ein selektiver Überblick über die Pindarforschung seit Boeckh (S. 10–30), der dem Forschungsbericht von David Young (1964) zwar stark verpflichtet ist, aber von unabhängigem Urteil zeugt. Der Verf. wird man im allgemeinen zustimmen, gelegentliche apodiktische Behauptungen wie «Boeckh erst verstand sie (nämlich die Gedichte) als ‘einheitliche’ Kompositionen» (S. 11) freilich nicht unwidersprochen hinnehmen; s. z.B. Erasmus Schmid, *Olympia* (1616), S. 113. Das Kernstück der Arbeit besteht aus zwei Teilen: (1) Rekonstruktion des «kultisch-festlichen Erwartungshorizontes» von *Is.* 4 und *Py.* 5 sowie (2) «Eingrenzung der mythisch-kulturellen ‘Erwartung’ des Publikums» für *Ol.* 1 und 3 (S. 9).

Besonders wertvoll sind die eindringlichen Beobachtungen zu *Py.* 5 und *Ol.* 3; die Annahme einer Theoxenie überzeugt und fördert die Interpretation der beiden Oden wesentlich. Weniger einleuchtend ist dagegen die Exegese von *Is.* 4, 61–74, wo das einschlägige Werk von S. Symeonoglou, *The Topography of Thebes* (Princeton 1985) offenbar nicht herangezogen wurde, obwohl es in der Bibliographie erscheint. Und kaum zu überzeugen vermag die Auslegung des Pelopsmythos in *Ol.* 1 als Reflex homoerotischer Initiationsriten. Mag gelegentlich auch der Eindruck entstehen, die Verflaufe Gefahr, sich im Gewebe literaturkritischer und religionsgeschichtlicher Theorien zu verfangen, so enthält die Studie nichtsdestoweniger eine Fülle von Anregungen und interpretationsfördernden Einsichten.

B. K. Braswell

Bacchylide: Dithyrambes-Épinicies-Fragments. Texte établi par Jean Irigoien et traduit par Jacqueline Duchemin (†) et Louis Bardollet. Collection des Universités de France. Les Belles Lettres, Paris 1993. LVI, 280 S.

Diese neuste Ausgabe von Bakchylides umfasst eine vollständige Edition des Textes, eine Übersetzung ins Französische, eine allgemeine Einleitung zu Bakchylides in zwei Teilen (I: vie et œuvre IX–XXII von J.D.; II: histoire du texte XXIII–XLVIII von J.I.), dazu einen Anhang zur Sprache und Metrik (XLIX–LVI). Die Dithyramben und Epinikien sind mit knappen Vorbemerkungen zur Gattung, die einzelnen Gedichte mit Ausführungen zu Datierung, Aufführung, Inhalt und Metrum eingeleitet. Zur Übersetzung kommen zusätzlich erläuternde Anmerkungen. Textgestaltung und metrische Analysen stammen von J.I., Übersetzung und Erläuterungen von J.D. Zwei auffällige Neuerungen gegenüber der Standardausgabe von Snell-Maehler (Stuttgart/Leipzig ¹⁰1992 [1970]) sind einerseits die Voranstellung der Dithyramben, eine Anordnung, die konsequent auch bei der Textgruppe der Epinikien und Dithyramben der alexandrinischen Unterteilung der Gedichte εἰς θεούς und εἰς ἀνθρώπους folgt, andererseits die Zählung, insofern die Gedichte nun innerhalb der Gattung stets neu durchgezählt werden (die Zählung nach Sn.-Maeh. in Klammer). Dieser Modus ist allerdings unnötig kompliziert und führt insbesondere bei der Dithyramben- und Epinikienzählung zu Doppelungen (*Di.* I zu unterscheiden von fr. *Di.* 1 usw.; Abkürzungen S. 265); auch bei den Fragmenten wäre durchgehende Zählung unbedingt vorzuziehen. Der Apparat ist knapp gehalten (zur Textgestaltung XLIV–XLVI), die Edition des Textes offenbar schon 1962 abgeschlossen (VII). Besondere Anerkennung verdient die schöne und flüssige Übersetzung, die den Text insgesamt sehr zuverlässig wiedergibt. Als allzu knapp wird man dagegen oft die Erläuterungen empfinden, was besonders bei den Dithyramben, wo eine Neukommentierung im Gegensatz zu den Epinikien (H. Maehler, *Die Lieder des Bakchylides*, 2 Bde., Leiden 1982) immer noch fehlt, bedauerlich ist (z.B. kein Hinweis, dass *Di.* III = c. 17 S.-M. auch als Paeon eingeordnet wird, s. jetzt B. Zimmermann, *Dithyrambos*, Göttingen 1992, 91 mit älterer Lit.; L. Käppel, *Paian*, Berlin/New York 1992, 157). Auch in der Einleitung, deren ausführliche Angaben zur Biographie des Bakchylides das Buch deutlich in seine Entstehungszeit (1952, s. J.D., *Pindare, prophète et poète*, Paris 1955) verweisen, vermisst man die Diskussion von wichtigen Themen der neueren Forschung (z.B. ‘Gelegenheit’ der Aufführung, Motive, Topoi, Erzählweise). Man wird also immer wieder darauf verwiesen, dass man es mit einem Buch zu tun hat, das dreissig Jahre früher hätte erscheinen sollen. E. Krummen

Martin Hose: Studien zum Chor bei Euripides. Teil 1. Beiträge zur Altertumskunde 10. Teubner, Stuttgart 1990. 347 S.

Les trois décennies écoulées n'ont pas seulement vu paraître une multiplication d'études consacrées à Euripide, mais encore s'élargir notablement nos connaissances du Tragique athénien. Ce nonobstant, jamais le chœur ne fut abordé dans sa globalité au travers des pièces d'Euripide. La présente étude compte combler ce manque.

Assez rapidement, le lecteur comprend les réticences des chercheurs modernes: l'interprétation de nombreux passages n'est pas aisée, voire des *crucis* philologiques subsistent sans qu'une solution convaincante ne s'impose. Or, par son analyse qui se concentre sur six aspects fondamentaux de la fonction du chœur dans la pièce, M. Hose déjoue astucieusement ces écueils: plus d'une fois, la comparaison d'un passage discuté avec la constante découverte au travers d'autres passages semblables permet de prendre position dans une controverse (p.ex. au sujet de l'athétèse, p. 202 n. 5; ou encore en ce qui concerne la distribution de vers entre les personnages/le chœur, p. 204 et n. 11), de réfuter de vieux clichés (p.ex. que les parodoi monodiques concentrées sur l'œuvre tardive ne feraient que refléter l'humeur d'un vieillard, p. 171), ou encore de démontrer que le regard diachronique permet de saisir une évolution linéaire dans l'utilisation du chœur par Euripide (pp. 171–172).

Le présent ouvrage traite les trois premiers aspects qui sont respectivement la perspective esthétique de l'instrument du chœur tant du point de vue théâtral que du point de vue de la réception, les parodoi comme élément clef dans l'intégration du chœur dans la pièce, et finalement le rôle actif ou passif (spectateur) du chœur dans l'action. Les assez nombreux renvois au volume 2 en disent long sur la difficulté de délimiter méticuleusement chaque rubrique. Mais les résultats obtenus justifient amplement ce choix parfois discutable.

Néanmoins, je me vois obligé de faire état d'un bémol en le nombre bien trop élevé de fautes de toutes sortes (grammaticales, de frappe, etc. qui ne touchent cependant jamais le fond de la question). De même, la mise en page laisse parfois à désirer (cf. en particulier pp. 28, 32, 43), et l'utilisation de la parenthèse dans la bibliographie semble conjurer toute tentative de décodage (si réellement il s'agit d'un code).

Tous ces défauts ne peuvent cependant enlever les mérites qu'offre cette étude somme toute assez exhaustive et stimulante.

O. Poltera

Pseudo-Euripide. Reso. Introduzione, traduzione e note di *G. Paduano*. Biblioteca Universale Rizzoli, Milano 1991. 103 S.

Schon in der Antike neigten die Philologen dazu, den im euripideischen Corpus überlieferten *Rhesos*, eine dramatisierte Fassung des 10. Buches der *Ilias*, der 'Dolonie', dem attischen Tragiker abzusprechen und einem anonymen Dichter des 4. Jh. zuzuweisen. Dieser communis opinio, der vor allem W. Ritchie, *The Authenticity of the Rhesus of Euripides* (Cambridge 1964) widersprochen hat, indem er das Stück als Jugendwerk des Euripides interpretierte, schliesst sich auch Paduano (P.) in seiner zweisprachigen, mit wenigen Erläuterungen versehenen Taschenbuchausgabe an. P. druckt den Text von G. Murrays Oxford-Ausgabe mit Abweichungen in 594. 805. 849 und 974. In der Einleitung kommt es P. vor allem darauf an, nach der Skizzierung des homerischen Hintergrunds in den dramaturgischen Besonderheiten des Stücks, den wechselnden Szenenfolgen mit verschiedenen dramatis personae, nicht eine 'effektvolle dramatische Bewegung' zu sehen (so G. A. Seeck, 'Geschichte der griechischen Tragödie', in: ders. [Hrsg.], *Das griechische Drama*, Darmstadt 1979, 192); vielmehr erblickt er in dieser Dramaturgie eine tiefere, gleichsam philosophische Absicht des Dichters: die wechselnden Szenenfolgen, die Fehlschläge menschlichen Handelns zum Inhalt haben, seien Ausdruck einer 'dramaturgia del niente' (17), die menschliches Handeln zwischen Illusion und Frustration vorführe. P. wird sich wohl fragen lassen müssen, ob er den *Rhesos* nun nicht doch so interpretiert, als sei er echt euripideisch.

Bernhard Zimmermann

Aristophane. Entretiens sur l'Antiquité Classique, publiés par *O. Reverdin* et *B. Grange*, Bd. 38. Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève 1993. XII, 305 p.

In bekannter Form präsentiert sich der 38. Band der alljährlich in der Fondation Hardt veranstalteten *Entretiens*; seine sieben Beiträge sind diesmal dem einzigen Dichter der griechischen Komö-

die gewidmet, von dem vollständige Stücke überliefert sind. Wie die 'Préface' feststellt, konnten nur einige Aspekte von Aristophanes' so vielgestaltiger Kunst bei einer solchen Gelegenheit behandelt werden: Zwei Beiträge beschäftigen sich mit den literarisch-dichterischen Traditionen, in denen Aristophanes steht (Enzo Degani, 'Aristofane et la tradizione dell' invettiva personale in Grecia', 1–49), und mit seinem dichterischen Selbstverständnis (J. M. Bremer, 'Aristophanes on his own Poetry', 125–172), zwei weitere mit dem souverän-subtilen Umgang des Dichters mit vorgegebenen Formen seines Genos (Thomas Gelzer, 'Feste Strukturen in der Komödie des Aristophanes', 51–96) sowie mit Aufführungs- und Dramaturgiefragen (Eric W. Handley, 'Aristophanes and his Theatre', 97–123); zwei führen vor, wie Aristophanes mit bestimmten Bevölkerungsgruppen 'seiner' Athen auf der Bühne umgeht (Nicole Loraux, 'Aristophane, les femmes d'Athènes et le théâtre', 203–253; Bernhard Zimmermann, 'Aristophanes und die Intellektuellen', 255–286), und ein Beitrag schliesslich zeigt, wie auch in der Einzelinterpretation bestimmter Szenen bis heute schwierige Fragen zu klären sind (Kenneth J. Dover, 'The Chorus of Initiates in Aristophanes' *Frogs*', 173–201; vgl. dazu jetzt auch dens., *Aristophanes Frogs*, Oxford 1993, ad loc.).

Bei der Behandlung dieser Themen kommen manche Fragen, denen man mehr Raum gewünscht hätte, nur en passant zur Sprache: Wie steht Aristophanes im Vergleich zu den anderen Dichtern der Alten Komödie da? Wie hat sich seine Kunst im Laufe der vier Jahrzehnte, in denen er tätig war, entwickelt bzw. verändert? Ist seine Kunst insgesamt mehr unter politischen oder 'karnevalistischen' Vorzeichen zu sehen (vgl. hierzu immerhin S. 5f., Anm. 7, und S. 285f.)? Doch kann ein solcher Auswahlband (s.o.) natürlich nie alle Interessen befriedigen. Das, was tatsächlich behandelt wird, ist auf neuestem bibliographischem Stand dargeboten und wird am Schluss durch mehrere Indices (A. 'Aristophanes', B. 'Auctores Vetustiores', C. 'Anonyma', D. 'Auctores Recentiores') gut erschlossen. Dass die Orientierung dennoch eher ein wenig der Vergangenheit verpflichtet ist, könnte eventuell die Zitierweise der Komikerfragmente vermuten lassen: Hier wird neben den neuen *PCG* immer noch auch die alte Kock-Numerierung geboten – cui bono?

H.-G. Nesselrath

Marcel Piérart (Hrsg.): *Aristote et Athènes. Aristoteles and Athens*. Fribourg (Suisse) 23–25 mai 1991. Dépositaire Diffusion de Boccard, Paris 1993. VII, 341 S.

Die 18 Beiträge zu der vom Herausgeber organisierten Table Ronde 'Centenaire de l'Αθηναίων Πολιτεία' (Erstpublikation 1891), in denen die offensichtlich sehr fruchtbaren Diskussionen mitberücksichtigt sind, bieten eine Fülle hoch interessanter neuer Erkenntnisse, neue Perspektiven eröffnender Problemstellungen und nützlicher Information über die Geschichte und den heutigen Stand der Forschung, versammelt um die im Titel (hommage an Wilamowitz 1893) genannten Gebiete. Sie können hier nicht einzeln aufgezählt werden. Um einen Eindruck zu geben von der Vielfalt der Ergebnisse interdisziplinärer Zusammenarbeit, die auch den von anderer Seite her an speziellen Problemen Interessierten angeboten werden, sei nur hingewiesen auf P. Carlier, «La notion de *pambasileia* chez Aristote» (103–118, mit Detailanalyse von Pol. III), M. Piérart, «Αἴρεσις et κλήρωσις chez Platon et Aristote» (119–138), S. Saïd, «Le mythe de l'Aréopage avant la Constitution d'Athènes» (155–184, zu Aischylos und Isokrates), J. Méléze-Modrzejewski, «Aristote et les Grecs d'Égypte» (1–24, zum sozio-kulturellen Hintergrund der Niederschrift des Papyrus), D. M. Lewis, «The Epigraphical Evidence for the End of the Thirty» (223–229), D. Knoepfler, «Adolf Wilhelm et la pentétéris des Amphiararaia d'Oropos» (279–302, Inschriften von Oropos und Athen, vergessene Interpretationen Wilhelms, neue Datierungen der Ampharaia u.a., zu Statuen des Silanion und Lysipp). Detaillierte Orientierung über den reichen Inhalt findet der Leser im 'Index général' (315–322) und im 'Index des sources' (329–340), durch die alle Beiträge zur Weiterarbeit erschlossen werden.

Th. Gelzer

Gregor Vogt-Spira: *Dramaturgie des Zufalls. Tyche und Handeln in der Komödie Menanders*. Zetemata Heft 88. Beck, München 1992. X, 210 S.

«Eine jede Epoche besitzt ihre eigenen Konzepte, um der Erfahrung zu begegnen, dass all das, was geschieht und dem Einzelnen widerfährt, sich zu Teilen seinem Wollen und Handeln entzieht.

Zentraler Begriff des Hellenismus ist Tyche» (S. 1). Die zentrale Rolle Tyches in der Komödie Menanders wird gerade dadurch erhellt, dass sie in der *Aspis* als Prologgottheit auftritt. Vogt-Spira (V.) untersucht in seinem gehaltvollen Buch die Funktion, die Tyche im Handlungsverlauf der Komödien zufällt. V. betont zunächst die Doppeldeutigkeit, die Tyche innehaben kann: einerseits ist sie – sozusagen werkimmanent – ein Deutungsmuster, das die dramatis personae anführen können, um das zu erklären, was ihnen im Verlauf der Handlung widerfährt. Andererseits ist sie das Medium, durch das es der Dichter zu einem interessanten Wechselspiel zwischen dem allwissenden Zuschauer und den eben nicht allwissenden Bühnenpersonen kommen lassen kann; der Rezipient kann und soll zur Reflexion darüber angeregt werden, welche Faktoren die 'Zufälle' auf der Bühne zustande bringen. So bietet die Untersuchung der *Funktion* der Tyche in der Komödienhandlung mehrere Ansatzpunkte der Interpretation: Man kann ein Strukturprinzip der Dramaturgie blosslegen und gleichzeitig ein der Struktur innewohnendes Deutungsmuster des Bühnengeschehens aufdecken; man kann sodann über den 'immanenten Zuschauer' reflektieren; schliesslich bietet sich die Möglichkeit, die gerade im Hellenismus reiche Tyche-Diskussion zu durchleuchten und die Bezüge zwischen Menanders Tyche-Verständnis und zeitgenössischen philosophischen, theoretischen Diskussionen einzubeziehen.

V. leistet diese Klärungen in überzeugender Weise: Ein einleitender Teil (19ff.) ist der Begriffsbestimmung, der Tyche-Topik und Abgrenzungsproblemen gewidmet. Im Hauptteil seiner Arbeit (75ff.) untersucht V. anhand ausführlicher Interpretationen der *Aspis*, *Perikeiromene*, des *Dyskolos*, der *Samia* und der *Epitrepontes* die Funktion Tyches in diesen Komödien und erhellt in überzeugender Weise das Wechselspiel zwischen 'Dramaturgie des Zufalls' und Rezeption. In V.s Interpretationen wird ganz deutlich, wie Menander gerade durch die doppelte Funktion der Tyche (Deutungsmuster, strukturierendes Prinzip) den Rezipienten in sein komisches Spiel einbezieht, ihn zur Reflexion und Rekonstruktion der Verbindungsglieder auffordert, die die dramatis personae nicht sehen. Ebenso deutlich wird von V. gemacht, dass Menander Tyche zur Charakterisierung seiner Personen einsetzt, da der Dichter in den Reaktionen auf die von Tyche bestimmten Handlungen die Charaktere besonders markant zeichnen kann.

V. hat in seiner Freiburger Dissertation einen wertvollen Beitrag nicht allein zu einem vertieften Verständnis der Dramaturgie und Konzeption der Komödien des Menander geleistet; vielmehr bietet die Einbeziehung der philosophischen Diskussion (vor allem auf S. 10ff., in Teil I und auf S. 184ff.) ein geistes- und kulturgeschichtliches Panorama der Blütezeit des Hellenismus.

Bernhard Zimmermann

Therese Fuhrer: Die Auseinandersetzung mit den Chorlyrikern in den Epinikien des Kallimachos.

Schweiz. Beiträge zur Altertumswissenschaft 23. Reinhardt, Basel/Kassel 1992. 296 S.

Seit langem schon beschäftigen sich die Philologen mit den Reminiszenzen von Chorlyrikern in der Dichtung des Kallimachos, und man ist fast geneigt zu glauben, dass das Thema doch wohl bald erschöpft sei. Die zu besprechende Arbeit beweist aber auf eindruckliche Weise, wie man trotzdem noch eine Fülle von κέλευθοι ἄτριπτοι (Call., Frg. 1, 27–28 Pf.) beschreiben kann; ja der Wunsch der A., dass ihre Interpretation als Grundlage dienen soll «für weitere Untersuchungen auf diesem Gebiet» (S. 224), ist keineswegs als Anmassung zu verstehen.

In der Einleitung (11–24), die in knapper Form eine Fülle wichtigen Materials bietet, rechtfertigt die A. ihre thematische Einschränkung und gibt einen Überblick über die bereits erfolgte Forschung. Danach lernen wir anhand konkreter Beispiele, wie vertraut Kallimachos mit den Epinikien von Simonides, Pindar und Bacchylides war (Kap. I). Dann nimmt die Autorin das erste Vergleichsstück, die *Victoria Berenices*, an die Hand. In einer nützlichen und straffen Besprechung des Textes wird der Leser zur vorgeschlagenen Interpretation und zu vertieftem Verständnis der lückenhaften Verse geführt (64–85), bevor dann die pièce de résistance, die vergleichende Untersuchung an die Hand genommen wird (86–134). Die wichtigen Ergebnisse kommen in der ersten Zusammenfassung noch einmal zur Sprache (134–138) und bilden die Grundlage für die weiteren zwei Besprechungen, zuerst der Σωσιβίου νίκη (139–204, wovon 171–201 dem direkten Vergleich mit den Chorlyrikern gewidmet sind) und schliesslich des achten Iambus (205–216). Die abschliessende Betrachtung aller drei Epinikien rundet die dargelegte Interpretation glücklich ab.

Der sehr nützliche Anhang mit allen relevanten Textstellen und weiterem literarischem Vergleichsmaterial gibt der Untersuchung die nötige Eigenständigkeit und dem Leser die Möglichkeit, die vorgelegte Interpretation kritisch nachzuvollziehen.

Im übrigen ist die sehr grosse Sorgfalt in der Präsentation hervorzuheben. Man kann sich aber vielleicht fragen, ob die Verweise auf Pfeiffers *History of Classical Scholarship* (Oxford 1968) nicht besser auf seine überarbeitete Übersetzung von 1978 (München, 2., durchgesehene Auflage) gemacht worden wären. Einzig stört aber die eigenwillige Abkürzung [Hes.] *Asp.* anstelle des sonst doch gängigen *Sc.* oder *Scut.* (Index S. 275).

Es bleibt nur noch, auf eine erst kürzlich erschienene amerikanische Dissertation der Universität Michigan zu verweisen, die ebenfalls den Weg des Vergleiches mit der Chorlyrik geht, aber diesmal sich auf Pindar beschränkt: K. O. Lord, *Pindar in the Second and Third Hymns of Callimachus*, Michigan 1990 (auf Mikrofilm U.M.I.). In einzelnen Punkten streift diese Autorin dieselben Probleme wie Frau Fuhrer.

O. Poltera

Didier Marcotte (éd.): **Le poème géographique de Dionysios, fils de Calliphon.** Académie Royale de Belgique. Classe des lettres, t. 6. Peeters, Louvain 1990. X, 218 p.

«Aucun souffle ne traverse le poème» déclare l'a. en guise d'introduction à son édition commentée des deux fragments parvenus jusqu'à nous du poème géographique de Dionysios. S'inscrivant dans la tradition iambique des *Chronica* et d'une éventuelle Γῆς Περίοδος d'Apollodore d'Athènes, ces deux fragments encadraient pour en compléter les lacunes le traité en prose qu'Héraclide le «Critique» avait consacré au 3^e siècle aux cités de l'Hellade, omettant dans sa description notamment l'Acarnanie, l'Etolie, la Crète et les Sporades. Ce texte iambique, qui date d'après l'a. du début du 1^{er} siècle av. J.-C., n'avait pas connu d'édition nouvelle depuis celle des *Geographi Graeci Minores* de C. Mueller (Paris 1855). C'est dire si l'édition érudite de l'a., fondée sur un réexamen approfondi de la tradition manuscrite, est bienvenue de même qu'est indispensable le commentaire concret et érudit qui l'accompagne. Si l'a. semble sensible à l'influence généralement stoïcienne qui marque ce poème très descriptif, on regrettera peut-être qu'il n'ait pas tenté d'analyse de la structure des deux extraits qui nous en sont parvenus et qu'il ne dise rien du point de vue (cf. v. 148) marquant cet itinéraire repris au genre du périple. D'autre part, on peut se demander s'il convient de prendre Strabon (14, 5, 22) à la lettre quand il affirme que la *Périégèse* attribuée à Apollodore, et par conséquent la description abrégée de Dionysios, se caractérise par la reprise du «mètre comique» (p. 26). L'utilisation didactique de l'iambe n'échappe pourtant ni à Aristote, ni à l'a. lui-même (p. 18s.). Si Dionysios a choisi la λέξις ἔμμετρος, c'est qu'il se rattache, au-delà du rythme traditionnellement appelé comique (cf. pp. 67 et 72s.), à la tradition de la poésie didactique illustrée pour nous par exemple par Solon (fr. 30–33 GP): preuve en soit l'adresse à un destinataire probablement générique qui ouvre cet étrange poème. Son édition soignée nous invite à le lire, malgré tout.

Claude Calame

Jean Bouffartigue: **L'Empereur Julien et la culture de son temps.** Institut d'études augustiniennes, Paris 1992. 752 p.

Après un chapitre introductif consacré à la formation scolaire de Julien, cette étude extraordinairement minutieuse examine tour à tour: «la bibliothèque idéale», c'est-à-dire les livres que Julien déclare lire et ceux qu'il réprovoque (chap. 2–4), «la bibliothèque réelle», c'est-à-dire les livres dont nous avons la preuve que Julien les connaissait (chap. 5–8: témoignages tirés de leur réemploi dans l'œuvre conservée, témoignages provenant d'autres auteurs, étude des sources des œuvres conservées), les savoirs de Julien (chap. 9–11: domaines divers, et plus spécialement rhétorique et philosophie), enfin les jugements de valeur portés par Julien sur sa propre culture (chap. 12). Il est impossible, dans le cadre d'une brève présentation, de donner une idée même sommaire de l'immense masse d'informations accumulée dans ce gros ouvrage. Je n'en donnerai qu'un bref et unique échantillon, le chap. 5, sur la littérature réemployée dans l'œuvre de Julien: il compte quelques 80 p., et 21 subdivisions, la plus longue concernant les 171 passages cités d'Homère, suivi paradoxalement par la Bible, réprovoquée bien sûr, mais précédant néanmoins Platon. Un peu au hasard, voici quelques-uns des résultats auxquels aboutissent les analyses de B., difficilement réfutables, car

fondées sur des relevés et des statistiques ne prêtant guère à discussion. Julien savait mal le latin, la littérature latine est presque entièrement ignorée, les seules œuvres qu'il connaît – peut-être seulement par l'intermédiaire d'une traduction – sont un discours de Constance II et Aurélius Victor. Julien a beaucoup travaillé avec des ouvrages de seconde main, des extraits, des résumés, des manuels. Il a une âme d'inquisiteur: outre l'ensemble de la littérature chrétienne, il condamne par exemple Archiloque et Aristophane, que pourtant il connaît et apprécie, et se réjouit qu'Epicure ait disparu. Plutarque, contrairement à une opinion souvent répétée, est assez peu présent. Julien n'était pas savant, mais curieux et instruit. Sa formation scolaire a été déséquilibrée, incomplète. Il est un collectionneur de livres passionné, mais néanmoins sa culture reste assez scolaire, figée dans des schémas sclérosés. La passion philosophique, et surtout la passion religieuse, l'emportent largement, comme chez beaucoup de ses contemporains, sur le goût proprement littéraire. La culture de Julien reflète une situation de rupture entre la dévotion pour un passé idolâtré et la déception non avouée qu'inspire ce passé du fait qu'il ne répond qu'imparfaitement aux aspirations essentielles d'un âge nouveau. Le livre de B., tant par son abondance en données de détail que par la portée des considérations plus générales qui en sont déduites, va désormais être un ouvrage de référence indispensable pour quiconque se mêlera d'aborder quelque facette que ce soit de la personnalité si complexe du dernier empereur romain païen. François Paschoud

Beno Meier: Gregor von Nazianz: Über die Bischöfe (Carmen 2, 1, 12). Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N.F. 2. Reihe, 7. Band. Schöningh, Paderborn 1989. 174 S.

Michael Oberhaus: Gregor von Nazianz: Gegen den Zorn (Carmen 1, 2, 25). Einleitung und Kommentar. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N.F. 2. Reihe, 8. Band. Schöningh, Paderborn 1991. 205 S.

Klaus Sundermann: Gregor von Nazianz: Der Rangstreit zwischen Ehe und Jungfräulichkeit (Carmen 1, 2, 1, 215–732). Einleitung und Kommentar. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N.F. 2. Reihe, 9. Band. Schöningh, Paderborn 1991. 253 S.

Als Herausgeber der Selbstbiographie Gregors greift man mit besonderer Spannung zur Neuausgabe des Gedichts 'Über die Bischöfe', galt dieses doch allgemein als Fortsetzung von 'De vita sua'. Nun kann aber Meier im Anschluss an De Jonge mit einleuchtenden Argumenten zeigen, dass darin viel eher ein erster Versuch zu sehen ist, mit den Ereignissen, die zu seinem Rücktritt geführt hatten, fertig zu werden. Einiges davon wurde dann in 'De vita sua' eingebaut, woraus sich die grosse Zahl von Übereinstimmungen erklärt. Bemerkenswert ist, dass sich auch in diesem also wohl kurz nach dem Rücktritt geschriebenen Gedicht kein sicherer Hinweis auf dogmatische Differenzen mit der Konzilsmehrheit findet. Kaum verstecken sich Vorwürfe in dieser Richtung unter dem Deckwort 'Unwissenheit', denn diese könnte dann schwerlich als das 'geringere Übel' (331) bezeichnet werden.

Wer Gregor liebt, würde zwar manchmal wünschen, Gregor hätte dieses Gedicht nicht veröffentlicht, doch darf man aus dem unklaren Aufbau kaum auf Unfertigkeit schliessen. Es scheint im Gegenteil typisch zu sein, dass auf ein durchgestaltetes Proömium (auch hier mit einer Rundzahl von Versen) keine entsprechend strukturierte Fortsetzung folgt. Man darf dafür vielleicht auch auf die damalige Predigtpraxis hinweisen, bei der der Prediger im allgemeinen nur die Basis zum voraus festgelegt hat, dann aber frei spricht.

Besonders dankbar sind wir über das Kapitel 'Zu Prosodie und Metrik' aus der Feder eines Spezialisten, auch wenn es (leider) die bisherigen Erkenntnisse im Wesentlichen bestätigt. Mit besonderer Freude hebe ich hervor, dass es für die Erarbeitung und Gestaltung des Textes zu einer wirklichen internationalen Zusammenarbeit gekommen ist. Der Dank an M. Sicherl und gute Wünsche für das Gelingen der Gesamtausgabe der Gedichte seien hier doch ausgesprochen.

Er hat auch ganze Abschnitte zu den beiden andern Bänden beige-steuert, die hier nur angezeigt werden können: Die Kommentare zum ebenfalls jambischen Gedicht 'Gegen den Zorn', das als Besonderheit in einen genauen biographischen Zusammenhang, nämlich die vorösterliche Fastenzeit des Jahres 382 gestellt werden kann, und zu dem Teil des hexametrischen Gedichtes 2, 1, 2, der den Rangstreit zwischen Ehe und Jungfräulichkeit behandelt. Ähnlich wie beim Abwägen zwischen

vita activa und contemplativa in 'De vita sua' ist die Präferenz klar, ohne dass aber die Alternative wie in der Prodikos-Fabel abgewertet werden dürfte. Mit dem Wert der Ehe tun sich allerdings Gregor und die Christen (und nicht nur sie) schwer; nur für das Lob der Jungfräulichkeit (richtig als 'Keuschheitsideologie' bezeichnet) hat sich eine Tradition entwickelt (Einleitung 1.2.).

Christoph Jungck

Varron: Satires ménippées. Edition, traduction et commentaire par *Jean-Pierre Cèbe*. 9: *Nescis quid vesper serus vehat – Papia papae*. Collection de l'École Française de Rome 9, Rom 1990. XXX, 182 S.

Mit dem vorliegenden 9. Band (s. die Besprechungen der Fasz. 7 und 8 in dieser Zeitschrift 44, 1987, 288; 46, 1989, 256f.) hat J.-P. Cèbe in seiner gross angelegten Reihe von Varros *Menippeae* nun nahezu zwei Drittel der Fragmente ediert, übersetzt und kommentiert. Für die Beharrlichkeit, mit welcher der Gelehrte seine entsagungsvolle Aufgabe erfüllt, wird ihm jeder dankbar sein, der diesen kümmerlichen Trümmern lateinischer Literatur Sinn und Esprit zu entlocken sucht.

Die Anlage der Publikation ist grundsätzlich dieselbe geblieben, hingegen machen sich mit zunehmender Bandzahl fundierte Kenntnis des Textes und Sicherheit im Umgang mit dessen Überlieferungsproblemen sowie der umfangreichen Sekundärliteratur bemerkbar. Manches bleibt notgedrungen zweifelhaft, so etwa die Abfolge der Fragmente 349–362 im Streitgespräch über den Wert der Musik (Ὀνοϛ λóραϛ). Hingegen wird man Cèbe in frg. 340 aus Varros Anweisungen zum Gastmahl Recht geben müssen, wenn er – gestützt auf die Diskussion bei Gell. 1, 22, 1–5 über *superesse* – entgegen Bücheler und Astbury nicht hinter *delectent* (vgl. Gell. 13, 11, 5) abbricht, sondern auch *potius – superfuisse* als varronisch betrachtet. Aufschlussreich für die antike Literaturkritik sind die Hiebe gegen die Neoteriker im polemischen Prosimetrum 'Papia papae'. Was sich aus dem Titel 'Oedipothyestes' machen lässt (vgl. S. 1465), bleibt umstritten. Wahrscheinlicher als an eine Nachahmung der Doppeltitel 'Protesilaodamia' und 'Sirenocirca' in den *Erotopaegnia* von Varros Zeitgenossen Laevius zu denken (s. E. Courtney, *The Fragmentary Latin Poets*, Oxford 1993, bes. 118f.), drängt sich hier die Assoziation mit Komödientiteln auf, etwa Αἰολοσίκων (Aristophanes), Σφιγγοκαρίων (Eubulos), Ὀρεσταυτοκλείδης (Timokles) und besonders 'Dionysalexandros' (Kratinos); darüber s. R. Helm, *Lucian and Menipp* 110f. Wie nahe sich Komödie und Satire berühren, ergibt sich auch aus den Titeln Ψευδρακλήϛ (Pherekrates, Menander) und Varros 'Pseudaeneas' (frg. 437 Astb.). Dem nächsten Band in Cèbes Serie sieht man mit Erwartung entgegen.

Margarethe Billerbeck

Ole Thomsen: Ritual and Desire. Catullus 61 and 62 and Other Ancient Documents on Wedding and Marriage. Aarhus University Press, Aarhus 1992. 323 S.

Es fehlt nicht an Arbeiten zu den beiden Hochzeitsgedichten Catulls; Fedelis Kommentar zu c. 61 (1972 und 1983) und Fraenkels Interpretation von c. 62 (1955) hatten immerhin jeweils einen Standard gesetzt – mit ihnen setzt sich denn auch Th. immer wieder auseinander. Neu ist, dass er die beiden Gedichte weniger aus literatur- als aus sozialgeschichtlicher Perspektive angeht, dass er sie zu verstehen sucht vor dem Hochzeitsritual, das in ihnen angedeutet ist (auch wenn er sich die Gedichte nicht realiter aufgeführt vorstellt), und dass er sie kontrastierend liest. C. 61 – eingespannt in den Ablauf des Hochzeitsrituals von *deductio* bis *epithalamium* und in diesem Sinn römisch mit griechischem Aufputz – wird dabei auf ein präzises Paar von Rezipienten bezogen (L. Manlius Torquatus; Vinia) und in seiner Eigenart durch den Adressaten bestimmt gesehen; c. 62 wird weit literarischer verstanden als ein Gedicht, dessen Mitte ein Amoibaion bildet, bei dem die *iuvenes* den *puellae* antworten; dem sind eine Einleitung durch die beiden Chöre vor- und eine Rede des Dichters nachgeschaltet – in diesem Sinne ist es griechisch mit color Romanus. Weithin (wenn auch nicht durchgehend) ist die Interpretation ein laufender Kommentar zu den Gedichten, setzt sich mithin detailliert mit Fragen von Text, Syntax und Sprache auseinander. Vieles überzeugt, auch wenn man nicht überall folgen mag: das Konzept der Raubhochzeit etwa ist überstrapaziert (S. 183), dasjenige von Initiation (S. 174) ebenfalls; der Mythos von Hymenaios wird viel zu wörtlich auf das Ritual bezogen (120f.); das Verständnis von *ante* in 62, 28 widerspricht dem Sprachfluss. Die Argumentation hätte gelegentlich weniger idiosynkratisch und die Auseinandersetzung mit Vorgän-

gern weniger arrogant (Kostprobe: «the obscure philologaster Wilamowitz» 179 Anm. 96) sein können. Fritz Graf

Nicolas Horsfall: Virgilio. L'epopea in alambico. *Forme, materiali e ideologie del mondo antico* 31. Liguori, Napoli 1991. 160 p.

L'auteur a une connaissance approfondie de la littérature Virgilienne, ce qui n'est pas peu dire! Il révère Heinze et Norden, méprise les études qui renchérisent sur les commentaires du IV^e siècle ou les thèses excessives (école de Harvard). Il renvoie en notes – hélas, pas de bibliographie systématique – à une foule d'articles, postérieurs souvent à 1968. Si un chap. parle des bibliothèques à Rome, un autre des expressions *fertur, ut fama est* etc., les autres se recourent souvent en un «pointillisme critique». Tentons d'en dégager des lignes directrices.

Virgile n'est pas méthodique. Il s'inspire d'Homère en polémiquant avec lui, il se tourne vers l'historiographie traditionnelle – il a pillé Varron – et s'en écarte aussi: il combine des éléments divers pour donner consistance à ses personnages (Didon a des traits de Médée, Calypso, Ariane ...). Il tente de recréer l'Italie primitive, mais romanise les Troyens pour les rapprocher du I^{er} siècle et magnifier la continuité d'Enée à Auguste: les combats du chant VII suggèrent la guerre civile de 49 à 31 (*socer et gener!*) sans en être du tout un calque. Virgile prend des libertés, par souci poétique, avec la chronologie, la géographie, les mythes; il se réfère à des traditions disparates, d'où des incohérences. Son art est impressionniste.

Il faut imaginer les réactions d'un lecteur cultivé du temps d'Auguste. Le rameau d'or, utilisé dans la célèbre «Guirlande de Méléagre» comme symbole de Platon, annonce les éléments orphico-pythagoriciens du chant VI.

Un index des noms anciens et des sujets abordés permet de mieux se retrouver dans ce puzzle érudit et stimulant. J.-P. Borle

Ovide: Les Fastes. Tome I: **Livres I–III.** Tome II: **Livres IV–VI.** Texte établi, traduit et commenté par *Robert Schilling*. Les Belles Lettres, Paris 1992. 1993. LXX, 164; 262 S. (davon 1–98 und 1–103 Doppelseiten).

Dass gerade dieses Werk Ovids von einem anerkannten Spezialisten auf dem Gebiet der römischen Religion ediert wird, ist zu begrüßen. Der Wert der Ausgabe liegt entsprechend in den z.T. ausführlichen 'Notes', in denen Schilling aus seinen eigenen Veröffentlichungen und denen seiner – zumeist französischen – Mitforscher schöpfen kann. Zuverlässig informiert die 'Introduction' mit den Abschnitten 'Le poème des Fastes', 'Structure du calendrier Romain', 'Répartition des jours dans l'année Romaine', 'Ovide et Virgile devant la religion Romaine' (etwas überraschend an dieser Stelle), 'Les manuscrits', 'Les éditions'.

Textgestaltung und kritischer Apparat erfahren keine wesentlichen Neuerungen. Die Lesarten der Handschriften A und U sind anhand von Photokopien kontrolliert worden; der Apparat basiert vernünftigerweise auf der Teubner-Ausgabe von Alton, Wormell und Courtney (wobei freilich systematisch die dort verzeichneten und erörterten Konjekturen eliminiert sind) und ist angereichert aus den Editionen von Landi-Castiglioni und Pighi. Die beiden einzigen Konjekturen Schillings (3, 716 und 4, 778) dürften kaum Anerkennung finden. Die Übersetzung ist zugleich genau und elegant, überdeckt allerdings die nicht wenigen Überlieferungsschäden, die kritischere Philologen glauben festgestellt zu haben.

Willkommen schliesslich der ausführliche 'Index nominum rerumque notabilium'. J. Delz

Cornelia M. Hintermeier: Die Briefpaare in Ovids Heroides. Tradition und Innovation. *Palingenesia* XLI. Steiner, Stuttgart 1993. XIII, 218 S., 7 Abb.

Die Ovid-Renaissance der letzten Jahre kommt nun auch den *Heroides* zu Gute. H. Jacobson gab 1974 mit seiner Gesamtdarstellung *Ovid's Heroides* (Princeton U.P.) entscheidende Anstöße, F. Verducci folgte mit dem eher kritisch zu bewertenden Buch *Ovid's Toyshop of the Heart. Epistulae Heroidum* (Princeton U.P. 1985). In der deutschsprachigen Forschung sind vor allem H. Dörries Studien zu nennen (zur Überlieferungsgeschichte, zum umstrittenen Sappho-Brief und zur Rezeptionsgeschichte des heroischen Briefs; vgl. Bibliographie). In den letzten Jahren rückte auch ver-

stärkt die gattungstheoretische Auseinandersetzung mit den *Heroides* in den Mittelpunkt (vgl. vor allem P. Steinmetz, «Die literarische Form der Epistulae Heroidum Ovids», *Gymnasium* 94, 1987, 128–145). Hingewiesen werden sollte noch auf die äusserst lesenswerte Einführung von G. Rosati zu *Ovidio. Lettere di Eroine* (Biblioteca Universale Rizzoli), Milano 1989, 5–62 und auf S. Döpfs vor kurzem erschienenen Büchlein *Werke Ovids* (dtv Wissenschaft), München 1992, 75–104.

Die Autorin widmet ihre Dissertation den bisher eher marginal behandelten Briefpaaren (Paris und Helena, Leander und Hero, Acontius und Cydippe). Ziel von H.s Arbeit ist, in Absetzung von Dörries Interpretation, die fruchtbare Spannung auszuleuchten, die zwischen den beiden Polen Innovation und Tradition besteht, und damit zu illustrieren, wie Ovid im Umgang mit der Tradition – sowohl dem Mythos als auch der Gattung ‘Elegie’ – etwas Neues schafft, ein *ignotum aliis opus*. H. spürt diesem kreativen Schaffen des Dichters zunächst in umfangreichen Einzelinterpretationen der Briefpaare nach (3ff.). In einem zweiten, typologischen Hauptteil bespricht sie dann die Elemente der verschiedenen Gattungen, die sich in den *Heroides* nachweisen lassen (152ff.: Elemente des Briefs; 159ff.: Elemente der römischen Liebeselegie; 171ff.: Elemente des Dramas), um schliesslich die Synthese, das elegische Briefdrama, zu besprechen (180ff.). Ausführlich wird die kontroverse Datierungsfrage in einem Exkurs vorgestellt (190–195), wobei ich allerdings der Schlussfolgerung der Autorin nicht folgen würde, die im Hinblick auf die *Heroides* von einem ‘Brückencharakter’ (195) spricht, den die Briefe zwischen der Tragödie *Medea* und den Verbannungsgedichten ausüben würden. Man wird den Akzent wohl eher auf das literarische Experiment setzen müssen, das Ovid in seinen elegischen Dichtungen gerade auch mit der Erzählhaltung treibt; dem elegischen Ich, dem elegischen Liebhaber der *Amores* folgt die Rolle des Lehrdichters in der *Ars* und die des Führers durch Roms Festkalender in den *Fasten*; die *Heroides* sind in diesem Rahmen als ein weiteres Experiment des Dichters zu sehen: in unmittelbarer personaler Erzählhaltung kreuzt Ovid die Elegie mit dem literarischen Brief.

Insgesamt stellt H.s Buch einen wertvollen Beitrag in der Aufarbeitung der gerade in der deutschsprachigen Sekundärliteratur eher stiefmütterlich behandelten *Heroides* dar und liefert interessante, bedenkenswerte Ansätze zur Interpretation von Ovids dichterischer Tätigkeit überhaupt.

Bernhard Zimmermann

Christine Korten: Ovid, Augustus und der Kult der Vestalinnen. Eine religionspolitische These zur Verbannung Ovids. Studien zur klassischen Philologie 72. Peter Lang, Frankfurt usw. 1992. 173 S.

Es handelt sich um eine für den Druck überarbeitete Dissertation (Erlangen-Nürnberg). I ‘Die Verbannung Ovids in der Diskussion der Forschung’ (11–16). Die nach J. C. Thibault, *The Mystery of Ovid's Exile* (1964) erschienenen Publikationen zum Thema werden kurz vorgestellt und kritisiert. II ‘Die These: Ovids *crimen maiestatis* in den Fasti’ (17–22). 32 v. Chr. drang Octavian in das Heiligtum der Vesta ein und raubte das dort hinterlegte Testament des Antonius, Voraussetzung für seinen Sieg bei Actium. Um die anwesenden Vestalinnen zu lebenslänglichem Schweigen zu zwingen, vergewaltigte er eine von ihnen. Später, als er *pontifex maximus* war, wiederholte er das Verbrechen, und diesmal war Ovid Augenzeuge, wie er in *Fasti* 4, 761f. andeutet. Horaz nimmt auf diese Situation Bezug, wenn er in *Carm.* 3, 30, 8f. dichtet *dum Capitolium scandet cum tacita virgine pontifex*. Im sechsten Buch macht Ovid Vesta zum Gegenstand der Begierde des ithyphallischen Priap und erotisiert durch subtile Symbolik den Vestakult auch rückwirkend auf die früheren Bücher. Dem so dauernd an seine Verbrechen gemahnten *princeps* bleibt nichts anderes übrig, als den seine Stellung gefährdenden Dichter durch Relegation zum Schweigen zu bringen.

Der Rest des Buches, die vier Hauptkapitel, dient dazu, die absolute Stringenz dieser Kombinationen zu beweisen.

Dass Octavian sich im Jahre 32 v. Chr. skrupellos in den Besitz des Testamentes setzte, ist unbestritten. Alles übrige beruht auf der Interpretationskunst der Verfasserin, die auch das Instrumentarium moderner Literaturtheorien gelegentlich zu Hilfe nehmen muss. Drei Beispiele für viele: Das oben erwähnte, für Frau Kortens These zentrale Distichon 4, 761f. *nec dryadas nec nos videamus labra Dianae / nec Faunum, medio cum premit arva die* übersetzt sie ‘wir wollen weder die Nymphen noch das Bad der Diana noch Faunus sehen, wenn er mitten am Tag Vergewaltigungen begeht’, und sie findet es erstaunlich, dass bis jetzt keine Übersetzung das Richtige geboten hat

(94f.). In 3, 425f. *ortus ab Aenea tangit cognata sacerdos / numina: cognatum, Vesta, tuere caput* soll *tangit* die erotisch-sexuelle Seite des Verhältnisses Augustus–Vesta betonen (106). In 6, 253f. *non equidem vidi (valeant mendacia vatum) / te, dea, nec fueras aspicienda viro* verwende der Dichter ‘eine konturierte Leerstelle’, um Augustus daran zu erinnern, dass vielmehr dieser im Jahr 32 die Göttin gesehen habe; die Parenthese wird übersetzt mit ‘mögen doch die Lügen der Dichter Gewicht haben’ (115). Schade um den beträchtlichen Aufwand an Arbeitskraft und Scharfsinn!

J. Delz

Giorgio Brugnoli / Fabio Stok: Ovidius παρωδήσας. Testi e studi di cultura classica proposti da Giorgio Brugnoli e Guido Paduano 10. ETS Editrice, Pisa 1992. 218 S.

Fünf Aufsätze, die ersten drei unmittelbar vorher schon andernorts publiziert, zwei von Brugnoli, drei von Stok. In der gemeinsam verfassten Vorrede (7–20) wird Ovid gekennzeichnet als Dichter, der durchgehend die Rolle eines erklärten Gegners der augusteischen Ideologie auf sich genommen habe. Ziel des Buches ist es, dies durch Interpretation einiger Stellen der *Fasti* und der *Metamorphosen* in ihren Beziehungen zu Vergils *Aeneis* nachzuweisen. Als Resultat der Lektüre sei vorweggenommen, dass Stok dabei viel gründlicher orientiert und zurückhaltender urteilt als Brugnoli.

In ‘Anna Perenna’ (21–45) behandelt Brugnoli *Fasti* 3, 543–656 als ‘denaturazione’ des Verhältnisses Aeneas–Dido. Aeneas und Anna vereinigen sich am Schluss im selben (Fluss)bett! Silius Italicus habe in seiner Version (8, 25–321 – auch die Verse 144–223 seien echt) die ovidische Schritt für Schritt wieder expurgieren müssen. Fehlinterpretationen, Nachlässigkeiten und barocke Formulierungen (Anna als ‘seduttrice’ ‘viene indigitata nel Numicio’), um von den vielen Druckfehlern (nicht) zu schweigen, lassen die Lektüre zu keinem reinen Vergnügen werden. Ebenso phantasievoll ist Brugnolis zweiter Beitrag ‘Ossa Quirini’ (111–134) über Tod, Begräbnis und Apotheose des Romulus. *Fast.* 2, 479 *sive suum regi nomen posuere Quirites* sei Parodie von *Aen.* 1, 277 *Romanosque suo de nomine dicet* und 7, 710 *priscique Quirites*; die scheinbare Objektivität verberge subtiles Gift gegen Augustus.

Demgegenüber enthalten Stoks Aufsätze ‘L’alternativa dei *Fasti*’ (48–73), ‘L’ambiguo Romolo dei *Fasti*’ (75–110) und ‘La rivincita di Esculapio’ (135–180) treffende Beobachtungen und verarbeiten die neueste Literatur zu den umstrittenen Problemen in erstaunlichem Umfang. Im ersten wird der Passus *Fast.* 3, 101–114 mit Verg. *Aen.* 6, 847–853 verglichen, der zweite geht auf die in sich widersprüchlichen Behandlungen des Romulus innerhalb der *Fasti* ein, der dritte parallelisiert *Met.* 15, 626–744 mit der Irrfahrt des Aeneas und nennt als Grund für diesen Einschub, dass der Kult Aeskulaps in augusteischer Zeit zugunsten von Apollo Medicus vernachlässigt worden sei. ‘Bibliografia’ (181–201), ‘Indice dei luoghi citati’ und ‘Indice degli argomenti notevoli’ (203–216) beschliessen den Band.

J. Delz

M. Steudel: Die Literaturparodie in Ovids Ars Amatoria. Altertumswissenschaftliche Texte und Studien 25. Olms-Weidmann, Hildesheim/Zürich/New York 1992. VIII, 228 S.

Vorliegende Arbeit hat als Ziel, «einen Forschungsbeitrag zur Parodietheorie im allgemeinen als auch zu Ovids Liebeskunst als Literaturparodie im besonderen zu leisten» (S. 5). So bietet die Autorin zunächst eine ausführliche Darstellung zur Parodieforschung und zur Intertextualitätstheorie (1–27). Im Hinblick auf Ovids ‘Lehrgedicht’ unterscheidet sie zwei intertextuelle Techniken, die Ovid anwendet: Text-Text-Beziehungen, d.h. Ovid bezieht sich auf einen ganz bestimmten ‘Prätext’ durch Zitate, Anspielungen usw., und Text-Gattungs-Beziehungen, d.h. Ovid evoziert durch gewisse Signale sowie Argumentations- und Darstellungstechniken die Bezugsgattung ‘Lehrgedicht’. Unter der Rubrik Text-Text-Beziehung behandelt die Autorin Ovids Beziehungen zu Hesiod (29ff.), zu Lukrez (40ff.) und zu Vergil (76ff.). Ein interessanter Aspekt dieser intertextuellen Bezüge, den man gerne übersieht, wären natürlich auch die Eigenreferenzen Ovids, die intertextuellen Bezüge, die sich zwischen der *Ars* und den Liebeselegien nachweisen lassen. Damit hätte sich auch die Frage gestellt, wie es mit den Text-Gattungs-Beziehungen *Ars* – Elegie steht (insbesondere unter dem Aspekt der Gattungsmischung). Denn ohne Zweifel ist die *Ars* eben nicht nur ein Lehrgedicht, sondern ein Lehrgedicht in elegischer Form.

Stedel bietet in ihrer Göttinger Dissertation eine gründliche Aufarbeitung der literaturwissenschaftlichen Intertextualitäts- und Parodieforschung, paradigmatisch angewendet auf Ovids *Ars*. Den vielschichtigen Beziehungen Prätext(e)–Text (*Ars*) wird mit Akribie nachgegangen, wobei allerdings bisweilen unter dem Seziermesser der Literaturkritik der Humor und die Ironie Ovids verloren gehen. Die Anmerkungen belegen die Belesenheit der Autorin; zum Teil wird jedoch auch viel Unnötiges in ihnen mitgeschleppt (vgl. z.B. gleich S. 1 Anm. 3). Insgesamt belegt diese Arbeit jedoch, dass neue, aus der modernen Literaturwissenschaft stammende Fragestellungen und Forschungsmethoden wie die Intertextualitätstheorie mit grossem Gewinn auf Texte der Antike angewandt werden können.

Bernhard Zimmermann

Irene Frings: Odis fraternalis als manieristisches Motiv. Betrachtungen zu Senecas Thyestes und Statius' Thebais. Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse 1992: 2. Steiner, Stuttgart 1992. 74 S.

Diese schmale Akademieschrift ist vermutlich ein Nebenprodukt der Kölner Dissertation, *Gespräch und Handlung in der Thebais des Statius* (Stuttgart 1991), in welcher die Verf. das Brudermotiv verschiedentlich behandelte und, was Kap. IV ('Die Ausgestaltung des Brudermotivs in der *Thebais*') der vorliegenden Studie betrifft, die Grundlinien der Interpretation bereits vorwegnahm.

Den Vorbemerkungen über den Begriff des Manierismus folgen ein knapper Exkurs über den Bruderkonflikt als literarisches Motiv sowie ein flüchtiger Blick auf die antiken Pelopiden- und Labdakiden Dramen. Das Herzstück der Arbeit, der Vergleich von Senecas *Thyestes* mit der *Thebais* des Statius (Kap. III), basiert offensichtlich auf den Beobachtungen von D. Vessey, *Statius and the Thebaid* (Cambridge 1973) 70 und 77–79, sowie P. Venini, *RIL* 99 (1965) 157–167; dies. *RFIC* 95 (1967) 418–427. Deutlicher vielleicht als diese beiden Interpreten streicht I. Frings heraus, dass – im Gegensatz zu Seth und Osiris, Kain und Abel, Esau und Jakob (vgl. 6–9) – Atreus und Thyestes wie Eteokles und Polyneikes sich in ihrem Drang nach gegenseitiger Schädigung und in ihren Greuelthaten kaum voneinander unterscheiden. Was daran als manieristisch bezeichnet werden kann, ist freilich kaum mehr als die gesteigerte Darstellung von Hass und Grausamkeit. Bei der sorgfältigen äusseren Präsentation des Bändchens hätte in der Anm. 23 der Druckteufel aus der Zitiervorlage, Val. Fl. 1, 748 *saevus ... ignis*, gewiss den Garaus verdient.

Margarethe Billerbeck

Sénèque et la prose latine. Entretiens sur l'antiquité classique, publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange, Bd. 36. Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève 1991. 400 S.

Neun Forschungsbeiträge aus sechs europäischen Ländern beleuchten aus verschiedenen Blickwinkeln Senecas Prosawerk. Das Thema der aus verschiedenen Forschergenerationen zusammengesetzten Runde war angeregt von Pierre Grimal, dem die Seneca-Forschung auch in diesem Bereich viel zu verdanken hat und der mit seinem Referat *Nature et fonction de la digression* denn auch einen wichtigen Beitrag zur Geschichte des Exkurses und zum Verständnis von S.s Prosastil liefert. Den verschiedenen Typen von Metaphorik geht Mireille Armisen-Marchetti nach (*La métaphore et l'abstraction dans la prose de S.*), der Rolle der exempla als «medium of moral training» Roland G. Mayer (die Diskussion zeigt, dass Quintilians Gleichsetzung 12, 2, 30 *praecepta*/griechisch, *exempla*/römisch den Sachverhalt zu sehr vereinfacht). Giancarlo Mazzoli, *S. e la poesia*, untersucht, wie in seinem gleichnamigen Buch (Milano 1970), die erzieherische und verführerische Rolle der Poesie in S.s philosophischem System. Schlüssig ist Karlhans Abels Beitrag *Die «beweisende» Struktur des senecanischen Dialogs*, wo wir neue Einsichten gewinnen in die «Bauformen von Senecas Dialogen» (so der Titel seiner umfassenden Studie, Heidelberg 1967). Olof Gigon legt eine scharfsinnige Analyse der *Naturales Quaestiones* vor, die u.a. zur Wiederherstellung der alten Buchfolge («Grandinem») führt, wie sie (hier noch nicht berücksichtigt) Nikolaus Gross, *S.s «Naturales Quaestiones». Komposition, naturphilosophische Aussagen und ihre Quellen* (Stuttgart 1989) schlagend bewiesen hatte. Ärgerlich ist allerdings Gigons Versuch, diese Erkenntnis auch mit neuer Zitierweise IVb = 1 usw.) durchsetzen zu wollen. Davon wird man rechtzeitig Abstand nehmen müssen.

Hingegen erweisen sich die Beiträge über die Stilisierung von S.s Prosa als wenig ergiebig. B. L. Hijmans (*Stilistic splendor, failure to persuade*) scheitert an seinem unreflektierten Rhythmikbegriff («mesorhythmic» = Silbenzahl der Kola, von Soubiran bemängelt); Italo Lana (*Le «Lettere a Luci-*

lio» nella letteratura epistolare) versteigt sich in einer *scientia inutilis* (der vollständigen Auszählung der Prosawerke nach Wörtern und Silben), um die Zugehörigkeit der langen Briefe 94 und 95 zu den verlorenen *Libri moralis philosophiae* nahezulegen, und auf schwachen Füßen steht sogar das Referat eines so hervorragenden Spezialisten wie Jean Soubiran, *S. prosateur et poète: convergences métriques*, wie die Behandlung der Satzklauseln zeigt: Fragwürdig ist nicht nur die beliebige Auflösung von Längen (*animus* wird so zum «Trochäus») und die grosse Unsicherheit von Hiatus/Synaloppe, sondern vor allem die Missachtung von Wortgrenzen (*pati poterat = potestate*), was von vornherein jeden Vergleich mit metrischen Gebilden der Versdichtung verbietet. So führt Soubirans «Klausel E = Spondeus + Kretikus» bei Verschiebung der Wortgrenze, z.B. *natura sua*, gerade nicht zum Konflikt mit der lex Porsoni (darüber herrscht neuerdings heillose Verwirrung, wie die falsche Behandlung bei C. M. J. Sicking, *Griechische Verslehre*, München 1993, 98 zeigt) und ist darum vom Problem des jambischen Trimeters strikt zu trennen. – In der Diskussion tauchen schwelende Probleme der Forschung auf wie die der Faktizität der Briefe, die von ihrer Chronologie nicht zu trennen ist (vgl. *Ep.* 70 im Vergleich mit dem Erdbeben vom 5. 2. 63 laut *Nat.* 6, 1, 2 gegen *Tac. Ann.* 15, 22 J. 62).

Bruno W. Häuptli

Sandra Citroni Marchetti: **Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano**. Biblioteca di Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici 9. Giardini, Pisa 1991. 308 p.

L'*Hist. nat.* de Pline l'Ancien est sous-tendue par une démarche éthique. Cet ouvrage nous rappelle opportunément en étudiant ses aspects et en la plaçant dans son époque. Convergence de l'*utilitas iuvandi* avec la politique des Flaviens: l'œuvre servira aux gens de métier et satisfera l'appétit de connaissance des *otiosi*. Son langage relève de la philosophie et de la rhétorique. Certains exemples ont valeur de symbole, bien que la vision morale de Pline l'éloigne parfois de son temps. La science doit étudier toute réalité, même si celle-ci mène à des abus. Ainsi est-on renseigné sur les vents, malgré l'*avaritia* qui préside au commerce maritime! Glorification de la Nature: ses *munera* sont destinés à l'homme, qui doit pourtant la respecter (*terra-mater*). Fréquentes comparaisons avec l'œuvre scientifique et morale de Sénèque: tantôt Pline s'en rapproche en condamnant le luxe et la corruption, tantôt il s'en écarte: la civilisation remédie aux carences naturelles des peuplades primitives.

L'auteur examine aussi la formation de cette morale sociale à travers Cicéron, Salluste, Horace, Sénèque et l'école des Sextii – trop brièvement indiquée. L'ouvrage est donc riche d'aperçus divers et comble avec sérieux une lacune. Mais il reste touffu; les matières des 3 parties: philosophie et idéologie chez Pline, tradition du langage moraliste, langage (en fait: point de vue) moraliste de Pline, se chevauchent souvent. Nombreux index utiles, mais pas de bibliographie, si ce n'est des renvois en bas de page.

J.-P. Borle

C. Valerius Flaccus: **Argonautica Book II**. A Commentary by H. M. Poortvliet. VU University Press, Amsterdam 1991. 349 S.

Hubert Stadler: **Valerius Flaccus, Argonautica VII. Ein Kommentar**. Spudasmata 49. Olms, Hildesheim/Zürich/New York 1993. 252 S.

Der fast hundert Jahre alte ausgezeichnete Kommentar zu den *Argonautica* von Peter Langen soll jetzt endlich durch die Arbeiten einer internationalen Reihe von meist jüngeren Gelehrten ersetzt werden (s. die Ankündigung in: *Ratis omnia vincet. Untersuchungen zu den Argonautica des Valerius Flaccus*, hg. v. M. Korn und H. J. Tschiedel, Hildesheim/Zürich/New York 1991, 2f.). Seit 1989 liegt die Dissertation von Matthias Korn, ein Kommentar zu 4, 1–343 vor (Spudasmata 46), und es ist zu hoffen, dass er den Rest des Buches bald folgen lässt. Ebenfalls Dissertationen, von unterschiedlichem Niveau in Gehalt und Präsentation, sind hier anzuzeigen.

P(oortvliet) setzt höchste Massstäbe. Der ohne Apparat vorangestellte Text ist eine kritische Glanzleistung. Er enthält 40 Abweichungen von der neuesten Ausgabe (W.-W. Ehlers, Stuttgart 1980). Sie sind S. 1f. zusammengestellt und im Kommentar jeweils ausführlich begründet; besonders gelungen ist z.B. die Verteidigung des überlieferten Wortlauts in 61 *monstrant*, 191 *festina*, 283 *patrios furtis* (mit *accedere*), 324 *tempora*. Eine eigene Konjektur setzt P. mit *muneribus* 139 in den Text, eine sehr erwägenswerte findet sich im Kommentar zu 179, *ait* für *agis*. Zweifel an der

Richtigkeit dieser Entscheidungen kommen fast nirgends auf; beunruhigend ist nur, dass P. den Vers 565A und damit auch alle übrigen 'Zusatzverse' in L für interpoliert hält. Müssen Ehlers (*Untersuchungen zur handschriftlichen Überlieferung der Argonautica des C. Valerius Flaccus*, München 1970) und wir alle, die wir ihm glaubten (aber nicht Courtney!), also wieder umlernen?

Die Vorzüge des Kommentars können hier nur allgemein und in Stichworten gerühmt werden: genaue Kenntnis der oft schwierigen Diktion des Dichters (z.B. seiner extremen Breviloquenz), treffende Übersetzungen einer grossen Zahl von Stellen, neue schlagende Interpretationen (z.B. 188 *simulantque choros*), ein feines Unterscheidungsvermögen für die Stärken und Schwächen des Werks, Erläuterungen auch von Stellen aus den übrigen Büchern und den andern Epikern, überall eingestreute originelle Anspielungen auf die Neuzeit (S. 84 'Plato was not amused', und zu 119; 140; 307f.). Kurz, die Lektüre dieses souveränen, witzigen und eleganten Buches ist ein reines Vergnügen. Die alles Wichtige enthaltende Bibliographie und eine 'Samenvatting' schliessen es ab.

Es wäre ungerecht, wollte man S(tadler)s Leistung durchgehend mit P. vergleichen. Der Anspruch ist von vornherein bescheidener. Ein Ärgernis ist freilich, dass die drucktechnische Gestaltung den Standard von Korns Parallelband nicht erreicht: Trennungstriche des ursprünglichen Typoskripts mitten in der Zeile und vor allem Tippfehler fast auf jeder Seite hätten gewiss vermieden werden können. Hingegen werden die gelegentlich leicht neudeutsche Diktion und wenige geschmackliche Ausrutscher (S. 19 Catull. 50, 10ff. 'homoerotisch') wohl nur die senes severiores stören.

Der von S. hergestellte Text steht in kleinen Abschnitten als Lemma vor den Erläuterungen, wobei nicht nur die Versgrenzen, sondern auch die Kolongrenzen sichtbar gemacht sind. Das durchaus eigenständige Ringen um den richtigen Wortlaut verdient hohe Anerkennung. Leider ist S. infolge eines Fehlers in der *Ann. Phil.* 46 (1985) 6681 der Beitrag von W. S. Watt, 'Notes on Latin Epic Poetry', *BICS* 31 (1984) 153–170 entgangen, in dem auch viele Stellen der *Argonautica* textkritisch behandelt sind (sicher richtig z.B. 7, 640 *letalis*). 302 *intextis* und 318 *abire* sind gute eigene Konjekturen, ansprechende Vermutungen auch 373 *blandisque Venus solata paventem* und 546 *seque abstulit*, unnötig 122 *solitoque*, unmöglich die Gestaltung der Verse 56f.; 370 ist Courtneys *sponte* aufgenommen, 531 mein Vorschlag *tacet retinens*, kaum richtig 63 Köstlins *a me*.

Der Kommentar erfüllt alle nicht zu hoch geschraubten Erwartungen. Inhaltsangaben vor den einzelnen Handlungsabschnitten mit Hinweisen auf die neuere Sekundärliteratur sind willkommen und nützlich. Der vom Dichter intendierten Charakterisierung Jasons und Medeas wird einfühlsam nachgespürt. Die Bemerkungen zum Sprachlichen sind ausführlich gehalten und im allgemeinen korrekt (gut z.B. die Erklärung von 312 *manibus uncis* als Ablativ; unmöglich die Behandlung von 114–116, und missverstanden 224 *tuae venio iam pridem ignava iuventae: iuventae* ist Dativ des Ziels; vgl. 2, 561 mit P.s Bemerkung). Auf Metrisches wird durchwegs hingewiesen, überall beobachtete Alliterationen aber manchmal überinterpretiert (z.B. 221). Zu 141 *proiecerat artus* schreibt S. «Im ThLL s.v. *proicere* nicht verzeichnet». Sieht er in die Zukunft? J. Delz

Cornelius Tacitus: Agricola – Germania. Lateinisch und deutsch. Hrsg., übersetzt und erläutert von Alfons Städele. Sammlung Tusculum. Artemis & Winkler, Zürich/München 1991. 421 S.

An neuern Ausgaben, Übersetzungen, Erklärungen der Opera Minora des Tacitus fehlt es nicht. *Agricola* und *Germania* fehlten aber bis jetzt in der Sammlung Tusculum. S(tädele) füllt die Lücke mit diesem im Ganzen gelungenen und empfehlenswerten Bändchen. Auf Text und Übersetzung folgt eine reichhaltige 'Einführung' (137–209) mit den Titeln: Tacitus' Leben und Werk; der politische und geistesgeschichtliche Hintergrund des 'Agricola' und der 'Germania'; der 'Agricola'; die 'Germania'; die sprachlich-stilistische Gestaltung; Datierung; Nachwirkung; Textüberlieferung; zu Textgestaltung und Übersetzung. Der kritische Apparat (210–222) ist von der 'Einführung' abgesetzt, erscheint aber nicht im Inhaltsverzeichnis. 'Erläuterungen' (223–388), ein Literaturverzeichnis, ein Eigennamenverzeichnis, chronologische Übersichten und Karten bilden den Schluss.

'Einführung' und 'Erläuterungen' geben gut den gegenwärtigen Stand der wissenschaftlichen Diskussion wieder. Als besonders gelungen sei die Bestimmung des literarischen Genus der beiden Schriften und die Rezeptionsgeschichte der *Germania* hervorgehoben. Nicht ganz zu Rande gekommen ist S. mit den Problemen der Überlieferungsgeschichte (S. 208 behauptet er, ich rechne mit drei Familien; dazu hatte ich als Herausgeber des *Agricola* keinen Anlass). Dem Text liegt beim *Agricola*

meine Ausgabe von 1983, bei der *Germania* Koestermanns dritte Auflage von 1970 zugrunde. Abweichungen sind im kritischen Apparat verzeichnet. Dieser ist eher eine Konkordanz zu einigen neuern Ausgaben und Kommentaren, nicht ganz vollständig und fehlerfrei (*Agr.* 18, 3 liest auch Heubner <a> *cuius*, ebenso 46, 2 *colamus*; 36, 3 habe ich *adstantes*, nicht *instantes* im Text). Eigene Konjekturen wagt S. in *Agr.* 6, 4; 10, 3; 12, 5; 24, 2; 36, 4; 37, 4; 43, 2 und in *Germ.* 2, 3; 43, 4; 45, 2; 46, 1. Überzeugend ist keine, ganz unwahrscheinlich *Germ.* 2, 3 *nationis nomen ingentis*. Die Übersetzung ist, wie S. selbst betont, eher ausführlich als den Stil des Originals nachahmend. Die Erläuterungen gehen, dem 'Zielpublikum' der Ausgabe entsprechend, auf den Inhalt, nicht auf die Sprache. Eine Anmerkung zu einer Einzelheit: Die Vorstellung, dass *Agr.* 10, 3 *litore terrarum velut in cuneum tenuatur* bewusst als daktylischer Hexameter geformt sei, sollte zusammen mit andern derartigen Funden aus den Kommentaren verschwinden.

J. Delz

Elisabeth Wallinger: Die Frauen in der Historia Augusta. Österreichische Gesellschaft für Archäologie, Wien 1990. 162 p.

Le corps de cet ouvrage est constitué par une série de notices consacrées aux quelque cinquante-cinq femmes nommément citées dans l'*HA*, ainsi qu'à quelques anonymes. Chaque notice commence par la citation en latin du ou des passages afférents, suivis d'une paraphrase. Les plus détaillées comportent en outre un aperçu des éventuelles sources parallèles, un résumé des données disponibles et, le cas échéant, des discussions suscitées, pour se conclure par des considérations sur les spécificités du portrait brossé par l'*HA*. Il s'agit pour l'essentiel d'une compilation d'où les prises de position personnelles sont presque toujours absentes. Verbeux et répétitif, l'exposé, qui n'est pas toujours correct au niveau technique, comporte des lacunes notables, dont voici quelques exemples. Le problème des éventuelles deux épouses d'Alexandre Sévère est incomplètement exposé, à propos de la nièce de Claude II qui serait la mère de Constance Chlore, le texte essentiel du *Panegyrique* de 310 (2, 2) est ignoré; à propos de la chasteté de Zénobie, qui ne fait l'amour avec son mari qu'avec l'intention que bénit Jean-Paul II, il n'est pas fait mention de la signification cachée de cette invention (volonté de monter une païenne aussi vertueuse que les dames chrétiennes conseillées par Jérôme, mais aussi désir de prouver que Zénobie a la force d'âme d'un homme, du fait qu'elle maîtrise des pulsions sexuelles auxquelles ses sœurs, selon une conception antique largement répandue, succombent sans défense); à propos de l'échange de lettres imaginaire entre Aurélien et Zénobie, il n'est pas question du texte de l'*Anonymus post Dionem*, qui atteste des négociations entre ces deux personnages. Le problème central des sources est du reste en général assez mal maîtrisé. L'intention louable de montrer les spécificités de l'*HA* dans sa manière de présenter les femmes ne débouche le plus souvent que sur des considérations élémentaires. On peut se demander à quoi rime la publication in extenso du texte de cette «Dissertation» de Vienne, méritoire comme exercice scolaire, mais peu utile aux spécialistes.

François Paschoud

Ambroise de Milan: Hymnes. Texte établi, traduit et annoté sous la direction de J. Fontaine par J.-L. Charlet, S. Déléani, Y.-M. Duval, J.F., A. Goulon, M.-H. Jullien, J. de Montgolfier, G. Nauroy, M. Perrin, H. Savon. Editions du Cerf, Paris 1992. 704 p.

Quatorze hymnes ambrosiens (J.F. bannit le féminin que l'étymologie ne justifie pas) considérés comme authentiques parce que attribués à Ambroise par des contemporains (*aeterne rerum conditor; iam surgit hora tertia; deus creator omnium; intende qui regis Israel*), ou pour des raisons de structure et de contenu (*splendor paternae gloriae; Agnes beatae uirginis; Victor Nabor Felix pii; grates tibi, Iesu, nouas*), ou bien d'une authenticité possible (*amore Christi nobilis; apostolorum passio; aeterna Christi munera*) ou bien encore sans doute inauthentiques, mais dus vraisemblablement à des auteurs très proches d'Ambroise (*inluminans altissimus; hic est dies uerus dei; apostolorum supparem*) sont publiés par une nombreuse équipe de spécialistes de la poésie latine chrétienne rassemblée sous la houlette de J.F. Celui-ci a rédigé l'essentiel de l'introduction et publié deux pièces; les autres coauteurs se sont chargés chacun d'une ou de deux pièces, sauf M.-H. Jullien qui s'est occupée des problèmes de tradition manuscrite, et S. Déléani qui, avec J.F., a veillé à la coordination de l'ensemble. L'introduction générale (p. 11–123) étudie successivement le contexte historique, littéraire et liturgique dans lequel apparaissent ces hymnes, la tradition dans laquelle ils

s'inscrivent, leur contenu, leur structure, leur style et leur mètre, enfin leur tradition manuscrite. On lira avec un intérêt particulier les pages claires et nuancées sur la tradition du dimètre iambique, la spécificité de sa mise en œuvre par Ambroise, et sur la question très controversée de l'interaction de l'ictus de mètre et de l'accent des mots qui caractérise ces poèmes d'une haute virtuosité, capables de séduire «l'oreille métrique des lettrés et l'oreille rythmique des illettrés» (p. 90). La tradition manuscrite se présente sous un jour particulier: aucun témoin n'est antérieur au 8^e s., et il y a parmi eux une écrasante majorité de recueils liturgiques (hymnaires) où les pièces apparaissent en ordre dispersé et sans nom d'auteur. La base documentaire est constituée par trente-sept témoins antérieurs au 11^e s. Comme il est impossible d'établir des liens de «parenté» entre ces manuscrits, le texte a été établi en recourant à une méthode statistique qui permet, par le décompte des leçons communes, de définir la distance relative des témoins les uns par rapport aux autres. Dans leurs traductions françaises, les coauteurs se sont imposé la difficile tâche de respecter absolument la forme des strophes de quatre vers octosyllabes de l'original. Ainsi pour la première strophe de *aeternae rerum conditor* (trad. de J.F.): «Eternel créateur du monde, / toi qui gouvernes nuit et jour, / fais succéder les temps aux temps, / pour alléger la lassitude». Le commentaire, fort détaillé, éclaire l'arrière-plan de forme et de contenu profane et chrétien vers par vers, explicite la signification souvent très dense de chaque pièce et se montre particulièrement attentif aux problèmes de structure. L'ouvrage se termine par divers index, où l'on trouve notamment un lexique des formes et une concordance. On pourrait s'étonner que les coauteurs aient eu besoin d'un volume aussi épais pour publier un corpus d'aussi modeste étendue. Il faut leur rendre acte qu'ils ne se sont pas laissés aller à de vains bavardages: le nombre, l'importance et la difficulté des problèmes soulevés par les quatorze poèmes pris en considération justifient pleinement un traitement aussi ample. C'est à l'usage que se révéleront progressivement les richesses de ce livre, dont la présente notice brève ne donne qu'une idée incomplète.

François Paschoud

Raffaele Perrelli: I proemi claudiani tra epica ed epidittica. Centro di studi sull'antico cristianesimo. Università di Catania 1992. 168 p.

Le contenu de cet ouvrage ne correspond qu'approximativement au titre qu'il porte. L'a. s'intéresse au contrepoint constant, dans l'œuvre de Claudien, entre motifs de tonalité épique et motifs de tonalité épédictique. Il commente de ce point de vue la structure générale des grands poèmes de panégyrique et d'invective, leurs préfaces, et notamment leurs *prooemia*, nommés parfois 'exordes' ou 'incipits'. Ces variations, apparemment stylistiques, dans la terminologie technique introduisent un flou certain, accusé par une présentation typographique peu différenciée, et par le fait que l'a. propose dans un ordre dont on voit mal la logique interne une foule d'observations parfois assez disparates, et à l'occasion sans aucun lien avec le thème central (par ex. p. 14–17 richesse de Probus; p. 68–75 les eunuques). Cela est dommage, car l'ouvrage contient des observations fines, et traite un thème fort intéressant. Le contraste fourni par le *De raptu Proserpinae*, au *prooemium* typiquement épique, met en évidence les caractéristiques des parties des autres grands poèmes ayant un caractère introductif, qui sont de nature rhétorique, sauf quand elles servent de brève transition. Traitant en tonalité souvent épique une matière essentiellement historique, Claudien devait éviter l'écueil de paraître rejeter dans le domaine de la fable les événements qu'il narrait en recourant à un genre de diction n'incitant guère le lecteur à prendre au pied de la lettre ce qu'il disait. On est en somme en présence d'un avatar de l'épopée historique, avec un risque accru pour le poète panégyriste s'il présente comme un mythe les exploits qu'il veut chanter. Plus concise, mieux centrée autour du thème indiqué par son titre et mieux ordonnée autour d'une série de passages clairement définis et isolés, cette étude aurait gagné grandement en lisibilité et en utilité.

François Paschoud

Norbert Delhaye: Apollinaris Sidonius, Carm. 22. Burgus Pontii Leontii. Einleitung, Text und Kommentar. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 40. De Gruyter, Berlin/New York 1993. X, 225 p.

Le commentaire de Delhaye mérite des éloges. On y trouvera en général tout ce qu'on peut désirer comme renseignement factuel et, dans une moindre mesure, comme réflexion plus élaborée. Car c'est la seule restriction importante qu'on puisse faire ici (la brièveté imposée de ce compte rendu

empêche qu'on examine certains points contestables), une restriction qui tient certainement à la nature de ce travail: c'est en effet une thèse de doctorat, ce qui en explique le caractère parfois trop scolaire, comme si l'a. voulait chaque fois rapporter tout ce qu'on peut dire et étayer la moindre affirmation sur une référence savante. Ce soin pointilleux obnubile parfois l'a., qui paraît perdre ainsi de vue la portée nécessaire de son commentaire et donne souvent le sentiment d'accumuler des remarques et des renseignements justes en eux-mêmes, mais sans envisager une explication d'ensemble. Il faut aussi évoquer un problème plus général: nous ne pensons pas pour notre part que Sidoine ait écrit ce poème pour décrire ce Burgus, mais que la description du Burgus était l'occasion d'une activité poétique, qui l'occupait en elle-même bien plus que l'objet qui en est le motif occasionnel, alors que Delhaye s'intéresse apparemment plus à ce Burgus qu'à la poésie, ce qui biaise d'emblée sa réflexion dès qu'il s'agit de phénomènes plus proprement littéraires, où, pour être franc, notre attente a été déçue. Certes, l'a. relève des faits de style et sim., mais là aussi comme s'il s'agissait de décrire des éléments isolés et non pas de rendre compte de l'organisation dynamique d'un texte. Certes, ce n'est pas le travail premier d'un commentaire, mais l'étendue de celui-ci en laissait le loisir. Mais là aussi les contraintes de la thèse peuvent expliquer ces quelques manques, qui ne devraient pas masquer l'utilité réelle de ce commentaire ni sa qualité générale.

François Spaltenstein

Orose: Histoire (Contre les Païens). Texte établi et traduit par *Marie-Pierre Arnaut-Lindet*. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1990 (vol. 1), 1991 (vol. 2), 1991 (vol. 3). CIII, 299 p.; 281 p.; 217 p.

Abrégé d'histoire universelle en grande faveur pendant tout le Moyen Age, l'œuvre d'Orose a l'infortune de résumer des sources qui nous sont presque toutes accessibles et dénoncent son peu d'originalité sur le plan historiographique, carence que ne compense guère, sur le plan des idées, sa comparaison avec Augustin. Désireuse de réhabiliter l'auteur, A.-L. procure une édition critique nouvelle, un peu plus d'un siècle après celle de K. Zangemeister (*CSEL* 5 [1882]), qu'elle accompagne d'une traduction accordant le privilège à la fidélité au texte plutôt qu'à l'élégance. Les modifications que le texte de cette édition présente par rapport à l'édition de Zangemeister correspondent tantôt à un retour aux éditions antérieures de Fabricius et de Haverkamp, tantôt à l'adoption de nouvelles leçons. Le premier tome contient une ample notice biographique et littéraire. Pour l'identification des sources d'Orose, A.-L. revient à l'inventaire de Th. de Mörner antérieur aux complications jugées peu heureuses de Zangemeister. Des annexes très utiles regroupent les textes (avec trad.) qui se rapportent à la vie d'Orose, répertorient les idées et les arguments de l'auteur dans chacun des livres, fournissent des comparaisons chronologiques et inventorient les sources identifiables de l'œuvre.

Philippe Bruggisser

Jordanis de origine actibusque Getarum. A cura di *Francesco Giunta e Antonino Grillone*. Fonti per la storia d'Italia pubblicate dall'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo 117. Roma 1991. L, 205 p.

Depuis 1882, date de parution de l'édition de Mommsen, dans les *Monumenta Germaniae*, les *Getica* de Jordanès n'avaient plus été édités à frais nouveaux (E. Tcheslavovna Skrzjnskaia s'est bornée à reproduire le texte de Mommsen avec sa traduction russe parue à Moscou en 1960, E. Bartolini celui de Fournier de Moujan – dans la collection Nisard – avec sa traduction italienne parue à Milan en 1970). Mommsen s'était fondé surtout sur le plus ancien manuscrit, un *Heidelbergensis* (H) du 8/9^e s.; Giunta et Grillone innovent en exploitant un ms. auparavant inconnu, le *Panormitanus* (N), presque aussi ancien que H. Or ce ms. N présente la particularité de fournir un texte beaucoup moins barbare que celui de H, et que les nouveaux éditeurs estiment notablement plus proche de ce que Jordanès – homme cultivé et érudit – a véritablement écrit que ce que fournit H qui, lui, transmettrait un texte gâté par des scribes barbares de Neustrie incapables souvent de résoudre correctement les abréviations de leur modèle. Nous avons donc ici un «nouveau» Jordanès, dont l'orthographe, la morphologie et la syntaxe sont moins insolites que chez Mommsen: les accusatifs absolus, les prépositions suivies de cas bizarres et autres joyeusetés du latin dit «vulgaire» ont passé à la trappe. La doctrine de Giunta et Grillone semble convaincante. Il est seulement dommage que leur appareil, avec des unités le plus souvent négatives, et où N se cache fréquemment

sous un sigle collectif, ne soit pas plus clair, et ne mette pas mieux en évidence au premier coup d'œil les innovations tirées de N. La *praefatio* en latin (p. IX–XXXVII) contient une description des manuscrits, un stemma, explique les principes suivis dans l'édition (où l'on regrette l'absence de précisions plus explicites sur le mode de rédaction des unités critiques) et résume brièvement ce qu'on sait de la vie et des œuvres de Jordanès. Une riche bibliographie occupe les p. XLI–XLVII. Le texte est accompagné, outre l'apparat critique, de brèves notes exégétiques, fournissant surtout des textes parallèles et des renvois aux études modernes. Il est suivi par un appendice critique regroupant des particularités de moindre importance (p. 131–154) et une série d'index (*personarum, locorum et nationum, notabilium*, p. 163–204), le dernier reprenant sous une forme très allégée et plus claire ce qui reste dans le «nouveau» Jordanès de l'énorme matériel accumulé de manière assez indigeste dans les index orthographique, lexical et grammatical de Mommsen. On dispose ainsi maintenant d'un Jordanès plus lisible (grâce aussi à l'excellente présentation matérielle) et très vraisemblablement plus authentique. Il reste à faire un commentaire philologique et historique suivi et détaillé des *Getica*. François Paschoud

Arturo De Vivo e Luigi Spina (éds.): «Come dice il poeta ...». Percorsi greci e latini di parole poetiche. Loffredo, Napoli 1992. 192 p.

Sont rassemblés ici des textes divers sur l'incidence et l'aspect de la parole poétique insérée dans des textes de prose de tous genres. Deux buts principaux à cela: ornementation pour le plaisir ou preuve à l'appui par une caution esthétique reconnue. Du point de vue formel, on va de la citation-allusion, moulée dans la syntaxe de la phrase – les clausules métriques aidant – jusqu'aux vers séparés enrichissant le texte d'un apport étranger.

Après des commentaires anciens à ce sujet – Quintilien, Hermogène (160–225 ap. J.-C.), Grégoire de Corinthe (XII^e siècle) – (L. Spina), on aborde successivement la Satire Ménippée chez Lucien (M. Fusillo), les citations poétiques dans les *Scolia vetera* des tragiques grecs (R. Grisolia), *Narratio* et *Prolatio exemplorum* dans le *De inventione* de Cicéron – influence d'Aristote et points communs avec la Rhétorique à Hérennius (C. Formicola), les rares citations du *De re rustica* de Varron (E. Scutto), la Préface de Tite-Live (V. Viparelli), la *sententia: una salus ... nulla salus* empruntée à *Aen.* 2, 354 dans les *Naturales Quaestiones* de Sénèque, à propos des tremblements de terre (A. De Vivo), Ovide chez Sénèque, souvent cité malgré son laxisme en morale (A. Borgo), la citation chez Aulu-Gelle (M. L. Astarita) et chez Paulin de Nole (T. Piscitelli Carpino), enfin les stratégies intertextuelles chez Martianus Capella (M. Squillante). – Index des auteurs modernes.

Variations intéressantes sur un thème souvent abordé.

J.-P. Borle

Joachim Latacz (éd.): *Die griechische Literatur in Text und Darstellung. Archaische Periode*. Reclam, Stuttgart 1991. 616 p.

Une fois encore le public francophone ne peut qu'envier les entreprises éditoriales de ses voisins dans le domaine de la diffusion des textes grecs de la période archaïque, sur une base philologique saine. Aux textes de la collection anglo-américaine Loeb, aux nombreuses traductions assorties de notes savantes et parues en Italie en format de poche, l'éditeur allemand Reclam ajoute maintenant à l'intention d'un public d'amateurs éclairés germanophone le résultat d'une entreprise originale. S'il ne peut évidemment présenter les textes qu'en extraits, ce volume d'une histoire de la littérature grecque qui en compte cinq présente la particularité d'être centré sur les époques et sur les genres, avant d'être consacré aux auteurs. C'est ce qu'a fort bien compris son éditeur: non seulement les textes sélectionnés sont précédés de brèves et denses introductions donnant les informations essentielles sur leurs circonstances de production et sur l'état matériel de leur tradition, mais, à travers des traductions pariant sur la précision et exploitant différentes possibilités de restitution rythmique en allemand, on voit l'épigramme dédicatoire s'insérer entre l'iambe et la poésie chantée; et, dans le chapitre consacré à l'activité scientifique, quelques fragments en prose d'Héraclite aussi bien que quelques bribes de l'œuvre d'Hécateé trouvent leur place parmi les poèmes de Xénophane et de Parménide.

Du point de vue de la classification générique, l'éd. a eu le mérite de placer iambe et élégie (dénomination à l'égard de laquelle il met en garde avec raison son lecteur) sous le concept de poésie

«lyrique»; mais on s'étonne qu'en dépit de l'histoire qui en est présentée p. 144s., une notion aussi trompeuse soit tout de même adoptée. C'est que malgré son originalité, cette histoire de la littérature grecque archaïque est marquée encore par l'image d'une transition du mythe à la raison (voir p.ex. pp. 516 et 536) et par le schéma de développement évolutionniste impliqué dans la reprise de la triade romantique (voir pp. 17, 24, 144 etc.). En situant la fixation par écrit de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* à la fin du VIII^e siècle et en faisant d'Homère un auteur au sens moderne du terme, on ne peut manquer de voir dans le passage de ces textes du côté de la littérature non seulement l'origine historique de l'enchaînement 'poésie épique – lyrique – drame' (voir tout de même la nuance introduite p. 145), mais surtout le point de départ idéal de l'ensemble de la littérature européenne (pp. 16 et 24, mais cf. p. 513 pour un autre fondement idéalisé!). L'insertion parmi les extraits choisis dans les poèmes attribués à Homère d'un fragment des *Cypria* (frr. 4 ou 9 Bernabé) ou d'un *Hymne homérique* aurait peut-être corrigé les saveurs trompeuses d'un menu trop linéaire au goût d'une anthropologie de la production littéraire en Grèce ancienne.

Mais la réussite d'ensemble du pari relevé par l'éd. conduit à regretter la présentation d'un ouvrage aussi riche dans la typographie et le format réduits imposés par l'Universal-Bibliothek de Reclam.

Claude Calame

Rosalind Thomas: Literacy and Orality in Ancient Greece. Cambridge University Press, Cambridge 1992. XII, 201 p.

Depuis quelques années, les problèmes liés à l'alphabétisation des sociétés préindustrielles ont donné lieu à la publication d'études monumentales (J. Goody, M. T. Clanchy, M. Détéienne, W. V. Harris etc.). Avec le livre présenté ici, T. n'en est pas à son coup d'essai. Elle développe en effet certains points déjà amorcés dans *Oral Tradition and Written Record in Classical Athens* (Cambridge 1989), mais étend le débat à des sujets demeurés presque vierges et souligne la complémentarité historique nécessaire des types d'expression orale et écrite. L'auteur nous offre un ouvrage de synthèse, dans lequel la discussion des idées émises par ses devanciers occupe une place plus importante que la collection des sources: la problématique l'exige et les conclusions sont probantes.

Après deux chapitres d'introduction, grâce auxquels T. situe son enquête dans un courant historiographique qu'elle ne limite pas au domaine de l'antiquité classique, un chapitre est consacré à la poésie orale, en particulier à la thèse de M. Parry et d'A. Lord. Le quatrième chapitre examine les débuts de l'écriture dans le cadre de la cité grecque naissante. Le cinquième chapitre, le plus neuf et stimulant à mes yeux, nous fait pénétrer dans le domaine de l'irrationnel et nous offre une interprétation originale de la fonction symbolique, magique et monumentale de l'écriture au sein d'un monde dominé par la communication orale. On aurait pu pourtant espérer un traitement plus complet de la fonction de l'écriture dans les rituels magiques: les papyrus nous font entrevoir une grande diversité de matériaux employés qui n'est certainement pas sans implication profonde. Un exemple suffira à illustrer ce point: un papyrus de Leyden (*P. Warren* 21 = *PGM* 62, III/IV) fait état de la rédaction d'une tablette d'exécration sur matériel périssable au moyen d'une «encre» réputée indestructible (sang menstruel, cf. Plin., *Nat.* 28, 80), ce qui peut suggérer que l'écriture-acte prime parfois l'écrit-produit (cf. *GRBS* 30, 1989, 433). Dans les deux derniers chapitres, T. discute le rôle de l'écrit (comme support mnémotechnique) en rapport avec la composition, la transmission et l'exécution des œuvres poétiques, ainsi que la place du document dans la vie civique, que ce soit au niveau des lois ou des archives. Dans son épilogue, T. fait une brève incursion dans le monde romain et souligne les différences fondamentales qui l'opposent à la Grèce archaïque et classique. L'ouvrage se termine par un essai bibliographique, suivi d'une très riche bibliographie et d'un court index.

T. a su démontrer la complexité du phénomène de l'écriture dans ses rapports avec l'expression orale, et ses implications sur le plan littéraire, politique, économique et social. Son livre est une importante contribution au débat général sur l'écriture et, bien loin d'être simpliste, reste pourtant accessible à un large public.

Jean-Jacques Aubert

Oliver Taplin: Comic Angels and Other Approaches to Greek Drama through Vase-Paintings. Clarendon Press, Oxford 1993. XII, 129 S., 24 Tafeln, 1 Karte.

Im Mittelpunkt dieses Buches steht die Frage, ob bereits die Alte attische Komödie eine grosse 'internationale' Ausstrahlung hatte und ob sich dies womöglich mit einer Reihe von komischen Vasenbildern belegen lässt, die der sehr umfangreichen unteritalischen Produktion zwischen 400 und 325 v.Chr. angehören. Nach (und zwischen) allgemeineren Abschnitten zum Umfeld dieser Frage – über das attische Drama ausserhalb Athens im 5. Jh. und über seine mangelnde Präsenz auf attischen Vasen (1–11), über die kulturelle Situation Unteritaliens (12–20), über mögliche Tragödienthemen auf den unteritalischen Vasen (21–29) sowie über die Phlyakenposse, deren Beziehungen zu diesen Vasen verneint werden (48–54) – bilden die Kapitel 4 ('Comedy and Iconography', 30–47) und 6 ('Comic and Tragic Angels', 55–66) den Kern des Buches, denn in ihnen wird versucht, mehrere der komischen Vasenbilder auf (ganz oder fragmentarisch erhaltene) Stücke der Alten Komödie (vor allem des Aristophanes) zu beziehen. Dies gelingt beim sogenannten 'Würzburger Telephos' (vgl. *Ar. Thesm.* 688ff.; 37–40) und weitgehend auch beim 'Berliner Herakles' (vgl. die Eingangsszene der *Frösche*; 45–47); andere Fälle bleiben fraglich, so auch der Versuch, die auf einem apulischen Krater von etwa 380 v.Chr. zu findende und 1991 zuerst publizierte Darstellung einer eigenartigen Figurenkonstellation (bestehend aus einem Aigisth, einem Pyrrhias und zwei weiteren, als ΧΟΡΗΓΟΙ bezeichneten, Männern) von einem Stück herzuleiten, in dem tragische und komische χορηγοί in Wettstreit getreten seien (von diesen Figuren her erklärt sich der Titel des Buches und dieses Kapitels: 'angels' = Geldgeber = χορηγοί), und bei diesem Stück gar an Aristophanes' *Proagon* zu denken. In Kap. 7 ('Metatheatrical Players', 67–78) und in Appendix 2 ('Possible Metatheatrical Pipers in Comedy', 105–110) wird dann die These, dass sich auf den unteritalischen komischen Vasen tatsächlich vor allem die attische Alte Komödie widerspiegele, genutzt, um mit Hilfe von Vasenbildern einen 'metatheatralischen' Aspekt der Komödie näher zu untersuchen (die Rolle des die Aufführung begleitenden Aulos-Spielers). Kap. 8 bringt mit dem Stichwort 'Para-Ikonographie' einen neuen wichtigen, aber auch problematischen Gesichtspunkt für die Interpretation der Vasenbilder (77–88): Stellen sie wirklich Komödienszenen dar oder parodieren sie vielleicht nur bereits vorhandene 'ernste' Vasenbilder? Kap. 9 schliesslich ('The Transplantation of Athenian Comedy', 89–99) resümiert, nimmt aber auch einige wichtige Einschränkungen vor; in Appendix 1 wird die früher angenommene Verbindung der sogenannten 'Getty Birds' mit Aristophanes' *Vögeln* wohl zu Recht bezweifelt (101–104). Insgesamt stellen die 'Comic Angels' einen beachtlichen Versuch dar, philologische Textarbeit und Archäologie gemeinsam für Fragen der griechischen Theatergeschichte fruchtbar zu machen, und einige der hier vorgeschlagenen Deutungen und Identifizierungen wirken überzeugend; ob dies reicht, um den weitgehenden Schluss zu ziehen, es seien «first and foremost Athenian comedies, like those of Aristophanes, which are reflected in the 'core' of the South Italian comic corpus» (36), müsste aber noch genauer geprüft werden.

Heinz-Günther Nesselrath

Gunhild Vidén: Women in Roman Literature. Attitudes of Authors under the Early Empire. Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 57. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg 1993. 194 S.

Frauendarstellungen antiker Autoren waren in den letzten Jahren häufig Gegenstand wissenschaftlicher Arbeiten. V. nimmt diesen Trend auf und beschäftigt sich in ihrem Buch mit der Einstellung zu Frauen von gleich sechs Autoren der frühen Kaiserzeit, die Vertreter unterschiedlicher literarischer Gattungen sind (der Geschichtsschreiber Tacitus, der Biograph Sueton, der Epistolograph Plinius d.J., der Philosoph Seneca, der Satiriker Iuvenal, der Epigrammatiker Martial). Sie möchte bei der Interpretation den jeweiligen Gattungsgesetzen das ihnen gebührende Gewicht zumessen und vor voreiligen historischen Auswertungen der Texte warnen. Trotz einiger interessanter Beobachtungen und erhellender Ausführungen zu einzelnen Frauenfiguren und der Bedeutung der Frauen im Werk der genannten Autoren befriedigt das Buch als Ganzes – zumindest aus historischer Sicht – nicht. Zu sehr wird bereits Bekanntes vorgelegt (besonders zu Tacitus' *Annalen* und Plinius' *Briefen*), zu wenig kann das Werk der einzelnen Schriftsteller in seiner ganzen Breite und unter Berücksichtigung der Gattungstradition analysiert werden, zu wenig auch werden die von ihnen verwendeten Klischees über Frauen (z.B. die *impotentia muliebris*) hinterfragt. Das

Fazit der Arbeit überrascht denn auch kaum: danach ist allen Autoren gemeinsam, dass für sie die schlechte moralische Befindlichkeit von Frauen Gradmesser für den Zustand der römischen Gesellschaft und Ausdruck für den Verlust der traditionellen Werte und der auf diesen fussenden Ordnung sind. Die eher negative Haltung einer Mehrheit der behandelten Autoren (Tacitus, Seneca, Iuvenal, Martial) zu den von ihnen beschriebenen historischen Frauenfiguren und auch die gemäss diesen herausragenden Vertretern der frühkaiserlichen Literatur anzustrebenden, aber in der Realität nur selten angetroffenen Frauenideale drücken entsprechend deren Unbehagen über die gesellschaftliche und geistige Entwicklung ihrer Zeit aus. Leonhard Burckhardt

Groningen Colloquia on the Novel I, II, III, ed. H. Hofmann. Forsten, Groningen 1988, 1989, 1990. 172, 165, 166 pp.

Depuis 1986, un forum international sur le roman antique est organisé deux fois par an à l'Université de Groningen. Conçu pour seconder et enrichir les études sur Apulée qui constituent à Groningen une solide tradition (l'on pense notamment aux commentaires des *Métamorphoses*), ce lieu d'échanges et de discussions représente désormais une importante contribution à la connaissance d'un genre littéraire souvent encore méconnu. La série des *Groningen Commentaries on Apuleius (GCA)* s'est ainsi vue judicieusement accompagnée de la série des *Groningen Colloquia on the Novel (GCN)* présentant les Actes des colloques.

Les volumes I, II et III contiennent un certain nombre des communications présentées respectivement en 1986, 1987 et 1988–1989. Il est impossible de rendre compte ici en détail de chacun des volumes ou même de mentionner tous les articles: l'on ne pourra guère que distinguer les centres d'intérêt. Soulignons avant tout l'éclectisme de ces ouvrages qui font alterner des analyses ayant trait au roman antique en général et d'autres, centrées sur un auteur particulier; si les *Métamorphoses* d'Apulée sont l'objet d'une attention privilégiée, plusieurs études portent également sur les romans grecs d'amour et d'aventures.

Principal domaine de prospection, les *Métamorphoses* d'Apulée. Plusieurs articles leur sont consacrés qui, par leur variété, reflètent heureusement la complexité du roman. P. James (I, 113) s'interroge sur le rôle et la fonction de Cupidon – qui occupe dans le roman une place «omphalique» – et souligne les effets humoristiques produits par cette figure paradoxale et ambivalente. Dans un article joliment intitulé «Ein Trio im Bett: 'Tema con variazioni' bei Catull, Martial, Babrius und Apuleius». V. Schmidt (II, 63) étudie comment Apulée reprend pour l'adapter à son propos le motif cher aux élégiaques et aux poètes satiriques du triangle amoureux mari-femme-jeune amant. K. Sallmann (I, 81), dans une analyse se référant à l'ouvrage de J. Winkler, *Auctor & Actor. A Narratological Reading of Apuleius' 'The Golden Ass'*, relève les «irritations» provoquées chez le lecteur par le texte, qui suscitent, chez ce lecteur, l'incertitude quant au(x) sens à donner au roman. D'autres analyses ne portent que de façon indirecte sur les *Métamorphoses*, mais offrent par là-même des perspectives nouvelles et enrichissantes. C'est ainsi que dans son article «Psyche's Birth», M. Maaskant-Kleibrink (III, 13) fait l'historique des représentations figuratives de Psyché, en particulier sur des vases d'Apulie et des bagues, et confirme l'existence d'une tradition – orale tout au moins – ancienne de l'histoire d'Amour et Psyché. Etudiant les techniques d'invectives mises en œuvre par Apulée dans son *Apologie*, Th. D. McCreight (III, 35) met quant à lui en évidence une maîtrise littéraire et une virtuosité rhétorique aussi riches que celles déployées dans les *Métamorphoses*. R. Th. van der Paardt (I, 103) fait de l'ouvrage de Winkler précité une lecture critique qui se révèle importante pour l'interprétation du roman d'Apulée.

Les *GCA* témoignent d'un intérêt très vif pour la réception des romans antiques. Deux textes retiennent plus particulièrement l'attention des chercheurs. Les *Métamorphoses*, tout d'abord, qui ont exercé une influence considérable dans tous les domaines de l'art: en littérature, comme le montrent E. Mass (II, 87) à propos de l'*Elegia di Madonna Fiammetta* de Boccace et R. Th. van der Paardt (II, 133) à propos de trois versions néerlandaises du roman de l'âne; dans la peinture italienne de la renaissance (J. L. de Jong, II, 75) et même au cinéma, bien que, comme le constate H. Elsom (II, 145), aucune adaptation des *Métamorphoses* entières n'ait encore été réalisée. Le fameux conte de la matrone d'Ephèse chez Pétrone a lui aussi marqué de son empreinte la littéra-

ture des siècles suivants. P. Galand (II, 109) étudie la lecture qu'en font La Fontaine et Saint-Evremond, G. Huber (III, 139) l'adaptation qu'en donne au 17^e s. en Angleterre W. Charleton. S. Boldrini (II, 121) se penche quant à lui sur la postérité d'un thème majeur du conte, le lien entre nourriture et sexe.

Plusieurs contributions se concentrent sur les problèmes du fond économique et social du roman antique et sur la question de leurs destinataires. Ainsi, B. Wesseling (I, 67) tente de mieux cerner le public auquel s'adressaient les romans grecs, tandis que B. Egger (I, 33) se concentre sur le rôle de la femme dans leur production et dans leur réception. S. J. Schmidt (II, 5) met en évidence la disparité existant entre les conditions sociales qui voient l'émergence du roman dans l'Antiquité et celles dans lesquelles le roman moderne est ancré, réfutant de la sorte le principe supposé de continuité du genre romanesque. F. Kudlien (II, 25) et H. Kloft (II, 45) s'attachent tous deux à montrer – le premier à propos du motif de l'exposition d'enfants chez Héliodore et Longus, le second à propos du monde pastoral décrit dans *Daphnis et Chloé* – que la réalité intratextuelle est souvent proche de la réalité extratextuelle ou historique.

Dans le volume III, une attention particulière est accordée à des œuvres en prose narrative souvent négligées par les spécialistes du roman antique, soit qu'elles ont jusqu'ici suscité un moindre intérêt, soit qu'elles ne sont pas comprises dans la définition que l'on donne généralement du genre. H. McL. Currie (III, 63) analyse les qualités romanesques de l'*Historia Alexandri Magni* de Quinte-Curce, tandis que S. Merkle (III, 79) met en valeur les techniques narratives et les qualités littéraires de l'*Ephemeris belli Troiani*, pour émettre ensuite d'intéressantes hypothèses sur les intentions de cette œuvre et sur celles de son original grec. Enfin, trois contributions (N. Holzberg, III, 91; G. A. A. Kortekaas, III, 103; E. Archibald, III, 123) sont dédiées à l'*Historia Apollonii regis Tyri*. On ne peut que se réjouir de cette ouverture à des œuvres non canoniques: en élargissant notre horizon dans la connaissance du roman antique, une telle ouverture permet d'entrevoir que ce genre pourrait bien avoir été moins rigide et moins uniforme qu'on ne veut le croire.

Par la diversité des sujets traités et par la modernité dont font souvent preuve les approches, les GCN intéresseront un public plus large que les seuls spécialistes du roman antique ou les seuls philologues. On y trouve représentés et développés de façon stimulante les discussions et les résultats les plus récents de la recherche qui permettent une meilleure compréhension du genre.

D. van Mal-Maeder

Bryan P. Reardon: The Form of Greek Romance. Princeton University Press, Princeton 1991. 194 p.

Il est exceptionnel qu'un genre littéraire fasse l'objet d'une réévaluation (ou plutôt, d'une revalorisation) aussi fondamentale que celle qui a affecté l'interprétation du roman grec au cours du dernier quart de siècle. Les quelques œuvres antiques préservées intégralement, auxquelles s'ajoutent deux douzaines de fragments ou résumés, ont reçu une attention particulière de la part d'un petit groupe de philologues américains, parmi lesquels B. P. Reardon occupe une place prééminente. Après avoir présidé à la publication collective de la traduction anglaise des textes disponibles (*Collected Ancient Greek Novels*, Berkeley 1989), R. nous fournit ici la quintessence de sa réflexion sur ce genre littéraire en prose, caractérisé par son aspect narratif et fictif, idéaliste et sentimental.

R. rejette l'explication «biologique» qui, se basant sur une chronologie erronée, faisait de ce genre tardif un croisement entre l'élégie amoureuse et le récit de voyage. Il y voit plutôt l'expression littéraire d'une société antique (du 1^{er} aux 3/4^{èmes} siècles après J.-C.) dont les membres se sentant de plus en plus isolés (aliénés ou vulnérables) dans un monde aux structures mouvantes se lancent à la recherche de leur identité. Même si l'on soupçonne un transfert, il est indéniable que le thème de la quête est central dans toutes les œuvres conservées.

Après avoir passé en revue les cinq principaux romans grecs antiques (Chariton, Xénophon d'Ephèse, Longus, Achilles Tatius et Héliodore), s'arrêtant sur leurs aspects spécifiques et sur les diverses traditions qui se cachent derrière chacun d'entre eux, R. révèle comment ils furent reçus dans l'Antiquité à travers les quelques jugements émis par des auteurs postérieurs (Philostrate, Julien), ainsi que les justifications offertes indirectement par les romanciers eux-mêmes. L'auteur examine ensuite la manière dont le roman grec dérive, tout en s'en distinguant, des grands genres classiques (épopée, tragédie, comédie, historiographie, biographie, philosophie, rhétorique, etc.).

Un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage consiste dans l'effort de reconstitution de la théorie du roman grec sur la base des quelques textes de critique littéraire produits par l'Antiquité, qu'ils soient de Gorgias, Xénophon, Platon, Aristote ou Longin, bien qu'aucun d'entre eux ne se soit intéressé au roman grec (et pour cause! la chronologie ne l'aurait pas permis). Toutefois, ces textes permettent à R. d'étudier les trois composantes principales du genre, fiction ('content'), récit ('manner') et prose ('medium'), à la lumière des conceptions littéraires antiques et dans leur réalisation romanesque (selon la succession 'problème – conflit – développement – solution'). En guise de conclusion, R. discute la fonction du genre en relation avec l'interprétation sociale de l'intrigue type du genre romanesque. Tout en rejetant l'interprétation religieuse proposée par Kerényi et reprise et développée par Merkelbach, R. voit dans le roman grec une représentation de la condition humaine: au cours de sa vie, l'individu est soumis à diverses aventures (mouvements ascendants et descendants selon N. Frye) qui aboutissent au salut (identité retrouvée ou vie éternelle).

Au terme de cet ouvrage stimulant, le lecteur sera reconnaissant à R. d'avoir fait montre d'économie dans son exposé et d'avoir su éviter l'écueil du jargon de la critique littéraire tout en hissant le débat bien au-dessus de l'inévitable recherche des sources et de l'examen des realia.

Jean-Jacques Aubert

Domenico Musti et alii (Hrsg.): La transizione dal Miceneo all'Alto Arcaico. Dal palazzo alla città.

Atti del Convegno Internazionale Roma, 14–19 marzo 1988. Istituto per gli Studi Micenei ed Egeo-Anatolici, Monografie Scientifiche, Serie Scienze Umane e Sociali. Consiglio Nazionale delle Ricerche, Rom 1991. 629 S., zahlreiche Abb.

Es handelt sich um die Akten eines Nachfolgekongresses zum ebenfalls von D. Musti organisierten Kolloquium über das Problem der Dorer (Rom, 11.–13. April 1983; Akten: *Le origini dei greci. Dori e mondo egeo*, Roma/Bari ¹1985, ²1986. Vgl. daneben S. Deger-Jalkotzy [Hg.], *Griechenland, die Ägäis und die Levante während der «Dark Ages» vom 12. bis zum 9. Jh. v. Chr.*, Wien 1983). Der stattliche Band vereinigt 44 Vorträge (teilweise gefolgt von Diskussionsvoten) sowie zwei Zwischen-Résumés und drei Schlussworte von Teilnehmern aus 11 Ländern zum durch die Begriffe Kontinuität und Kulturbruch polarisierten Thema. Behandelt werden ausser dem griechischen Festland auch die Ägäis, Kreta, Zypern sowie Libyen, Sizilien und Sardinien.

Bemerkenswert ist, dass der Sagentradition vermehrt historischer bzw. historisch verwertbarer Wahrheitsgehalt zugestanden und versucht wird, diesen mit den Ergebnissen der übrigen Disziplinen in Einklang zu bringen. Auch wird in grösserem Masse mit inneren Unruhen gerechnet als (Mit-)Ursache des Untergangs der mykenischen Reiche (Überausbeutung der Bevölkerung in wirtschaftlich bereits schwieriger Zeit).

Einige wichtigere Ergebnisse seien herausgegriffen: Nach der Zerstörung der Paläste lebt die mykenische Kultur vorerst noch etwa 100–150 Jahre weiter (SH IIIC, ca. 1200–1050 v. Chr.; auch danach ist zumindest mit partieller Kontinuität in Sachkultur (v.a. Keramik) und Religion (Kult) zu rechnen (S. Deger-Jalkotzy). Geschwundenes mykenisches Kulturgut taucht in spätgeometrisch-früharchaischer Zeit in der Grossarchitektur wieder auf (mykenisch-homerische Renaissance mit Ausgangspunkt Athen); inzwischen leben vormykenische (helladische) Gefäss- und Bauformen sowie Bestattungssitten (Kistengräber, Apsidenhäuser) wieder auf (Einfluss nördlicher Zuwanderer; S. Hiller). Ähnliches gilt teilweise für den Mythos, nebst nahöstlichen Einflüssen (W. Burkert). Die Sprachwissenschaft zeigt, dass die griechischen Dialekte des 1. Jahrtausends sich im Ganzen erst zwischen 1200 und 800 v. Chr. ausdifferenziert haben, wobei sinnigerweise nur Dorisch und Ionisch-Attisch an allen quasi-gemeingriechischen nachmykenischen Neuerungen teilnehmen; der Wortschatz hingegen entspricht noch weitgehend dem des Mykenischen (A. Bartoněk, E. Risch). Die epische Sprache ist im Wesentlichen nachmykenisch (Risch); doch reicht ein Teil des Formelschatzes bis in vormykenische Zeit (C. J. Ruijgh, demnächst). Institutionen der späteren Zeit haben mykenische Wurzeln: *damoi*, *basilewes*, *geronsía*: die Bezeichnungen bleiben, die Funktionen jedoch haben sich geändert (P. Carlier; auch wichtig zum Ursprung des Abstimmungswesens). Die Stadtwerdung ist jetzt wohl schon ab ca. 850 anzusetzen (nicht erst ab 800, wie bisher angenommen). Das Phänomen der *συνοικισμοί* (M. Moggi) spielt dabei eine wichtigere Rolle. Athen und Argos nehmen eine Sonderstellung ein (vgl. zu letzterem auch M. Piérart [Hg.], *Polydipsion Argos*).

Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'état classique, Athen/Fribourg 1992). Kreta und besonders das entfernte Zypern zeigen eigenständigere Entwicklungen mit etwas vermehrter Kontinuität, im Fall Zyperns aber auch stärkeren nahöstlichen Einflüssen, die schon früh das Festland befruchtet haben.

Es tagt zusehends um die sog. dunklen Jahrhunderte; dieser Band liefert dazu einen gewichtigen Beitrag und zudem viel spannende Lektüre – durchgehend auf Hochglanzpapier. Alex Leukart

Giangiacomo Panessa: Fonti greche e latine per la storia dell'ambiente e del clima nel mondo greco. Scuola Normale Superiore Pisa, pubblicazioni della classe di lettere e filosofia, 8/9. Pisa 1991. LVII, 1–541 und 542–1024 S., 5 Karten.

Das zweibändige Werk bietet eine umfangreiche literarisch-epigraphische Quellensammlung zu diversen Aspekten der Klima- und Landschaftsgeschichte des antiken Griechenland. Die Texte liegen zweisprachig vor und sind jeweils mit einführenden, problemorientierten Kommentaren versehen. Der Autor liefert damit eine nützliche Grundlage für verschiedene (aber keinesfalls sämtliche) Themen aus dem Bereich der «Umweltgeschichte». Diese kann bekanntlich nur interdisziplinär erarbeitet werden und muss sich auch auf – bei P. naturgemäss nur am Rande berücksichtigte – naturwissenschaftliche Studien stützen. – Der in dem vorliegenden Buch abgedeckte Zeitraum erstreckt sich vom 15. Jh. v.Chr. bis zum 1. Jh. n.Chr., wobei der Ausbruch des Vulkans von Thera – der heute freilich von vielen ins 17. Jh. v.Chr. datiert wird: *Thera and the Aegean World 3*, hrsg. v. D. A. Hardy u.a., 1990; vgl. S. W. Manning, *Archaeometry* 32 (1990) 91–100 – und des Vesuvs (79 n.Chr.) die Eckpfeiler bilden. Problematisch ist der Umgang mit den in den Mythen geschilderten Naturereignissen, die im Kommentar z.T. zwar relativiert, versuchsweise aber doch als historische Reminiszenzen chronologisch in die Zeit zwischen dem Ende des 16. Jh. v.Chr. und dem Anfang des 12. Jh. v.Chr. eingeordnet werden. Der geographische Bereich der aufgeführten Ereignisse umfasst neben dem griechischen Kernland und seinen Inseln die kleinasiatische Küste, die Kyrenaika und Grossgriechenland. Diese Gegenden werden in jedem Kapitel in einer nicht immer leicht durchschaubaren Reihenfolge von Ost nach West und von Nord nach Süd durchlaufen. In Bd. 1 werden einerseits Zeugnisse über allgemeine klimatische und landschaftliche Veränderungen, vulkanische Erscheinungen, Erd- und Meeresbeben, Überschwemmungen, Verlandungen und Niederschlagsschwankungen, andererseits Dokumente zum klimatischen Determinismus im griechischen Denken sowie zu den Kulte, die zur Versöhnung von Naturelementen dienten, vorgelegt. Damit eröffnet das Buch auch die Möglichkeit, Aspekte des Verhältnisses der Griechen zur Natur zu vertiefen. In Bd. 2 kommen Probleme der Trockenheit, Mangelsituationen, Heuschreckenplagen und Epidemien zur Sprache. Am Schluss des Bandes befinden sich nützliche Register zu Quellen, Namen und Begriffen sowie fünf Karten, in die die wichtigsten der besprochenen Phänomene graphisch eingetragen sind. Ihr Wert ist infolge des kleinen Massstabes und der geringen Übersichtlichkeit leider nur gering. Lukas Thommen

A.-M. Vêrilhac et C. Vial (avec la collaboration de L. Darmezine): La femme dans le monde méditerranéen 2. La femme grecque et romaine. Bibliographie. Travaux de la Maison de l'Orient 19. Maison de l'Orient Méditerranéen, Lyon 1990. 212 S.

Die zur Besprechung vorliegende Bibliographie präsentiert 3300 Titel zu frauenspezifischen Themen der Altertumswissenschaften in engerem Sinne (Epigraphik, Papyrologie, klassische Philologie, politische und Rechtsgeschichte) wie auch aus der Perspektive benachbarter Disziplinen (Soziologie, Anthropologie, Psychoanalyse). Berücksichtigt wurden Veröffentlichungen vom letzten Viertel des 19. Jh. bis zum Jahr 1986. Die Titel sind alphabetisch nach dem Namen der Autorinnen und Autoren aufgelistet; den thematischen Zugang erlaubt ein umfangreiches Schlagwortregister, das auf die Nummern der Titel verweist. Die Schlagworte sind ihrerseits 17 Sachgebieten zugeordnet, welche die einzelnen Kulturbereiche erschliessen (wie «Réalités économiques en Egypte romaine», «Réalités économiques à Athènes», «Réalités économiques en Egypte ptolémaïque» usw.). Mängel sind in einer bibliographischen Arbeit unvermeidbar, und dies gilt im besonderen für die antike Frauengeschichte, deren Vernachlässigung in der Vergangenheit seit rund zwanzig Jahren durch eine jährlich wachsende Zahl von Publikationen kompensiert wird. Gerade angesichts der Publika-

tionsflut ist aber eine Bibliographie zu Frauen im griechisch-römischen Bereich zunächst als wichtiges Hilfsmittel zu begrüßen. Die vorliegende Publikation entstand aus einem Forschungsprojekt zu Frauen in der Antike und speziell zu Fragen von Heirat und Ehe im Bereich des antiken Griechenland (vgl. *La femme dans le monde méditerranéen I. Antiquité*, hg. von A.-M. Vérilhac, Lyon 1985); der Schwerpunkt liegt denn auch auf dem Gebiet der griechischen Geschichte, Lücken sind zahlreicher bei den Arbeiten zu Frauen im römischen Bereich, partiell nur wurden Publikationen zu den Kulturen des Vorderen Orients berücksichtigt. Ein nützliches Arbeitsinstrument ist die vorliegende Bibliographie gleichwohl, und daran ändert auch der Titel «*La femme ...*» nichts, dessen Singular heute überholt ist: Die Bibliographie selbst ist Beweis für die in der feministischen Forschung postulierte Pluralität weiblicher Realitäten, welche die Reduktion auf *die* Frau der Antike nicht mehr erlaubt.

Thomas Späth

Alexandr K. Gavrilov et alii (Hrsgg.): **Studien zur Geschichte und Kultur des Nordpontos nach antiken Quellen**. Glagol Verlag, St. Petersburg 1992. 271 S.

Dieses gleichzeitig unter deutschem und russischem Titel und mit deutschen Resümees und Inhaltsverzeichnis (262–271) erscheinende, im Haupttext russisch geschriebene und mit der Unterstützung der Gerda Henkel Stiftung in Düsseldorf gedruckte Buch darf als Phoenix der aus der Asche des Zusammenbruchs sich neu konstituierenden St. Petersburger Altertumswissenschaft begrüßt werden. Mit seinen 10 Beiträgen und 2 Beilagen greift es auf die grosse Tradition der russischen historischen und epigraphischen Erforschung des Pontos zurück, setzt einem der wenigen, die sie durch die dunkle Zeit hindurch bewahrt haben, Aristid A. Dovatur (1897–1982), mit einem Artikel und den zwei Beilagen aus seinem Nachlass ein Denkmal, dokumentiert ihre Gegenwart und mit dem Beitrag eines deutschen Kollegen die neue Öffnung nach aussen und weist in die Zukunft: Ein zweiter Band ist bereits angezeigt. Es enthält Epigraphisches: Aristid A. Dovatur, «Der Abschied von Theophile (CIRB 130)»; Dmitrij V. Panchenko, «Grabinschrift des Hekataios (CIRB 121): Konfession, Topos oder freie Wahl?»; Alexandr K. Gavrilov, «Saumakos' Skythen: Aufstand oder Überfall? (IPE I² 352 = Syll.³ 709)»; Bernd Funck (Berlin), «Die 'Römerfreundschaft' in der Titulatur der bosporanischen Könige»; Leonid Ja. Žmud', «Der Orphismus und Grafitti aus Olbia»; Irina A. Levinskaja, «Die Verehrer des ΘΕΟΣ ΥΨΙΣΤΟΣ in den Inschriften aus Tanais»; A. I. Dovatur, «Materialien für einen Sachindex zu *GV* 1 (Peek)»; zur Geschichte: Souren A. Takhtajan, «AMAXOI ΣΚΥΘΑΙ bei Herodot und Idealisierung der Skythen durch Ephoros»; Alexandr N. Vassiliev, «Zum Zeitpunkt der Gründung des bosporanischen Reiches»; Alexandr L. Verlinkij, «Zur bosporanischen Prosopographie: der Stoiker Sphairos»; Sergej R. Tokhtas'ev, «Die Thrakische Onomastik des nördlichen Schwarzmeeres II. Die thrakischen Personennamen des Bosporos»; zur Literatur: A. I. Dovatur, «Der Alkestismythos und die armenische Sage vom Kaguan Aslan». Vivant sequentes!

Th. Gelzer

Pauline Schmitt Pantel: **La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques**.

Collection de l'École Française de Rome 157. École Française de Rome, Paris/Rome 1992. 585 p.

De l'Allemagne à l'Italie en passant par l'Angleterre, les ouvrages collectifs successivement publiés sous la direction de W. Haug et R. Warning (*Das Fest*, München 1989), O. Murray (*Symptica*, Oxford 1990) ainsi que K. Fabian, E. Pellizer et G. Tedeschi (OINHPA TEYXH, Alessandria 1991) prouvent le regain d'intérêt connu par le «banquet». Ce concept recouvre des formes de réunion si nombreuses et si distinctes qu'elles requéraient une synthèse; c'est la publication de la thèse de P.S.P. qui nous la livre aujourd'hui, avec une restriction. La perspective qui doit traverser cet ouvrage imposant est en effet d'emblée donnée: tout en étant historique pour s'étendre de l'époque archaïque au 3^e siècle ap. J.-C., l'enquête est limitée aux formes publiques du banquet et du symposium. Néanmoins, mettant ces pratiques de commensalité en relation avec les structures civiques qui les favorisent dans leur évolution, elle englobe aussi les représentations que les Grecs se faisaient des banquets des autres, qu'il s'agisse des barbares ou de leurs propres ancêtres. Enquête donc sur les institutions et sur l'image que s'en faisaient leurs usagers.

En bonne historienne travaillant avec les collaborateurs du Centre Louis Gernet à Paris, l'a. tient à replacer les réunions symposiaques dans la cité en se fondant selon les cas sur les témoignages des

textes littéraires parfois longuement cités, sur celui de l'iconographie et des fragments archéologiques, ou encore sur les documents directs que sont les inscriptions. Des symposia où Alcée chantait des poèmes engagés dans la lutte de son hétéairie contre les tyrans de Mitylène aux banquets annuels auxquels le prytane Cléanax de Cymé invitait, dans le sanctuaire de Dionysos, les citoyens de sa ville en même temps que les résidents romains et les étrangers de passage, le parcours est long et les omissions sont dès lors inévitables. On attendait – fondé sur les *Theognidea* – un développement consacré à la fonction de l'éros pédérasique dans les liens de la *φιλία*, quelques remarques sur le rôle éducatif des *σκόλια* réunis en collection à Athènes déjà au 5^e siècle, une étude des relations des banqueteurs avec les dieux engagée par exemple par la lecture du fr. 1 G.-P. de Xénophane (tout juste mentionné à p. 10), une définition du *κῶμος* (à peine évoqué pp. 24 et 41) ne serait-ce qu'à propos des poèmes de Pindare, ou une interrogation sur le rôle spécifique joué par la musique et la danse, en s'appuyant notamment sur ce qu'en dit Platon.

Enfin, tout au long de l'histoire mouvementée des cités grecques, les formes associatives dont banquet et symposion constituèrent la manifestation publique furent si variées que même une thèse d'Etat française ne saurait en faire le tour. Ce n'est pas à son a. que l'on en fera le reproche.

Claude Calame

Klaus Tausend: Amphiktyonie und Symmachie. Formen zwischenstaatlicher Beziehungen im archaischen Griechenland. Historia Einzelschriften 73. Steiner, Stuttgart 1992. VIII, 273 S.

Umsichtig und sorgfältig untersucht Tausend alle antiken Nachrichten über die zwischenstaatlichen Beziehungen in Griechenland vom 8. bis zum ausgehenden 6. Jh. v.Chr.

In einem ersten Teil (8–63) erweist er die Amphiktyonien als reine Kultverbände auf der (ursprünglichen) Grundlage einer Stammesgenossenschaft. Allenfalls sekundär konnten etwa der Amphiktyonie um das Panionion im Ionischen Aufstand auch politisch-militärische Aufgaben zufallen (56f.). Ein zweiter Teil befasst sich mit sämtlichen überlieferten oder erschliessbaren Bündnissen griechischer Staaten (64–187). Die Begrenztheit der Symmachien hinsichtlich der geographischen und zeitlichen Reichweite wie der Zahl der beteiligten Partner vor dem Peloponnesischen Bund Spartas wird in einem dritten, analytischen Teil nochmals herausgestellt (188–256).

Dies alles geschieht mit durchaus vernünftiger Kritik an den antiken Quellen und den Thesen der modernen Literatur, der freilich die methodische Schärfe mangelt. Die Ausführungen etwa zum 'Lelantischen Krieg' (137–145) hätten, ebenso wie T.s frühere Behandlung des gleichen Themas (*Klio* 69, 1987, 499–514), entschieden von D. Fehlings zwar apodiktisch formulierter, aber methodisch wegweisender Quellenanalyse profitieren können (*Rh. Mus.* 122, 1979, 199–210). Wie unsicher selbst die Nachrichten zum Ende des 6. Jh. sind, zeigt jetzt D. Hennig zum Verhältnis von Athen und Plataiai (*Chiron* 22, 1992, 13–24).

Gleichwohl hat T. einen Überblick erarbeitet, auf den man gern zurückgreifen wird.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

Thomas J. Figueira: Athens and Aigina in the Age of Imperial Colonization. Johns Hopkins U.P., Baltimore/London 1991. 274 S.

Das Buch schildert, anders als sein Titel nahelegt, nicht die Geschichte der Beziehungen zwischen Aigina und Athen während der Zeit des attischen Seereiches, sondern es versucht, anhand des Spezialfalles der athenischen Okkupation Aiginas einige Facetten der athenischen Kolonialpolitik neu zu beleuchten. Im ersten Teil werden Fragen zur athenischen Siedlung auf Aigina behandelt wie ihre Benennung, ihre Datierung, Biographie und Status einzelner athenischer Siedler, die attischen Kulte auf Aigina und anderes. Im zweiten, darauf allerdings oft nur lose bezogenen Teil diskutiert F. generelle Probleme der athenischen Kolonisationspolitik des 5. Jahrhunderts. Die interessantesten Ausführungen gelten dabei dem Zweck auswärtiger Ansiedlungen athenischer Bürger. Er sieht diesen primär, aber nicht ausschliesslich, in der Verstärkung der athenischen Hoplitenschicht und damit des Landheeres, die durch die Verleihung von Landlosen ausserhalb Attikas an Theten möglich wurde. Zu weiterer Diskussion anregen kann auch die von F. getroffene Unterscheidung zwischen einer eher regional ausgerichteten, attikanahen Siedlungspolitik, die von Kleruchen getragen wurde, und einer weiter ausgreifenden Kolonisationspolitik, die auf der Gründung eigentlicher

Kolonien beruhte. Die im einzelnen gründlichen und oft überzeugenden, wenn auch sehr verästelten Erörterungen werden freilich zuwenig in eine historische Perspektive gestellt, so dass die Arbeit bisweilen inkohärent wirkt. Dem entspricht auch ein ziemlich unübersichtlicher Aufbau. Fragen der Terminologie zum Beispiel werden über das ganze Buch verstreut immer wieder aufgegriffen (S. 7ff. 41ff. 53ff. 131ff. 198ff. 236ff.), ohne dass damit jeweils ein wesentlicher Erkenntnisgewinn verbunden wäre. Bezeichnend ist, dass Wichtiges in 4 'Endnotes' und 4 'Appendices' behandelt werden muss. Diese Mängel verhindern letztlich die Entwicklung eines konsistenten Bildes der athenischen Kolonialpolitik am Beispiel Aiginas.

Leonhard Burckhardt

David M. Lewis, John Boardman, John K. Davies, Martin Ostwald (éds.): **The Cambridge Ancient History**. Vol. 5: **The Fifth Century B.C.** Cambridge University Press, Cambridge 1992. 603 p., 4 cartes, 40 diagrammes.

Sans doute la réputation de la *Cambridge Ancient History* n'est-elle plus à faire. Discrètement présenté comme une deuxième édition (¹1927), ce volume consacré à l'époque classique est en fait un ouvrage tout à fait nouveau; et ceci non seulement de par la personnalité de ses éditeurs, tous éminents spécialistes de l'histoire grecque classique, mais aussi en raison de la perspective de l'ensemble de cette entreprise collective: dans la ligne de la conception compréhensive de l'histoire promue en France par l'Ecole des *Annales*, elle se présente comme une véritable histoire de la culture grecque au 5^e siècle. Etant donné la place qu'occupe tout de même dans cette conception large l'histoire politico-militaire, on ne fera pas le reproche à ce volume d'être centré sur Athènes, l'incontestable leader politique, stratégique et culturel du siècle de Périclès. Après un chapitre d'introduction un peu décevant consacré aux sources (où sont les documents épigraphiques, les textes des orateurs, les traces archéologiques?), la brillante synthèse de J. K. Davies qui tente de saisir les fondements du caractère grec de l'Hellade à l'issue des Guerres Médiques donne le ton. Entremêlés aux contributions portant sur les épisodes essentiels de l'histoire d'Athènes au 5^e siècle (Ligue de Délos, Paix de trente ans, Guerre d'Archidamos etc.), les chapitres consacrés à la démocratie athénienne, au développement des arts plastiques, aux jeux panhelléniques et à leurs manifestations musicales dans leurs implications politiques sont autant de mises au point qui feront de ce volume un ouvrage de référence. Il en va de même des contributions éclairant tour à tour le cycle des festivités inscrites au calendrier culturel de la capitale, les problèmes si controversés de l'économie et de l'esclavage, ou le développement culturel d'Athènes dans des domaines aussi différents que les arts visuels, la philosophie ou la poésie.

L'ouvrage est complété par une bibliographie de plus de cinquante pages (bien qu'elle soit tout à fait sélective) et par un index digne de la tradition anglo-saxonne dans ce domaine. Cet index est d'autant plus utile que le caractère collectif de l'entreprise entraîne d'inévitables recoupements. Ainsi, si le remarquable chapitre de M. Ostwald dédié à la culture athénienne reprend certaines des informations données par W. Burkert dans son étude de la religion, l'étude de B. M. W. Knox qui ne traite des relations entre religion et littérature que du point de vue des représentations dramatiques des Grandes Dionysies (en omettant le dithyrambe) est heureusement complétée par le parcours à travers des aspects moins connus de la littérature athénienne esquissé dans ce même chapitre. Et en contraste avec l'avis assez banal de D. M. Lewis sur l'objectivité de Thucydide, c'est un plaisir d'y retrouver l'historien en compagnie des grands sophistes et d'Hérodote dont M. Ostwald montre les relations complexes avec la cité d'Athènes et son public. Avec ce volume de la *CAH*, le lecteur se trouve en définitive confronté avec tous les problèmes de la relation des premiers historiographes grecs avec leur propre passé.

Claude Calame

Anthony Molho, Kurt Raaflaub, Julia Emlen (Hrsg.): **City States in Classical Antiquity and Medieval Italy. Athens and Rome, Florence and Venice.** Steiner, Stuttgart 1991. 662 S.

Wissenschaftliche Vergleiche zwischen antiken und mittelalterlichen Städten und Stadtstaaten haben eine lange Tradition; es sei nur an Namen wie B. G. Niebuhr, J. Burckhardt, H. Pirenne und Max Weber erinnert. Der hier anzuzeigende Sammelband bezieht sich häufig auf diese und andere Vorgänger. Webers Reflexionen über 'Die Stadt' dienen gar als sein wissenschaftsgeschichtlicher Ausgangspunkt (s. die 'Introductory Remarks' von W. Nippel, 19ff.). Das Werk enthält die Referate

einer 1989 in Providence (R.I.) durchgeführten Konferenz, an der die vier Stadtstaaten Athen und Rom sowie Florenz und Venedig in sechs Untersuchungsbereichen miteinander verglichen wurden, nämlich: I. Consciousness and Representation; II. Citizens and the Political Classes; III. Politics and Conflict; IV. Urban and Architectural Forms; V. Symbols and Rituals; VI. Territory, External Relations and Empire (Wirtschaftliche Strukturen und Entwicklungen werden für alle diese Gebiete als grundlegend angesehen). Jeder Teilbereich wird für die vier Stadtstaaten, deren äussere Stellung und innere Ausprägung richtigerweise nicht einfach als typisch für die übrigen Städte ihrer Epoche hingenommen werden, von Spezialisten behandelt; die Ergebnisse werden jeweils aus althistorischer wie mediävistischer Sicht kommentiert. Die Beschränkung auf die vier – freilich gewichtigen und bedeutsamen – Einzelfälle erlaubt im allgemeinen eine grosse Anschaulichkeit der Darstellung, ihr Abstraktionsgrad erscheint gegenüber früheren Versuchen komparatistischer Geschichtsschreibung relativ niedrig. Daraus erwächst die Einsicht in eine Vielfalt von Aspekten, Fragemöglichkeiten und Realitäten, die tendenziell eher die Einzigartigkeit der zu vergleichenden Phänomene und Unterschiedlichkeit der Methoden, sie zu erkennen, betont und damit deren Besonderheiten klarer als bisher profiliert. Einzelnes herauszuheben ist hier nicht möglich, aber im ganzen schärft das äusserst lehrreiche und anregende, von methodischer Sorgfalt getragene Buch auf diese Weise das Bewusstsein gleichzeitig für die Problematik wie für den Wert und den Reiz diachroner historischer Vergleiche.

Leonhard Burckhardt

Raphael Sealey: Women and Law in Classical Greece. The University of North Carolina Press, Chapel Hill/London 1990. IX, 202 S.

Sealey erhebt den Anspruch, «women and law» und nicht etwa «women in law» (IX) zu behandeln: Nicht Frauenbilder, sondern das griechische Recht und der reale Status griechischer Frauen sind sein Thema. Einer Einführung über «Frauen im griechischen Denken» (1–11) folgt in fünf Kapiteln eine weite Reise durch die griechisch-römische Antike: «Frauen im athenischen Recht» (12–49) und «Frauen in den Gesetzen von Gortyn» (50–81) behandelt der Autor in bezug auf die Heiratsformen, die Stellung der alleinstehenden Erbin, die Regelung der Intestaterbschaft sowie die Geschäftsfähigkeit der Frauen; das kurze Kapitel über «Frauen in Sparta und in hellenistischen Städten» (82–95) konzentriert sich auf die Frage der Eigentumsrechte von Frauen. Ein Exkurs vergleicht die differenzierten Formen der Gewaltunterworfenheit der «Frauen in der Römischen Republik» (96–109) und das agnatische Prinzip römischer Intestaterbschaft mit den griechischen Rechtsauffassungen. Heirat und Brautpreis stehen im Mittelpunkt der Erörterungen über «Die Frauen Homers» (110–150). Im Schlusskapitel (151–160) folgert der Autor aus seiner Übersicht zum einen, die rechtliche Position griechischer Frauen weise auf die grundsätzliche Einheitlichkeit eines «griechischen Rechts» hin, trotz unterschiedlicher Ausformungen in den einzelnen Poleis; andererseits stellt Sealey die These auf, die weibliche Besitz- und Geschäftsunfähigkeit begründe sich in der ursprünglichen Selbstjustiz vor der Institutionalisierung des Rechts, wo sich Recht verschaffte, wer über Waffen verfügte – Frauen aber hätten keine Waffen tragen können und seien deshalb Objekte männlichen Schutzes gewesen.

Sealey legt ein Buch vor, das sich an ein breites Publikum richtet und eine leichte Lektüre erlaubt. Oberflächliche Verkürzungen fehlen freilich nicht, und allzu oft wird eine These als abschliessende Antwort auf eine Forschungsfrage präsentiert, ohne dass auch nur auf die entsprechende Diskussion verwiesen würde: Die blosser Negation der Zugehörigkeit von Frauen zu Phratrien vermag keineswegs zu überzeugen (21ff.; vgl. dazu Renate Zoepffel, in: E. W. Müller (Hrsg.), *Geschlechtsreife und Legitimation zur Zeugung*, Freiburg i.Br. 1985, 373–376); die Übersetzung des *ius vitae necisque* eines *pater familias* als «authority of the father to put his son to death» (98) ist heute nicht mehr zu rechtfertigen (vgl. etwa Yan Thomas, in: *Du châtement dans la cité*, Rom 1984, 499–548). Die evolutionistische «Erklärung» reduzierter weiblicher Besitz- und Geschäftsfähigkeit aus der Waffenunfähigkeit ist schliesslich nichts als eine unbegründete Behauptung. Einen Schlüssel zu den vielfachen Mängeln des Buches gibt wohl «Appendix B: Some Predecessors» (165–168), wo sich Sealey gegenüber feministischen Ansätzen generell abgrenzt; daraus erklärt sich, dass entscheidende Arbeiten – etwa von Nicole Louraux zum athenischen Bürgerbegriff (*Les enfants d'Athéna*, Paris 1990)

oder von Beate Wagner-Hasel zu den Fragen der homerischen ἔδνα (ZRG 105, 1988, 32–73) – in Text und Bibliographie fehlen, welche zu einer Differenzierung der allzu stark vereinfachenden, ja verfälschenden Darstellung hätten dienen können.

Thomas Späth

David Cohen: Law, Sexuality and Society. The Enforcement of Morals in Classical Athens. Cambridge University Press, Cambridge 1991. 259 S.

C. analysiert im anzuzeigenden Buch auf hohem theoretischen Niveau Normen, Praktiken und soziale Kontrolle ausgefallenen Sexualverhaltens im klassischen Athen. Die Lücke, die der auch in diesem Forschungsfeld schmerzlich spürbare Quellenmangel offenlässt, versucht er durch die konsequente Anwendung einer komparatistischen Methodik zu überbrücken. Sie beruht auf anthropologischen, soziologischen und ethnologischen Modellen, die durch die Betrachtung mediterraner Gesellschaften gewonnen wurden. Sie sollen die Frage nach Auffassungen der Geschlechterrollen, nach der Scheidung von privatem und öffentlichem Bereich und nach der Bedeutung des Gegensatzpaares Ehre und Schande in kleinräumigen 'face-to-face-societies' wie der athenischen beantworten helfen und damit die Interpretation des antiken Materials zu Ehebruch und Homosexualität erleichtern. Das Verfahren erweist sich als sehr anregend und fruchtbar. C. legt plausibel dar, dass viele der in den Quellen fassbaren Widersprüchlichkeiten und Ambivalenzen zum komplexen Normenhaushalt und zur Praxis devianter Sexualität gehören. Gesetze und ungeschriebene Normen bildeten demgemäss kein in sich geschlossenes System; sie existierten nicht ausserhalb der Individuen, sozusagen als externe Lenkungsinstrumente, sondern sie definierten einen Interpretationsrahmen, in dem jede Person eine ihren Interessen und ihrer Situation gemässe Strategie zu entwickeln hatte. Die Polis trug primär dazu Sorge, dass kein Mann, der wegen unstatthaften sexuellen Benehmens ehrlos geworden war, weiterhin am öffentlichen Leben teilnahm. Einzelergebnisse etwa zur Frage der Segregation der Frauen im häuslichen Bereich oder zur Einstellung zur Homosexualität können hier nicht diskutiert werden. Im ganzen ist die Arbeit eine ausserordentlich interessante Lektüre, da sie zu vielen neuen und bekannten Problemen der Althistorie kreative Lösungen vorschlägt.

Leonhard Burckhardt

Ralf Urban: Der Königsfrieden von 387/86 v.Chr. Vorgeschichte, Zustandekommen, Ergebnis und politische Umsetzung. Historia Einzelschriften 68. Steiner, Stuttgart 1991. 203 S.

Einem häufig bearbeiteten Gegenstand wie dem Königsfrieden von 387/6 v.Chr. völlig neue Gesichtspunkte und Ergebnisse abzugewinnen fällt nicht leicht. Die hier anzuzeigende Monographie macht darin keine Ausnahme. Ihr Ziel ist eine ausgewogene Einschätzung des Friedens sowie seiner Resultate unter Berücksichtigung der Ausgangslage und der Motive und Ziele der Kontrahenten. Vf. stellt demgemäss weniger die völkerrechtliche Würdigung und die Form des Vertragswerkes sowie die eigentlichen Friedensverhandlungen in den Vordergrund als die Interessen der beteiligten Mächte, die Voraussetzungen, die zum Frieden führten, und die Folgen, die dieser zeitigte. Nach einer ausführlichen Darlegung des Forschungsgangs (11–23) wird im umfangreichsten Teil des Buches die Vorgeschichte diskutiert (25–100). Danach wird die Bedeutung des Friedensvertrages für die einzelnen Mächte und deren Politik nach seinem Abschluss erläutert (101–168). Im kurzen letzten Teil (169–177) wird die prägende Wirkung des Königsfriedens für spätere allgemeine Friedensschlüsse unter den griechischen Staaten aufgezeigt. Im Gegensatz zu Literaturverzeichnis und Namens-, Begriffs- sowie Quellenregister fehlt leider eine Schlussbetrachtung, die die Bedeutung des Königsfriedens für die griechische Geschichte ganz allgemein hätte erläutern können. Vf. hat zweifellos ein solides Werk traditioneller Diplomatie- und Politikgeschichte geschrieben und damit sein Anliegen im wesentlichen erreicht. Sein Verdienst ist die sorgfältige Auswertung der bei den verschiedenen Quellenautoren erhaltenen Nachrichten, die deren Einstellungen und Tendenzen ernst nimmt, und die einfühlsame Schilderung der Interessen und der Politik der beteiligten Staaten, die auch auf deren innere Gegebenheiten abstellt. Einzelne Urteile werden freilich nicht auf ungeteilte Zustimmung stossen. Insbesondere scheint die Virulenz des athenischen Imperialismus, der auf eine mindestens partielle Restauration des Seereiches zielte, unterschätzt (anders etwa der beinahe gleichzeitig erschienene Artikel von Fr. Quass, *HZ* 252, 1991, 33ff.).

Leonhard Burckhardt

François Hinard: La république romaine. Coll. Que sais-je? 686. P.U.F., Paris 1992. 125 p.

Remplace sous le même numéro l'ancien volume dû à A. Clérici et A. Olivesi, 1955, ⁵1974 mis à jour, remarquable à l'époque. L'auteur tient compte des travaux des dernières décennies: Heurgon, Magdelain, Nicolet ... Aux dates conventionnelles, il substitue comme charnières séparant les 3 grands chapitres: 338 av. J.-C.: hégémonie de Rome sur le centre de l'Italie, modification de l'armée en prévision d'ennemis plus lointains, équilibres sociaux transformés, développement portuaire du *forum boarium*.

167 av. J.-C.: Persée vaincu, suprématie à l'Est, butin considérable d'où suppression de l'impôt entretenant l'armée, organisation du *cursus honorum* avec interdiction du cumul et renforçant l'autorité du Sénat, fin de l'histoire conservée de Tite-Live.

Le 3^e chapitre aborde les crises agraires, politiques et sociales des II^e et I^{er} siècles: la petite propriété subsiste grâce à l'implantation des vétérans sur l'*ager publicus*, devenu aussi source de spéculations foncières. La constitution idéale brossée par Polybe se dégrade. Les causes sont difficiles à évaluer: élevage extensif, esclaves en grand nombre, corruption des magistrats, factions politiques rivales; dès les Gracques, luttes civiles quasi permanentes, compliquées par les menaces extérieures: Cimbres et Teutons, Mithridate; courtes périodes d'accalmie dues à des dictatures semi-voilées (Sylla, 1^{er} triumvirat, César) avant d'en arriver au principat d'Auguste où la république ne subsiste que «momifiée».

Raccourci de 120 petites pages – gageure – d'où des généralisations, quelques obscurités, mais un condensé propre à renseigner le profane et à fournir à l'étudiant une base de recherche.

J.-P. Borle

Christoff Neumeister: Das antike Rom. Ein literarischer Stadtführer. Beck, München 1991. 328 p., 77 plans et illustrations.

Conçu d'abord pour un voyage d'étudiants, ce livre solide et agréable est destiné à l'amateur éclairé qui désire visiter Rome en revivant l'antiquité grâce à des textes littéraires choisis entre –55 et +150. En priorité Juvénal et Martial, mais aussi Horace, Properce, Ovide. Les textes sont donnés en traduction, voire résumés. Accompagnés d'un commentaire utile, ils permettent de pénétrer dans la vie active des Romains: trafic bruyant dans les rues, traversée d'un centre commercial, visite d'un client à son patron, sports et bains, sans oublier le théâtre et le cirque. On arrive par la Via Flaminia et Tacite nous montre la foule assistant comme à un spectacle aux combats entre Flaviens et Vitelliens (*Hist.* 3, 83). Chaque chapitre est accompagné d'un plan de quartier de la Rome ancienne avec en pointillé les principales avenues modernes. Quelques photos en demi-page agrémentent le texte. C'est vraiment un bain de romanité sur la manière de manger à table, la division du temps, l'architecture des villas, le calendrier des fêtes; on quitte Rome par la Via Appia, occasion de parler des inscriptions funéraires.

Brève bibliographie, notes érudites, table des plans et illustrations ainsi que des matières, rien ne manque. Merci à l'auteur qui occupe la chaire de latin à Francfort-sur-le-Main.

J.-P. Borle

Veit Rosenberger: Bella et expeditiones. Die antike Terminologie der Kriege Roms. Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien 12. Steiner, Stuttgart 1992. 203 p.

Cette thèse de l'Université Ruprecht-Karl, Heidelberg, examine des dénominateurs qui accompagnent les termes *bella* et *expeditiones*. Leur choix peut déceler une connotation voulue par l'auteur mais attention au danger de surinterprétation! Compte tenu du nombre et de la valeur des documents – inscriptions comprises – la recherche s'étend du III^e s. av. J.-C. au milieu du III^e s. après.

L'auteur passe en revue – selon l'ordre chronologique – en les interprétant parfois: *bellum Pyrrhi* ou *Tarentinum*, *bellum Punicum*, *Carthaginense* ou *Hannibalis* – au sens plus topique –, *bellum Persicum* ou *Macedonicum*, *Jugurthinum* etc. Pour Catilina, Cicéron use des épithètes *domesticum*, *intestinum*, jamais *civile*. L'étude se poursuit pour l'Empire. Le dernier tiers du volume s'occupe des notions: *expeditio* s'emploierait surtout quand l'Empereur y prend part (Suétone). Remarques sur

incurtio, tumultus, clades ... Appendices entre autres sur les dénominatifs des victoires, les titres du *corpus Caesarianum* et des chapitres de Florus.

Bibliographie, index des passages d'auteurs et inscriptions. Travail sérieux, limité à l'examen, parfois à la liste des dénominations. J.-P. Borle

Olaf Perlwitz: Titus Pomponius Atticus. Untersuchungen zur Person eines einflussreichen Ritters in der ausgehenden römischen Republik. Hermes Einzelschriften 58. Steiner, Stuttgart 1992. 151 p.

Bref examen critique des travaux antérieurs, limités souvent à un seul aspect ou trop liés à Cicéron. Pour l'auteur, le soulèvement antiromain de Mithridate en 88 porta un coup fatal au crédit à Rome; Athènes, pillée par Sylla en 86, cherche à se reconstruire et l'Asie Mineure, obérée par les réparations de guerre, est un terrain idéal pour les prêteurs romains. Atticus s'installe donc pour 20 ans à Athènes avec une petite fortune rapidement augmentée par des prêts fructueux, au point de distribuer du blé aux Athéniens pour un million de sesterces. En 65 à Rome, situation politique et vente des *latifundia* promettent de bonnes affaires: Atticus y rentre. Ses propriétés d'Epire, bien administrées, ajoutent relativement peu à ses revenus et son activité d'éditeur a été fort exagérée – tout comme l'influence de l'épicurisme sur son mode de vie.

Sans jamais se lancer dans le *cursus honorum*, Atticus aide de ses conseils, de son argent tous les hommes importants (tableau alphabétique de 47 noms, avec références, dont 24 consuls et 18 tribuns de la plèbe). Il joue ainsi un rôle politique indéniable par personnes interposées. Il a probablement influencé Cicéron en 63, vu la défense des débiteurs annoncée par Catilina, et devint alors le chef de l'ordre équestre. Il réussit à rester en bons termes avec Pompée et César, avec Clodius et Milon, avec Cicéron et Brutus comme avec Antoine et Octave!

Etude sérieuse, bien menée, qui sans être exhaustive complète et précise utilement ce qu'on sait de ce Romain, homme d'affaires avisé, serviable et cultivé. J.-P. Borle

Leonhard A. Curchin: Roman Spain. Conquest and Assimilation. Routledge, Londres/New York 1991. IX, 250 p.

A l'arrivée des Romains, la péninsule ibérique était peuplée de plus d'une trentaine de tribus ibères et celtiques. Elle abritait en outre quelques établissements commerciaux grecs et d'origine phénicienne, et faisait partie intégrante de l'empire carthaginois. Deux siècles de conquêtes (218–16 av. J.-C.) et plus de quatre siècles d'occupation relativement paisible en firent une des régions les plus romanisées de l'empire romain. Dans une première partie (pp. 7–54), C. relate chronologiquement les divers événements de cette conquête dans laquelle furent impliqués les plus célèbres généraux de la période républicaine. La deuxième partie (pp. 55–192), essentiellement descriptive, traite ensemble des trois provinces (Citérieure, Bétique et Lusitanie) tout en marquant constamment les différences de niveaux d'assimilation politique, culturelle, économique et religieuse, en fonction de facteurs multiples, en particulier la nature physique du terrain (remarquablement esquissée dans l'introduction de la première partie, pp. 10–23). En s'appuyant presque exclusivement sur du matériel d'origine hispanique l'auteur présente un tableau détaillé des institutions politiques (gouvernement provincial et local) et militaires (forces d'occupation), de la population autochtone et étrangère, des relations entre groupes sociaux, des divers types de communautés urbaines et rurales, des ressources économiques et des réseaux d'échanges, ainsi que des nombreux cultes indigènes ou importés. Un chapitre final nuance intelligemment cette description en montrant les limites de la romanisation et les diverses formes de résistance (militaires et culturelles) affichées par les populations occupées.

Concision, précision et élégance rendent la lecture de cet ouvrage fort agréable. Sa forme et son coût en feront un instrument utile pour l'enseignement universitaire, comme introduction à l'histoire économique et sociale de l'empire romain d'un point de vue décentralisé. Un des mérites principaux de l'auteur est d'avoir pris la peine de trier une surabondante littérature secondaire en espagnol, souvent difficile d'accès et de valeur très inégale. La bibliographie devra être complétée par celle fournie dans une étude antérieure du même auteur, *The Local Magistrates of Roman Spain* (Toronto 1990), en particulier en ce qui concerne les inscriptions juridiques découvertes récemment

(*Tabulae Iritana et Contrebiensis*; ajouter D. Johnston, *JRS* 77, 1987, 62–77; J.-L. Mourgues, *ibid.* 78–87; et B. Birks et al., *JRS* 74, 1984, 45–73). On citera en outre le livre de S. J. Keay (*Roman Spain*, Londres 1988), du même acabit que celui de C., et l'ouvrage fondamental de C. Domergue sur l'industrie minière (*Les mines de la péninsule ibérique dans l'antiquité romaine*, Paris 1990). Pour les questions démographiques (à peine effleurées par C.), on se reportera à la thèse de E. W. Haley, *Foreigners in Roman Imperial Spain. Investigation of Geographical Mobility in the Spanish Provinces of the Roman Empire, 30 B.C.–A.D. 284* (Columbia Univ. 1986), en cours de parution.

Une présentation des sources primaires aurait été très souhaitable: elle aurait permis à l'auteur de souligner le caractère exceptionnel de l'épigraphie ibère, celtibère et latine (quelques 16 000 inscriptions qui feront l'objet d'une réédition prochaine) de l'Espagne préromaine et romaine, ainsi que de guider le chercheur à travers l'enchevêtrement des sources littéraires et archéologiques. Les cartes géographiques sont inappropriées pour un ouvrage de ce genre (la critique s'adresse peut-être plus à l'éditeur qu'à l'auteur). À part l'absence occasionnelle de référence aux sources primaires employées ou même mentionnées (par ex. pp. 78; 94; 128, n. 40 [ajouter *FIRA* III², no. 92, pp. 295–297, *Formula Baetica* concernant le transfert de propriété d'un domaine agricole par *mancipatio* à un esclave]; 173; 184), je note une petite erreur à la p. 150: la fresque de la Maison des Vettii à Pompéi, représentant des Amours buvant à des amphores de type Dressel 2–4, ne peut être invoquée comme indice d'importation de vin espagnol, puisque ce type d'amphores était communément produit en Italie (Campanie, Latium et Etrurie) depuis la fin de la période républicaine (cf. D. P. S. Peacock/D. F. Williams, *Amphorae and the Roman Economy*, Londres/New York 1986, 105–106, *Class* 10: «It is impossible to distinguish production centres on the basis of shape»). La valeur de l'argument n'en est pas diminuée pour autant, et le livre se recommande par la richesse et la diversité des informations réunies.

Jean-Jacques Aubert

Maria H. Dettenhofer: Perdita Iuventus. Zwischen den Generationen von Caesar und Augustus. Vestigia 44. Beck, München 1992. 359 S.

Die Verfasserin dieser Münchner Diss. diskutiert eine originelle Fragestellung aus einem für antike Verhältnisse ausserordentlich gut dokumentierten und viel bearbeiteten Bereich: sie verfolgt im wesentlichen sieben ineinander verwobene Politikerbiographien der Generation zwischen Caesar und Augustus (C. Scribonius Curio, M. Antonius, D. Iunius Brutus Albinus, M. Caelius Rufus, M. Iunius Brutus, P. Cornelius Dolabella, C. Cassius Longinus; alle zwischen 90 und 80 v. Chr. geboren) mit dem Ziel, die spezifischen Erfahrungen dieser Altersgruppe während des Umbruchs von der Republik zur Monarchie mit all ihren Überschneidungen darzustellen und den Ursachen ihres Scheiterns nachzugehen. Auf durchwegs hohem Argumentationsniveau wird detailliert gezeigt, dass diese Männer, die in den fünfziger Jahren zu den hoffnungsvollsten Nachwuchspolitikern gehörten, ihren politischen Weg suchen mussten zwischen der gemeinsamen Prägung durch die Werte und den Rahmen der herkömmlichen *res publica* einerseits und den damit nicht zu vereinbarenden Ansprüchen andererseits, die die Beispiele des Pompeius und besonders Caesars für die Möglichkeiten und das politische Fortkommen eines Einzelnen wachsen liessen. Es gelingt D. hervorragend, den Handlungsspielraum (eine zentrale Kategorie der Beweisführung) auszuloten, den diese Vertreter einer *perdita iuventus* (Cic. *Att.* 7, 7, 6, vgl. zum Ausdruck S. 9) vor dem Hintergrund der politischen Strukturen und Mentalitäten in den entscheidenden Situationen hatten, und, soweit dies die Quellenlage zulässt, den Motivationshaushalt für ihr Verhalten offenzulegen. Die unterschiedlichen Schicksale dieser Politiker während der fünfziger Jahre, im Bürgerkrieg und in der Zeit nach der Ermordung Caesars werden so neu aufgehellert. Sie werfen ein deutliches Schlaglicht auf die Brüchigkeit der alten politischen Ordnung und die noch mangelnde Festigkeit der herausziehenden Monarchie. Inhaltlich, methodisch und sprachlich ist dieses Buch ein Gewinn für die althistorische Forschung und ein Lesegenuss dazu.

Leonhard Burckhardt

Claudia Bergemann: Politik und Religion im spätrepublikanischen Rom. Palingenesia 38. Steiner, Stuttgart 1992. 166 S.

Die Autorin geht in ihrer Berliner Diss. dem komplizierten Zusammenspiel zwischen den je sehr gut erforschten Bereichen von Politik und Religion in der späten römischen Republik nach. Verf.

beansprucht, mit dieser ihres Erachtens vernachlässigten Fragestellung eine Erkenntnislücke zu füllen. Der schon in den Quellen spürbare Primat der Politik wird in der Arbeit allerdings sehr deutlich; es interessieren hauptsächlich die Einflussmöglichkeiten, die sakrale Rituale im politischen Tageskampf bieten. Im ausführlicheren ersten Teil wird als Fallbeispiel Ciceros Rede *De domo sua* untersucht, wo eine Verknüpfung zwischen Religiösem und Politischem besonders deutlich greifbar wird. Dabei gelingen plausible Einsichten in die sakralen, rechtlichen und politischen Voraussetzungen der Rede sowie den verwinkelten Argumentationsgang Ciceros. Der zweite Teil geht generell politischer Manipulation mit Hilfe des Staatskultes (z.B. Besetzung der Priesterschaften, göttliche Zeichen, Kalender) und dem damit verbundenen Gehaltsverlust der römischen Religion nach. Im Gegensatz zum eingangs formulierten Anspruch bringt der Abschnitt gegenüber bisher Bekanntem nur wenig Neues. Die gemessen am heute für Dissertationen Üblichen angenehm schmale Arbeit basiert freilich auf einer relativ dünnen Literaturbasis; es werden in erster Linie deutschsprachige Titel eingearbeitet.

Leonhard Burckhardt

Erich S. Gruen: Culture and National Identity in Republican Rome. Duckworth, London 1993. XIII, 347 S.

Die Absicht des Verf. ist, anhand von sieben ausgewählten Beispielen (das Buch ist aus Townsend Lectures an der Cornell University hervorgegangen) die Wirkung der Begegnung der römischen Elite mit der griechischen Kultur vornehmlich im 3. und 2. Jh. auf die Ausbildung eines Selbstbewusstseins herauszuarbeiten, das es ihr erlaubte, zur Sicherung ihrer Herrschaft gleichzeitig gegen innen ihre eigenen Wertvorstellungen auszuprägen und gegen aussen sich als ebenbürtige Bildungsmacht im Mittelmeerraum darzustellen. In einem zielgerichteten Aufbau behandelt er, ausgehend von der von Griechen erfundenen Gründungs- und Herkunftsmythologie ihres Staates, 1. «The Making of the Trojan Legend» (6–51); eine Persönlichkeit, 2. «Cato and Hellenism», interpretiert als «pivotal figure for understanding Rome's sense of its relationship to the cultural world of the Greeks» (52–83); dann drei Gebiete, in denen sich die Auseinandersetzung mit griechischer Kultur manifestiert: die Aneignung griechischer Kunst durch römische Feldherrn und ihre Verwendung in Rom, 3. «Art and Civic Life» (84–130); den Einsatz griechischer Künstler zur Darstellung römischer Staatsrepräsentation, 4. «Art and Ideology» (131–182); und die schrittweise Ausbildung eines römischen Dramas nach griechischem Vorbild und seine Wirkungsabsicht, 5. «The Theater and Aristocratic Culture» (183–222); bis zum systematischen Höhepunkt, 6. «The Appeal of Hellas» (223–278); mit dem Nachspiel der Neuschöpfung der genuin römischen Literaturgattung der Satire in einem Zeitpunkt, als «the roman elite by the later second century had confirmed its cultural credentials», 7. «Lucilius and the Contemporary Scene» (272–317). Von höchstem Gewinn für jeden an dieser Periode der römischen Selbstfindung Interessierten ist die auf einer umfassenden Kenntnis der Texte, der Monumente, der antiken Zeugnisse und der modernen Forschungsliteratur beruhende detaillierte Präsentation des umfangreichen Quellenmaterials, auf das sich die Argumentation stützt, die eine luzide Gedankenführung dem Leser Schritt für Schritt zu verfolgen erlaubt. Daraus entsteht ein facettenreiches Gesamtbild jener kulturellen griechisch-römischen Wechselwirkung. Überzeugend ist vor allem das erste Kapitel, in dem der Verf., vom Endpunkt der verschiedenen Auswertung der Ursprungssagen durch Römer und Griechen in der augusteischen Zeit her zurückblickend, ihre disparaten Entwicklungsstränge durch das Labyrinth der antiken Zeugnisse verfolgt. Bei den vielen neuen und anregenden Interpretationen der folgenden Kapitel drängt sich hingegen die Frage auf, ob die Tendenz, alles dieser von den Römern erfolgreich bewältigten kulturellen Auseinandersetzung ein- und unterzuordnen, nicht gelegentlich der Ergänzung durch weitere Gesichtspunkte bedürfte, so etwa, um nur dieses eine Beispiel zu nennen: Ist es wirklich plausibel, aus der Satire des Lucilius alle politische Parteinahme zugunsten seines Freundes Scipio und zum Schaden von dessen Freunden von vornherein auszuschliessen und den Sittenzerfall, den er kritisiert, ausschliesslich als fehlgeleitete Wirkung der griechischen Kultur zu verstehen, wenn man an die Brutalität der Machtkämpfe innerhalb der römischen Nobilität in jener Zeit denkt?

Th. Gelzer

Loretana de Libero: Obstruktion. Politische Praktiken im Senat und in der Volksversammlung der ausgehenden römischen Republik (70–49 v.Chr.). Hermes Einzelschriften 59. Steiner, Stuttgart 1992. 142 S.

Der hochentwickelte römische Sinn für die Beobachtung eines peinlich genauen Verfahrens in religiösen, rechtlichen und politischen Angelegenheiten legte es nahe, Form- und Verfahrensfragen auch negativ, zur Behinderung und Vereitelung von Handlungen, zu nutzen: eben als Obstruktion. L. untersucht in ihrer Göttinger Dissertation die Möglichkeiten im politischen Raum von der Verschleppung (etwa durch Dauerreden) über formale Verhinderungstechniken (z.B. Interzession), sakrale Obstruktionsmöglichkeiten (z.B. Beobachtung des Himmels), Verweigerungshaltung (z.B. Nichtzustandekommen von Senatsbeschlüssen) bis hin zur Kassation von Gesetzen durch den Senat. Dies geschieht im einzelnen in durchaus förderlicher Weise, wengleich bisweilen mit unangebrachter Herablassung gegenüber anderen neueren Arbeiten. Schwerer verständlich ist freilich das Fazit, dass «die Akzeptanz der Verhinderungsmittel im tagespolitischen Disput ... sehr stark» gewesen sei, was beweise, «dass Obstruktion auch in der späten Republik nichts von ihrer Bedeutung und ihrer Durchschlagskraft verloren» habe (105). Gewiss gab es bis zum Ende der fünfziger Jahre so etwas wie einen «politischen Alltag» in Rom, andererseits aber zeigen L.s eigene Untersuchungen allenthalben, wie sehr der Erfolg der Obstruktion von den dahinter stehenden Kräften abhing.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

André Chastagnol: Le Sénat romain à l'époque impériale. Recherches sur la composition de l'Assemblée et le statut de ses membres. Les Belles Lettres, Paris 1992. 484 p.

Depuis trente-cinq ans, l'a., maître incontesté des études sur l'histoire de l'antiquité tardive en France, s'est intéressé tout particulièrement au Sénat et à ses membres depuis Auguste. Il noue ici la gerbe en offrant la synthèse de vingt-deux études, centrées sur ce thème, publiées entre 1958 et 1986. Il ne s'agit nullement d'un recueil réimprimant tels quels les travaux repris, mais d'une réélaboration et mise à jour de la matière qu'ils traitent en dix-huit chapitres retraçant en ordre chronologique l'évolution de la haute Assemblée, depuis 'Le recrutement du Sénat à la fin de la république' (1) jusqu'à 'La fin du Sénat de Rome' (18). Conclusion, bibliographie et indices (noms de personnes, termes institutionnels) complètent l'ouvrage. On sait combien est délicat, dans le domaine de l'histoire des institutions antiques, le passage de l'examen minutieux d'un petit groupe de documents au niveau d'une description plus générale: la documentation est disparate et lacunaire, les objets examinés en continuelle évolution, le génie d'organisation des Romains, favorisant les solutions souples, réalistes, défie souvent les tentatives de systématisation. Qui cherche à s'orienter en ces matières n'a le plus souvent de choix qu'entre des monographies touffues où les arbres cachent la forêt, et des manuels qui le laissent sur sa faim. Grâce à ce nouveau livre de Ch., on possède désormais, pour ce qui concerne le Sénat à l'époque impériale, et surtout tardive, de l'instrument de travail qui fournit l'indispensable synthèse, détaillée et à jour, fécondée par les nombreuses recherches ponctuelles de l'a. Par quel processus les préfets du prétoire passent-ils petit à petit de l'ordre équestre à l'ordre sénatorial? Qu'en est-il du *princeps senatus* à l'époque tardive? Pourquoi les consuls *suffecti* disparaissent-ils presque totalement à un certain moment? Comment s'est développé le Sénat de Constantinople? Comment a évolué la carrière sénatoriale sous Dioclétien et Constantin? Voilà quelques questions, parmi beaucoup d'autres, auxquelles le présent livre donne des réponses en même temps détaillées et concises. C'est dire qu'aucun spécialiste de l'époque tardive ne saurait désormais s'en passer. Un seul regret: que l'index des termes institutionnels, principale clé d'accès à toutes ces richesses – l'index des noms étant plutôt destiné aux spécialistes –, ne soit pas beaucoup plus fourni.

François Paschoud

Hubert Devijver: The Equestrian Officers of the Roman Imperial Army. Vol. 2. Mavors Roman Army Researches 9. Steiner, Stuttgart 1992. 354 S.

Mit diesem Band legt der belgische Gelehrte seine zweite Sammlung von Aufsätzen zur Geschichte der ritterlichen Offiziere im römischen Heer vor. Wie der 1989 veröffentlichte, gleichnamige erste Band erscheint auch dieser zweite mit ausführlichen Registern in der mittlerweile als Hilfsmittel zur Erforschung des römischen Heerwesens unentbehrlich gewordenen Mavors-Reihe.

Beide Sammlungen zusammen wollen den historisch-auswertenden Teil von Devijvers grossem prosopographischen Lexikon der ritterlichen Offiziere bilden, der *Prosopographia Militiarum Equestrum, quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum* (1976ff.; bisher 4 Bde., ein fünfter steht kurz vor der Veröffentlichung). Dazu legt Devijver jetzt 17 ausgewählte Aufsätze in Englisch, Deutsch und Französisch aus den Jahren von 1988 bis 1992 vor, die die erste Sammlung fortsetzen und ergänzen. Hauptschwerpunkte der vorliegenden Untersuchungen sind Laufbahnen, Dienst sowie geographische und soziale Herkunft der ritterlichen Offiziere. Besonders wertvoll sind auch die Beiträge zu den Denkmälern der *praefecti* und *tribuni*, zu ihren bildlichen Darstellungen und deren Verhältnis zu den Inschriften. Damit ist dieser Band nicht allein für den militärhistorisch interessierten Leser von grossem Gewinn, sondern auch für alle, die sich mit den politischen, gesellschaftlichen, regionalen und künstlerischen Entwicklungen im Römischen Reich beschäftigen. Michael A. Speidel

Hendrik S. Versnel: Inconsistencies in Greek and Roman Religion. 2: Transition and Reversal in Myth and Ritual. Studies in Greek and Roman Religion 6:2. Brill, Leiden 1993. XV, 354 S.

«Inconsistencies» sind in der Terminologie V(ersnel)s Widersprüchlichkeiten in Mythos, Bild und Ritual der griechischen und römischen Religion, die man ernst zu nehmen und nicht glättend zu beseitigen hat: hatte Bd. 1 der Spannung zwischen der Einheit und der Vielheit bei drei göttlichen Personen gegolten (*Ter Unus. Isis, Dionysos, Hermes. Three Studies in Henotheism*, 1990), geht Bd. 2 im wesentlichen Widersprüchen nach, die mit einem bestimmten Ritualtyp zu verbinden sind. Nach einer Einleitung zur Hermeneutik religiöser Erscheinungen (1–14) wird dabei zuerst mit einer kritischen Geschichte der ‘Myth and Ritual’-Frage das Terrain methodologisch weiter geklärt (15–88), dann folgen drei Fest- und Mythenkomplexe, wo sich Griechisches und Römisches gegenseitig kontrastiert und erläutert: Kronos und die attischen Kronia (89–135) bzw. Saturnus und die römischen Saturnalia (als ursprünglich agrarische Feste in der Gegend der Jahresfuge) (136–227); Demeter und die Thesmophoria bzw. Bona Dea und ihr Dezemberfest (als Fest der Frauen und ihrer Reproduktionsfähigkeit) (228–288); schliesslich Apollo und Mars, die einst Roscher als Sonnengötter verbunden hatte, jetzt eindringlich und überzeugend als Beschützer männlicher Initiationsriten gesehen (289–334) – jeweils ältere Arbeiten, aber durch intensive Erweiterung und Überarbeitungen aktualisiert. Eindrücklich ist, wie V. aus dem Vergleich zwischen Griechischem und Römischem Gewinn ziehen kann, eindrucklich, wie er in Verbindung von Scharfsinn und heuristischer Phantasie Mythos und Ritual auswertet – fast immer sehr überzeugend und oft überraschend (etwa der schöne Versuch, die zeitgenössische Deutung der Herrschaft von Augustus bzw. Claudius im Raster der Ambivalenz von Saturn und Saturnalia zu fassen 190–227), lesenwert selbst da, wo der Rez. nicht mehr folgt, wie bei der agrarischen Vorgeschichte von Kronos und Saturnus. Quellen und Fachliteratur sind wie immer umfangreich und zuverlässig dokumentiert (störend 112 Anm. 78 *Schvola* statt *Sivola*). Fritz Graf

Ken Dowden: The Uses of Greek Mythology. Routledge, London/New York 1992. XI, 204 S.

Das schmale Buch ist eine Einführung in die griechische Mythologie; sein Hauptziel ist es, «(to give) some initial guidance on the limits within which (Greek myth) can be used ... to tell us about Greek history, society and values» (169). Es erfüllt dieses Ziel originell, erfolgreich und in (oft fast bedauerlicher) Knappheit. Ein erster einführender Teil, «The Attitudes to Myth» (3–53), gibt im Wesentlichen Stichworte zur Forschungsgeschichte und eine fast ebenso knappe Darstellung der Rolle des Mythos in der griechischen Literatur. Teil II behandelt «Myth and the Past» (57–92); wichtig ist dem Autor zum einen die Betonung, dass unsere Trennung von Mythos und Geschichte den Griechen nicht gerecht wird, zum andern die Verwurzelung der griechischen Mythologie im Mykenischen. Der 3. Teil gilt «Myth and Religion» (95–118), behandelt die rituelle Aitiologie, ganz besonders Mythos und Ritual am Beispiel der Initiation – die Kürze des Kapitels zeigt, wie weit weg von Religion der Autor den Mythos situiert. Teil IV stellt «The World of Myth» vor (121–168) – der originelleste und gelungenste Teil des Buchs, der nicht nur die spezifische Weltsicht, sondern auch die im Mythos gespiegelte Gesellschaft, ihre politischen Strukturen, die Rolle der Fremden und die Haltung der Sexualität gegenüber nachzeichnet und wieder teilweise mykenische Wurzeln aufzeigt.

Zwei Bibliographien und gute Indices schliessen das nicht nur für Anfänger lesenswerte Büchlein, dessen Stärke in der Lesung des Mythos als Zeugnis griechischer Sozial- und Mentalitätsgeschichte (und nicht der Religionsgeschichte) liegt. Fritz Graf

Christiane Sourvinou-Inwood: «Reading» Greek Culture. Text and Images, Rituals and Myths. Oxford University Press, Oxford 1991. VIII, 315 S., 17 Abb.

Der vorliegende Band versammelt sieben Arbeiten der Oxforder Archäologin aus den letzten 25 Jahren in der Absicht, in ihnen die gemeinsame, in einem umfangreichen einführenden Essay (3–23) herausgearbeitete Methodologie und Hermeneutik zu exemplifizieren. Die drei ersten Arbeiten gelten spezifisch archäologischen Problemen der Bildinterpretation (wo der erste Essay die sehr fruchtbare Methode am deutlichsten herausarbeitet), die letzten drei befassen sich mit narrativen Berichten, in denen Mythos als Geschichte auftritt (die Vorgängerbauten des delphischen Heiligtums 192–216; Apollons Vorgänger im Besitz von Delphi 217–243; der Bericht Herodots über Periander und seinen Sohn Lykophron 244–284); im Zentrum steht die in ihren methodologischen Konsequenzen wohl zentrale und schon bei ihrer Erstpublikation (1978) als Modell bezeichnete Arbeit über Persephone und Aphrodite in Locri (147–188). – Die Arbeiten haben nichts von ihrer Anregungskraft verloren, auch wenn die Überarbeitung sehr behutsam geschehen ist und die unterdessen erschienene Literatur nur dort, wo es ganz wesentlich ist, erfasst; gelegentlich wünschte man stärkere Eingriffe, etwa bei den Spekulationen um den Ursprung des Mythos von den ersten delphischen Tempeln (207ff.) oder beim fast fraglosen Akzeptieren des agrarischen Rituals hinter den delphischen *melissai* des Hermeshymnos (198). Immer noch gültig, in der Philologie mindestens so sehr wie in der Archäologie, ist demgegenüber das Misstrauen gegenüber dem «common sense» und die Forderung nach einer ethnologischen Methodik, die möglichst die Befangenheit in den Kategorien der eigenen Kultur überwinden kann. Man ist der Autorin dankbar, dass sie nicht nur einige ihrer seminalen Arbeiten leichter zugänglich gemacht, sondern auch die ihr wichtige Methode so deutlich dargestellt hat. Fritz Graf

Morris Silver: Taking Ancient Mythology Economically. Brill, Leiden 1992. 354 S.

Seit Theagenes von Rhegion sind die Versuche nicht abgerissen, hinter der narrativen Oberfläche des Mythos verborgene Bedeutungen zu lesen; der neueste Vorschlag – dem Zeitgeist durchaus angemessen – ist die ökonomische Allegorese. Der Reduktionismus ist hier so klar wie früher: Kopf «bedeutet» Münze, Sohn oder Hund Handelsvertreter, jungfräuliche Priesterin Tresorhüterin, Apollons Liebe zu Hyakinthos meint «in real life» den Purpurhandel, Dionysos' Zerreissung und Zusammenfügung die Ausgabe von Weinschösslingen und spätere Einforderung eines Zehnten durch den Tempel; Griechisches wird dabei nicht anders als Altorientalisches gedeutet. Das könnte als den Zeiten adäquater Einfall eines belesenen Amateurs beiseitegelegt werden – wenn nur wenigstens die elementaren Details stimmten, vom Sprachlichen angefangen. Beispiele von wenigen Seiten: zentral für die parthenos sei «her separation from the family home» (194), *univiria* (198), *stathm-* ein Wortstamm (199), *kanephoria* = «female basket carrier» (203), «Stratonice» Kultort der Hekate (209); damit kommen auch mögliche Druckfehler – Phoroinis statt Phoronis, Moria statt Moira (beide 208) – in übleren Verdacht. Das eigentliche Ärgernis daran ist, dass ein an sich renommierter Verlag hinter diesem Unterfangen steht, dem man die nötige Expertise gerne zutrauen wollte, ein solches Manuskript abzulehnen oder zu korrigieren, wenn man es denn schon drucken will. Über die Motive kann man bloss rätseln. Fritz Graf

Aphrodite Avagianou: Sacred Marriage in the Rituals of Greek Religion. European University Studies XV 54. Peter Lang, Bern/Berlin/Frankfurt a.M. 1991. XV, 260 S.

Seit der Hallenser Dissertation von A. Klinz (1933) ist das Thema, das der Frazer-Mannhardt-Schule so lieb gewesen war, nie mehr umfassend behandelt worden; die Zürcher Dissertation von Frau Avagianou ist willkommen. Sie bricht radikal mit der Deutungstradition: ritueller hieros gamos (die Terminologie in der Einleitung, nach einer knappen Darstellung griechischer Hochzeitsriten) ist für sie keine rituelle Hochzeit, sondern die festliche Erinnerung an einen Hochzeitsmythos – zwischen Zeus und Hera vor allem, in Athen (Theogamia), Argos, Samos (Heraia, nicht aber

Tonaia), Plataiai (Daidala), Stymphalos, Knossos (Kap. I:1 interpretiert die Riten durch, Kap. I:2 stellt die Ikonographie zu Zeus und Hera zusammen. Kap. I:3 wertet sie aus), dann auch zwischen Hades und Kore (Kap. I:4). Davon abgesetzt ist zum einen die Vergewaltigung (II:1 Poseidon und Demeter, II:2 Demeter und Iasion, letzteres in flagrantem Widerspruch zur gesamten Forschungstradition, der seit Mannhardt eben diese Vereinigung als Muster der heiligen Hochzeit galt), zum andern die legitime sexuelle Vereinigung im Ritus (III Dionysos und Basilinna in Athen): die Kategorisierung ist ungewöhnlich, aber in sich konsequent, und hat den griechischen Sprachgebrauch auf ihrer Seite. Ebenso neu und konsequent ist die durchgehende Ablehnung der Fruchtbarkeitsdeutung: es geht in den Festen und ihren Mythen letztlich um menschliche Geschlechtsbeziehungen. Die Stärken des Buches liegen in der Widerlegung der noch immer gängigen Interpretationsmodelle (das erklärt die oft umständlichen Doxographien), während die eigenen Deutungen zu sehr nur auf das Modell menschlicher Ehen ausgerichtet sind. Zusätzliche Impulse hätte der praktisch vernachlässigte Vergleich mit dem Alten Orient (Ausnahme 174) geben können: die (auch im Fruchtbarkeitsmodell verfangene) Monographie von S. N. Kramer, *The Sacred Marriage Rite* (1969, frz. 1983, praktisch eine Neuaufl.) hätte immerhin einen Einstieg bieten können, und W. Burkert hat eben gezeigt, wie das Material benutzt wird, in B. Janowski/K. Koch/G. Wilhelm (Hrsgg.), *Religionsgeschichtliche Beziehungen zwischen Kleinasien, Nordsyrien und dem Alten Testament* (1993) 19–38. – Ganz dringende Revision hätte das gelegentlich sehr idiosynkratische Englisch der Autorin benötigt.

Fritz Graf

Tullia Linders/Brita Alroth (Hrsgg.): **Economics of Cult in the Ancient Greek World**. Proceedings of the Uppsala Symposium 1990. BOREAS. Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilizations 21. Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala 1992. 99 S., zahlreiche Textabb.

Die wirtschaftlichen Aspekte der griechischen Religion sind in den letzten Jahren gelegentlich in verschiedenen Kontexten erörtert worden; für Synthesen ist es noch zu früh, und das Symposium von Uppsala, dessen Akten hier vorgelegt werden, will auch keine versuchen – wenn auch der Eröffnungsbeitrag von Frau Linders («Sacred finances. Some observations», 12–18) dazu beiträgt. Ansonsten sind die Beiträge teils nützliche Bestandesaufnahmen (S. Isager zum Viehbesitz griechischer Heiligtümer, 15–20; C. Ampolo zur Magna Graecia, 25–28, mit dem Nachweis, dass Zins nicht in Geld, sondern in Einheiten von Gerste gezahlt wurde, die Polis sich über ihre Heiligtümer um die Sicherstellung der Nahrungsmittelgrundversorgung kümmerte; Chr. Risberg zu Metallwerkstätten in den Heiligtümern, 40–50; C. Beer zu Differenzierungen in den Votivstatuen der zyprischen Temene von Idalion, Golgoi und Kition, 73–84), teils metrologische Analysen (J. Tréheux zu Delphi, 21–23; B. Vickers zu Gold- und Silbergeschirr, 53–71, mit dem überraschenden Ergebnis, dass bis nach Etrurien regelmässig der achämenidische Standard benutzt wird). Einzelne Arbeiten stellen bisher Vertrautes in Frage, so R. Häggs Übersicht über die Metallwerkstätten in bronzezeitlichen Heiligtümern (29–32), der aufzeigt, dass das vor allem von St. Hiller vertretene Verständnis der mykenischen Palastökonomie nach dem Vorbild vorderorientalischer Tempelökonomie fraglich ist, oder S. Aleshires umfangreiche Statistiken der Votive aus dem athenischen Asklepieion (85–98), die zeigt, dass die Dedikanten nicht zwingend in ihrer Mehrzahl unfrei oder niedriggestellt waren und dass die anatomischen Votive (die Bibliographie dazu ist unterdessen durch die Arbeiten von B. Forsén und E. Sironen, *ZPE* 87, 1991, 173–175. 176–180 zu ergänzen, um vom umfangreichen italischen Material – dazu A. Comella, *MEFRA* 93, 1981, 717ff. und *Atti Fac. Lett. Perugia* 6:1, 1982/83, 215–244 – abzusehen) aus Edelmetall für das Lager gearbeitet wurden. Wohl am wichtigsten ist die Untersuchung von Ingrid Ström zu den Obeloi, die argumentiert, dass der Standard von sechs Obeloi von der Gruppe von sechs gemeinsamen Essern herkommt (hier hätte diese Sechszahl – Grundlage militärischer oder hetärieafter Einteilungen? – noch verfolgt werden müssen), und dass eine feste Gruppe von Heiligtümern daraus einen protomonetären Standard machte.

Fritz Graf

Christopher A. Faraone: Talismans and Trojan Horses. Guardian Statues in Ancient Greek Myth and Ritual. Oxford University Press, Oxford/New York 1992. XIII, 193 p.

Version révisée d'une thèse de doctorat dirigée par le regretté J. J. Winkler à Stanford University, ce livre examine les rapports entre certains mythes antiques, rapportés sous des formes plus ou moins contournées par les auteurs littéraires, et divers objets à fonction protectrice décrits dans les textes ou préservés dans le matériel archéologique. Après consécration rituelle dans le cadre d'une cérémonie magico-religieuse, amulettes, statues, phylactères, talismans et autres apotropaïa étaient disposés en des endroits stratégiques (seuils, portes) dans le but d'éloigner toutes menaces spécifiques ou générales. A côté de divers sacrifices et rites de purification, ces effigies figuraient parmi les moyens que les anciens s'étaient fabriqués pour se rassurer devant les malheurs et incertitudes de la vie. A l'aide d'une masse (soigneusement choisie et évaluée) de matériel non seulement grec, mais aussi égyptien et proche-oriental, et qui s'étend de la période mycénienne à la fin de l'Antiquité, F. met en évidence les aspects à la fois fonctionnels et symboliques de ces représentations apotropaïques, et identifie les croyances magiques et religieuses qui ont présidé à leur élaboration.

Le premier chapitre étudie la terminologie et aborde les problèmes méthodologiques. Les cinq chapitres successifs consistent en une série d'essais indépendants, mais unis par un thème commun: le rôle des images apotropaïques entre mythe et rituel. Le Chapitre 2 se concentre sur l'activité d'Hephaestos comme magicien créateur de talismans à partir de la description du palais des Phéaciens dans *Od.* 7, 91–94. Le Chapitre 3 a pour thème l'usage des amulettes conformément au principe qu'un mal est combattu le plus efficacement par son semblable (ce qui permet d'expliquer par ex. l'emploi fréquent de la tête de Gorgone comme élément architectural, ou les représentations thériomorphiques des maladies du corps humain). Le Chapitre 4 discute le pouvoir maléfique des dieux et la manière d'y pallier grâce à l'érection de statues les représentant (double nature, malveillante et bienveillante, des dieux, par ex., dans le contexte des épidémies de peste). Le Chapitre 5 étudie la manière dont les Anciens cherchaient à contrôler les forces maléfiques et en liant et enterrant des effigies (mise en œuvre de l'«analogie persuasive», de l'Arès ligoté de l'*Il.* 5, 385–391 aux poupées «vaudou» de l'Athènes du V^e siècle). Le Chapitre 6 offre une nouvelle interprétation de l'épisode du Cheval de Troie (*Aen.* 2, 15) en relation avec le mythe de Pandora, l'usage agressif du rituel du bouc émissaire et le modèle narratif de la Ruse de la Statue-talisman. Dans l'Épilogue, F. tire ses conclusions relatives à l'importance des pratiques discutées dans la vie grecque antique. Il propose aussi de nouvelles directions de recherches (problème de la continuité historique des pratiques religieuses et fonction descriptive ou symbolique, persuasive et manipulative de l'art religieux), souligne la «discontinuité» du matériel magique à l'époque classique et montre que la problématique envisagée reflète le continuum entre magie et religion). Quatre courts appendices précèdent une bibliographie représentative de l'état de la recherche, ainsi qu'un double index (passages, sujets).

Grâce à son approche pluridisciplinaire, F. démontre que les phénomènes culturels qu'il décrit sont souvent propres à l'ensemble des civilisations antiques de l'Est méditerranéen. Il porte ainsi un coup – bien que ce ne soit pas le propos de l'ouvrage – à la thèse de la singularité de la culture grecque archaïque et classique et apporte de l'eau au moulin des partisans de la thèse de M. Bernal (*Black Athena. The Afro-Asiatic Roots of Classical Greek Civilisation* 1, New Brunswick, NJ 1987). Fondée sur une connaissance profonde des sources primaires, aussi bien littéraires qu'épigraphiques et archéologiques, ainsi que sur un maniement subtil de l'outil comparatif, l'étude de F. est destinée à devenir un classique.

Jean-Jacques Aubert

Jon D. Mikalson: Honor Thy Gods. Popular Religion in Greek Tragedy. University of North Carolina Press, Chapel Hill 1991. XV, 359 S.

Die vorliegende Monographie ergänzt M.s *Athenian Popular Religion* (1983) um die dort ausgeklammerte Tragödie. Nach einer weitgehend methodologischen Fragen gewidmeten Einleitung werden in vier grossen Kapiteln die Götter (17–68), die Infragestellung der Volksreligion (69–132), fromme und unfromme Menschen (133–164) und die Grundbegriffe Frömmigkeit und Ehre (165–202) durchbesprochen, in weitgehend katalogartiger Manier; ein Schlusskapitel stellt die Folgerun-

gen für das Verhältnis von Tragödie und Volksreligion und für die drei Tragiker und ihre Beziehung zur religiösen Tradition zusammen, mit dem überraschenden Resultat, dass Euripides «properly understood» (236) der uneingeschränkte Verteidiger der Volksreligion wird, während der Theologe Aischylos am weitesten von der Volksreligion entfernt, der fromme Sophokles am wenigsten an ihr interessiert ist (203–236). Die Menge des besprochenen Materials beeindruckt und macht das Werk zu einem umfassenden Nachschlagewerk für alle, die sich über das informieren wollen, was die Tragödie an Einzelheiten zur Religion enthält, und viele der Einzeleinsichten sind neu und gut. Anderes freilich ist mit Vorsicht zu genießen, denn das Buch leidet an einem ernsthaften Methodendefizit: M. verwendet «popular religion» im Grunde für den gesamten Bereich der gelebten religiösen Tradition und stellt diese «Volksreligion» konsequent der literarischen und philosophischen Religion gegenüber; die Tragiker benutzen die (Volks-)Religion nicht anders als ein Ibsen oder Strindberg das bürgerliche Christentum ihrer Zeit, sie «present elements of popular religion», «employed deities, beliefs, practices and cults of contemporary society» für ihre literarische Zwecke (203); ein ähnliches Reflexionsdefizit zeigt sich auch in der Diskussion des Zentralwerts *τιμή* in Kap. 5. Dass die Tragödie der Ort gesellschaftlicher Reflexion über die religiöse Tradition sein könnte, wird nicht einmal angedacht – und doch hätte dies die Folgerungen entscheidend verändert. Sämtliche einschlägigen Arbeiten – etwa B. Gentili, *Poesia e pubblico nella Grecia antica* (1984), W. Rösler, *Polis und Tragödie* (1980), selbst J.-P. Vernant/P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (1971/1986, engl. 1988) fehlen in der umfangreichen Bibliographie. Das Buch ist so ein lehrreiches Beispiel für die Stärken und die Schwächen dessen, was Christiane Sourvinou-Inwood den «common sense approach» genannt hat.

Fritz Graf

Manfred Clauss: Cultores Mithrae. Die Anhängerschaft des Mithras-Kultes. Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien 10. Steiner, Stuttgart 1992. 335 S., Karten.

Die Monographie ist aus der Arbeit an der bereits vorliegenden Synthese des Verfassers zum Thema – *Mithras. Kult und Mysterien* (1990) – erwachsen. Ihr Hauptteil ist ein detaillierter Katalog sämtlicher sicher bezeugter Mithrasheiligtümer zusammen mit den inschriftlich belegten Mysterien, nach Regionen geordnet (16–252), jeweils durch eine Verbreitungskarte und eine Statistik eingeleitet und durch eine Auswertung der lokalen Belege abgeschlossen, ausserdem durch vier Register (Personen, Cognomina, Orte, Sachen) (309–335) erschlossen. Die Einleitung formuliert die Methode zur Auswertung der insgesamt 1003 Inschriften (8–15); ein Schlussteil fasst die «zeitliche und regionale Verbreitung» (253–260) und die «Anhängerschichten» (261–279) zusammen; 5 Appendices zu Einzelfragen beschliessen die Studie. Die Resultate bestätigen teilweise Bekanntes (völliges Fehlen der Frauen; Beginn kurz vor 100 n. Chr., Hauptblüte zwischen 150 und 250), akzentuieren anderes neu (die Verehrer sind weder mehrheitlich Soldaten, wie Cumont, oder Offiziere und Zollbeamten, wie Merkelbach annahm: beide Gruppen sind wichtig, insbesondere für die Verbreitung des Kults, doch gehen die Impulse von den sozial unteren Schichten einschliesslich der Sklaven aus, gehören sehr oft auch fest ortsansässige Nicht Römer zu den Anhängern); Ausgang des Kults war eindeutig Rom – was noch einmal D. Ulansey, *The Origins of the Mithraic Mysteries* (1989) widerlegt, den C. schon gar nicht nennt. Faszinierend ist, wie im Einzelnen die Dialektik zwischen der starken Normierung und der lokalen Variation des Kults erfasst wird und wie (so die aus religionsgeschichtlicher Sicht besonders wichtige Appendix 3) unter der heidnischen Restauration des späteren 4. Jh. Mithras in der römischen Senatsaristokratie zu einer Bedeutung gelangt, die er vorher nie hatte. Die Untersuchung erfüllt neben derjenigen von Fabio Mora zum Isiskult – *Prosopografia Isiaca* (1990), s. diese Ztschr. 48 (1991) 293; vom Verf. bei seiner Behauptung, Neuland zu betreten, übersehen – ein Desiderat der Religionsgeschichte der Kaiserzeit.

Fritz Graf

Catia Galatariotou: The Making of a Saint. The Life, Times and Sanctification of Neophytos the Recluse. Cambridge University Press, Cambridge/New York 1991. XVI, 310 p.

Le thème de cet ouvrage n'appartient que très marginalement au domaine dont s'occupe la présente revue. Il est centré sur la personne de saint Néophyte le Reclus, qui vécut en Chypre de 1134 jusqu'après 1214, et qui est connu par une série d'œuvres (en grande partie inédites) et des peintures exécutées de son vivant dans sa caverne. L'auteur, qui se sert abondamment des schémas

de l'anthropologie culturelle, de la sociologie et du structuralisme, montre le rôle de cet anachorète dans la société de son île en une époque particulièrement difficile, quand Chypre tombe sous la domination des Latins et cherche à sauver en partie son identité culturelle en serrant les rangs autour d'un personnage charismatique. Pour les spécialistes de l'antiquité, ce livre présente l'intérêt d'illustrer un stade d'évolution bien ultérieur du phénomène de l'homme providentiel, apparu dans l'antiquité tardive et illustré par les travaux d'Evelyne Patlagean et de Peter Brown.

François Paschoud

Michael A. Flower/Mark Toher (Hrsgg.): **Georgica. Greek Studies in Honour of George Cawkwell.** Institute of Classical Studies, Bulletin Supplement 58. London 1991. 192 S., 1 Frontispiz.

Zum 70. Geburtstag des Oxforder Althistorikers – einer der markanten Gestalten des University College – versammelten ehemalige Schüler und Kollegen von George Cawkwell elf Arbeiten von beträchtlicher Spannweite. Nahe dem Zentrum der Arbeiten des Geehrten stehen die Essays von E. Badian über den Königsfrieden (25–48, ein Schritt näher zur Beantwortung von Cawkwells Frage, wie das Dekret ausgesehen hätte), Michael Flower über «Revolutionary Agitation and Social Change in Classical Sparta» (78–97), der den Gründen für Spartas überraschende innere Stabilität selbst im 4. Jh. nachgeht, Ralph Sealeys erneute Analyse des bei Thukydides überlieferten Dekrets über den Ausschluss der Megarer von der athenischen Agora und den Häfen des Seebunds (152–158), aber auch W. Robert Connor über den religiösen Hintergrund des Sokrates-Prozesses (gegen die offenbar modische Abwertung der religiösen Motivation) (49–56). Christopher Pelling vergleicht anhand von zwei Ratgebergestalten, Thukydides' Archidamos (1, 80ff.) und Herodots Artabanos (4, 83), die beiden Historiker (120–142), H. I. Flower sucht mit den Kategorien von Jan Vansina den Nachweis mündlicher Traditionen hinter Herodots Nachrichten über das Verhältnis von Delphi und Kroisos (57–77). Mark Toher untersucht die spätarchaische Begräbnisgesetzgebung in Griechenland und Rom, kontrastiert damit die Bestattungen spartanischer Bürger und Könige und schliesst auf die Gründe für die Gesetze (159–175), C. Robert Phillips III stellt die Unhaltbarkeit des Mythosbegriffs in der gegenwärtigen altertumswissenschaftlichen Diskussion heraus, in einem rhetorischen Rundumschlag, der keinen der Autoren, die er kennt, ungeschoren lässt, aber viele offene Türen einrennt und manches nicht weiss (143–151). Neil Adkin geht dem Verhältnis von Hieronymus zu Gregor von Nazianz nach und zeigt, dass es nicht so eng war, wie Hieronymus die Nachwelt glauben machen wollte (13–24), Judith Mossman verfolgt die Funktion von Statuen als Symbole und Gleichnisse von Homer bis Plutarch (98–101, tatsächlich ein positives Beispiel für die Arbeit mit Ibycus); Stephanie und Martin West schliesslich gehen zwei Fragen um Bardiya (Pseudo-Smerdis) nach – seinen fehlenden Ohren (Hdt. 3, 69, 176–181) und seiner Erwähnung bei Aesch. *Pers.* 774–779, in ungewohnter Form und nach ungewöhnlicher Quelle (182–188). Eine persönliche (und sehr vergnügliche) Würdigung des Geehrten durch Simon Hornblower leitet den Band ein, die Bibliographie schliesst diese gelungene Ehrung eines eindrucklichen Menschen, Lehrers und Forschers.

Fritz Graf

Mario Capasso (Hrsg.): **Omaggio a Medea Norsa.** Syngammata 2. Napoli 1993. 170 S.

Zur ehrenden Erinnerung an Medea Norsa (1877–1952), die zusammen mit Girolamo Vitelli (1849–1935) als dessen Schülerin und Mitarbeiterin, später in seinem Geiste weiterarbeitend, der italienischen Papyrologie zu ihrem hohen, international anerkannten Rang verholfen hat, werden drei repräsentative Arbeiten: «Papi e papirologia in Italia» (49–79), «Papirologia» (81–109), «Analogie e coincidenze tra scritte greche e latine nei papiri» (139–156) (mit 10 Abbildungen von ihr publizierter Papyri) und ihr Nachruf auf den verehrten Meister: «Ricordi di Girolamo Vitelli» (111–136) wieder abgedruckt. Eine Photographie, eine sehr informative und mit Sympathie geschriebene Lebensgeschichte («Introduzione», 9–47, von M.C.) und eine Bibliographie ihrer 63 gedruckten Publikationen (157–164) vermitteln ein eindruckliches Bild vom Lebenswerk und von der temperamentvollen Persönlichkeit dieser bedeutenden, in ihren späteren Jahren von mancherlei Anfechtungen bedrängten Frau. Zugleich erhellt die mit Briefen und Dokumenten belegte Darstellung auch ein interessantes Kapitel der Geschichte der Forschung in der ersten Hälfte unseres Jahrhunderts.

Th. Gelzer

Christina Leitner: Ognibene Bonisoli da Lonigo und sein Traktat über Metrik und Prosodie. Verband der Wissenschaftlichen Gesellschaften Österreichs (VWGÖ), Wien 1988. 195 S.

Edition und Kommentierung des Metrik-Traktats des Vicentiner Humanisten Ognibene (um 1410–1474/5) und die Klärung seiner Biographie waren kaum das dringendste Forschungsdesiderat, doch sind wir aufgrund der vorliegenden Untersuchung umfassend dokumentiert über eine als Schulbuch im Quattrocento verbreitete Schrift, deren rund 50 Handschriften und Frühdrucke, Quellen, Wirkung auf Zeitgenossen und das Leben des Autors im Schatten der Grossen als Übersetzer, Philologe und Hauslehrer der Gonzagas.

Man darf sich unter dem Traktat nicht zu viel vorstellen: Knappe 20 Seiten, das meiste wörtlich aus Servius (mit dessen Schwindelzitat) und Priscian abgeschrieben, beschränkt auf den «versus heroicus» (Hexameter), der grösste Teil davon (16 Seiten) Listen von Silbenquantitäten einzelner Wörter (z.B. «*Ante la producitur e ut cautela*»), angereichert mit abstrusen Theorien (S. 139: Elision von -os aufgrund falscher Lesart von Verg. *Aen.* 12, 709) von O.s Vorläufern, die die Autorin deskriptiv auflistet: Alexander de Villa Dei (um 1200), «Petrus Cremonensis» (13. Jh.), Zabarella und Vergerio (um 1400) usw.

Dass O. auch andere Versmasse als den Hexameter in seinem Sinne «beherrscht», zeigt das Gedicht auf Francesco Sforza und Lodovico Gonzaga in sapphischen Strophen (S. 82ff. – Zu korrigieren ist der Text bzw. die Konjekturen V. 95 in das vergilische «*facta ductorum*», cf. Verg. *Aen.* 1, 235. – Über metrische Kenntnisse im 14. Jh.: A. Megas, *O proumanistikos kyklos ...*, Thessaloniki 1967). Anhand des Gedichts hätte die Autorin wichtige Aufschlüsse gewinnen können, wie O. seine Kenntnisse in die Tat umsetzt, indem er sich nämlich, seinem Traktat entsprechend, grosszügig der von ihm als vergilisch verstandenen Freiheiten bedient, wie sie teils von Servius, teils von O.s mittelalterlichen Vorgängern vorgegeben waren: Brevis in longo vor Zäsur (kurzes -it als Länge vor Vokal) oder vor Hiatus (-am | age), Wortfugenposition vor muta cum liquida (-e cl-) sowie Kürze im Auslaut vor s impurum (-e st-). – Die Untersuchung von D. Norberg, *Les vers latins iambiques et trochaïques au moyen âge et leurs répliques rythmiques*, Stockholm 1988, konnte in der vorliegenden, auf 1988 datierten Schrift nicht verarbeitet werden.

Bruno W. Häuptli

Ernst A. Schmidt: Notwehrdichtung. Moderne Jambik von Chénier bis Borchardt (mit einer Skizze zur antiken Jambik). Fink, München 1990. 397 S.

Das ist ein sehr persönliches, bekenntnishaftes Buch (343), in dem der Verf. nach einer Reihe von Vorarbeiten gewissermassen eine erste zusammenfassende Zwischenbilanz zieht aus einem work in progress mit geplanten Erweiterungen und Präzisierungen (379–382). Es «vereint zwei Hauptinteressen ... Als gattungsgeschichtliche Untersuchung stellt es Fragen wie die nach der Funktion einer antiken Gattung in der Neuzeit, nach der Bestimmung einer Gattung und ihrer Abgrenzung von anderen Genera, nach den geschichtlichen Bedingungen ihrer Veränderung innerhalb der modernen Literaturgeschichte. Als Analyse einer Formtradition politischen Dichtens in der Moderne fragt es nach den Voraussetzungen und Methoden der Vermittlung von Kunst und Engagement sowie deren historischem Wandel und ist hierin der Versuch, zum Verständnis moderner Wirklichkeitsstruktur beizutragen» (9). Ausgangs- und ständiger Referenzpunkt sind Rudolf Borchardts 1935/6, nach der Machtergreifung von 1933 aus Anlass der Zweitausendjahrfeier der Geburt des Horaz gedichtete, 1967 erstmals vollständig publizierte *Jamben*. Anfang und Ende sind verbunden in dem an Borchardts Bezeichnung der Dichtung des Archilochos als «älteste Notwehr» (*Jamben* 3, 17) angelehnten Obertitel. Durchgeführt unter den programmatischen Leitbegriffen des moralischen Engagements und der existentiellen Betroffenheit und Hilflosigkeit und einem «heutigen Begriffsapparat und Theoriebildungsimpuls» (59) folgend artikuliert, gliedert sich die Untersuchung in die drei Teile: «Gattungsgeschichte» (sc. moderne und antike; 27–175), «Werkanalysen» (sc. der Modernen; 179–340), «Werkvergleich und Gattungstheorie» (343–377). Damit werden Borchardts *Jamben* hineingestellt in eine aufgrund präziser Information und mit vielen Einzelinterpretationen rekonstruierte Gattungsgeschichte der vier modernen Iambiker, die in vergleichbaren Situationen politische Epodendichtung geschaffen haben: des Begründers André Chénier *Iambes*, interpretiert als 'Widerstand' gegen die Machthaber der französischen Revolution; Auguste Barbiers *Iambes*, als

‘Verzweiflung’ über den Verrat an den Idealen nach der Julirevolution; Giosuè Carduccis *Giambi e Epodi*, als ‘Klage’ über die nach dem Risorgimento enttäuschten Erwartungen; Borchardts *Jamben*, als ‘Notwehr’ mit dem hoffnungs- und illusionslosen Rückzug aus der pervertierten deutschen Wirklichkeit «in eine nicht-öffentliche Dichtung, mit welchem Akt sowohl die Katastrophe Deutschlands bezeichnet als auch der Dichter als der wahre Politiker konstituiert wird» (337). Speziell den Altphilologen betrifft die «Skizze zur antiken Jambik» (103–175), in der unter dem Titel «Horaz als Mitte jambischen Dichtens» in dezidiert Auseinandersetzung mit anderen Interpreten die antiken *exempla* der Gattung behandelt werden, ausgehend von den Iamben der Griechen Archilochos und Kallimachos. Wenn irgendeiner, so ist Horaz ein Dichter, für dessen historische Grösse die vielfältige Interpretierbarkeit seiner Dichtungen durch den jeweils zeitgenössischen Leser und die Philologen der jeweiligen Jetztzeit zeugt. Der Verf. interpretiert sein Epodenbuch unter dem Motto «Pietas: römisch-republikanisches Bürger- und Dichterbewusstsein in Verantwortung und Solidarität». Dazu kommen aufschlussreiche Ausblicke auf die philologische und poetische Rezeption des Archilochos (72ff.) und Horaz (82ff.) in der Neuzeit. Die zahlreichen auf einem weiten Überblick über griechische und lateinische Dichtung beruhenden Einzelinterpretationen, die ausser jenen drei eine Reihe verwandter Dichter einschliessen, können hier nicht diskutiert werden. Sie machen das reichbefruchtete Buch auch für den postmodernen, von den Neologismen einer esoterischen Theoretizität weniger faszinierten Philologen zu einer sehr anregenden Lektüre.

Th. Gelzer

Barbara Cassin (éd.): Nos Grecs et leurs modernes. Les stratégies contemporaines d’appropriation de l’antiquité. Seuil, Paris 1992. 469 p.

Exposés du Colloque tenu à la Sorbonne du 10 au 13 octobre 1990 à l’initiative du Collège international de philosophie. Manquent souvent les interventions de l’*agôn* organisé.

Formulation provocante, car la pensée grecque nous forme, nous l’interprétons et devons nous en distancer. La démarche ici est centrée sur Aristote, sa *Poétique*, sa *Métaphysique* Livre G et sa théorie de l’action. Citons le sujet des principaux textes: L’histoire de la philosophie est-elle philosophique? interprétations variées du qualificatif (P. Aubenque, J. Brunschwig). A Athènes, *démokratia* signifiait «dictature du prolétariat» (M. Nancy). La notion de *consensus* articule diversement logique, éthique et politique à partir de la sophistique, de Platon/Heidegger ou d’Aristote/Arendt (B. Cassin). La Grèce de Deleuze et Derrida (E. Alliez, Fr. Wolff, J. Derrida). Aristote: chez Heisenberg et Thom (C. Chevalley, R. Thom); dans la littérature anglo-saxonne (U. Eco); chez Heidegger et Lacan; vis-à-vis de la philosophie pratique. Limites de la *Poétique* face au roman moderne (P. Ricoeur). Enfin «Lire plutôt ainsi qu’autrement» ...

Brèves notices sur les auteurs, index des noms propres. Quelques chapitres exigent une bonne connaissance de la terminologie actuelle.

J.-P. Borle

Eckart Mensching: Nugae zur Philologiegeschichte VI. Universitätsbibliothek der Technischen Universität Berlin, Berlin 1993. 139 S.

Dieses Heft ist, wie das vorhergehende (s. diese Zeitschr. 49, 1992, 275f.), zum überwiegenden Teil Eduard Norden gewidmet. Einen menschlich ungemein sympathisch berührenden und dazu vielerlei sachliche Information enthaltenden Bericht bieten die «Erinnerungen aus Eures Vaters Leben, des Professors Dr. Eduard Norden», die seine Frau Marie (1869–1954) nach seinem Tode im Zürcher Exil von 1942 bis 1944 für ihre Kinder und Enkel festhielt (8–64; mit Namen-Verzeichnis und Anmerkungen 65–64). Sie schreibt in einem anspruchslosen, gelegentlich etwas ungelungenen Stil als «ungelehrte Frau» des verehrten gelehrten Mannes; aber sie verfügt über im allgemeinen erstaunlich präzise Erinnerungen und kann zu deren Ergänzung auf eine stattliche Anzahl von Dokumenten, Büchern, Briefen, Reisenotizen, Reden u.ä. zurückgreifen (dazu eine Handschriftenprobe und vier Photographien). Man erfährt daraus manches Neue über Norden als Menschen und über seine freundschaftlichen und wissenschaftlichen Beziehungen. Es folgen neun «Texte von und über Eduard Norden» (85–112), darunter besonders interessant die patriotische Rede (Nr. VIII), die er 1929 auf Einladung von Hans-Rudolf Schwyzer, dem damaligen Präsidenten, zum 75. Stiftungsfest

des 'Bonner-Kreises' hielt (85–112), und weitere Mitteilungen zu Norden, Wilamowitz, Max Rothstein, Otto Skutsch und Werner Jaeger aus bisher unbekanntem oder schwer zugänglichen Quellen (113–135, mit Namen-Verzeichnis 137–139). Th. Gelzer

Frank Hieronymus: Ἐμ Βασιλείᾳ πόλει τῆς Γερμανίας. Griechischer Geist aus Basler Pressen. Ausstellungskatalog. Publikationen der Universitätsbibliothek Basel 15. Öffentliche Bibliothek der Universität Basel, Basel 1992. 849 S., zahlr. Abb.

Als wertvolle Ergänzung zur Ausstellung in Florenz (1986) über die Editionstätigkeit der Griechen in Italien und zur Ausstellung in Wolfenbüttel (1989) über die Geschichte des Griechischen in Deutschland («Graecogermania») erwies sich die von Frank Hieronymus besorgte Ausstellung der Universitätsbibliothek Basel (1992; in der Folge auch in Berlin und Mainz gezeigt) über den griechischen Buchdruck in Basel im ausgehenden 15. und im 16. Jahrhundert.

Im Ausstellungskatalog «Graecogermania» kommen die Anfänge des griechischen Buchdrucks in Deutschland nur kurz zur Sprache; neue Ergebnisse werden hier nicht geboten. Ganz anders verhält es sich beim Katalog zur Ausstellung «Griechischer Geist aus Basler Pressen» (soweit man dieses voluminöse Werke als Ausstellungskatalog bezeichnen mag): Hieronymus beschränkt sich bewusst auf den griechischen Buchdruck in Basel im späten 15. und vor allem im 16. Jahrhundert und, von einer Ausnahme abgesehen, auf Exponate aus den reichen Beständen der Basler Bibliothek.

Der griechische Buchdruck nördlich der Alpen begann mit der unzulänglichen Wiedergabe von Zitaten (so zum Beispiel 1486 bei Amerbach). Als eigentlicher Beginn des griechischen Buchdrucks in Basel ist die von Erasmus besorgte Ausgabe des Neuen Testaments anzusehen. Venedig wurde im zweiten Viertel des 16. Jahrhunderts von Basel als Zentrum des griechischen Buchdrucks allmählich abgelöst.

Hieronymus kommt das grosse Verdienst zu, den Basler griechischen Buchdruck vor allem auch des späteren 16. Jahrhunderts zum erstenmal gründlich erforscht zu haben. Dass der Katalog infolge der schier erdrückenden Materialfülle (dabei auch unzählige Abbildungen) etwas unübersichtlich ist, sei nur am Rande vermerkt. Thomas Wilhelmi